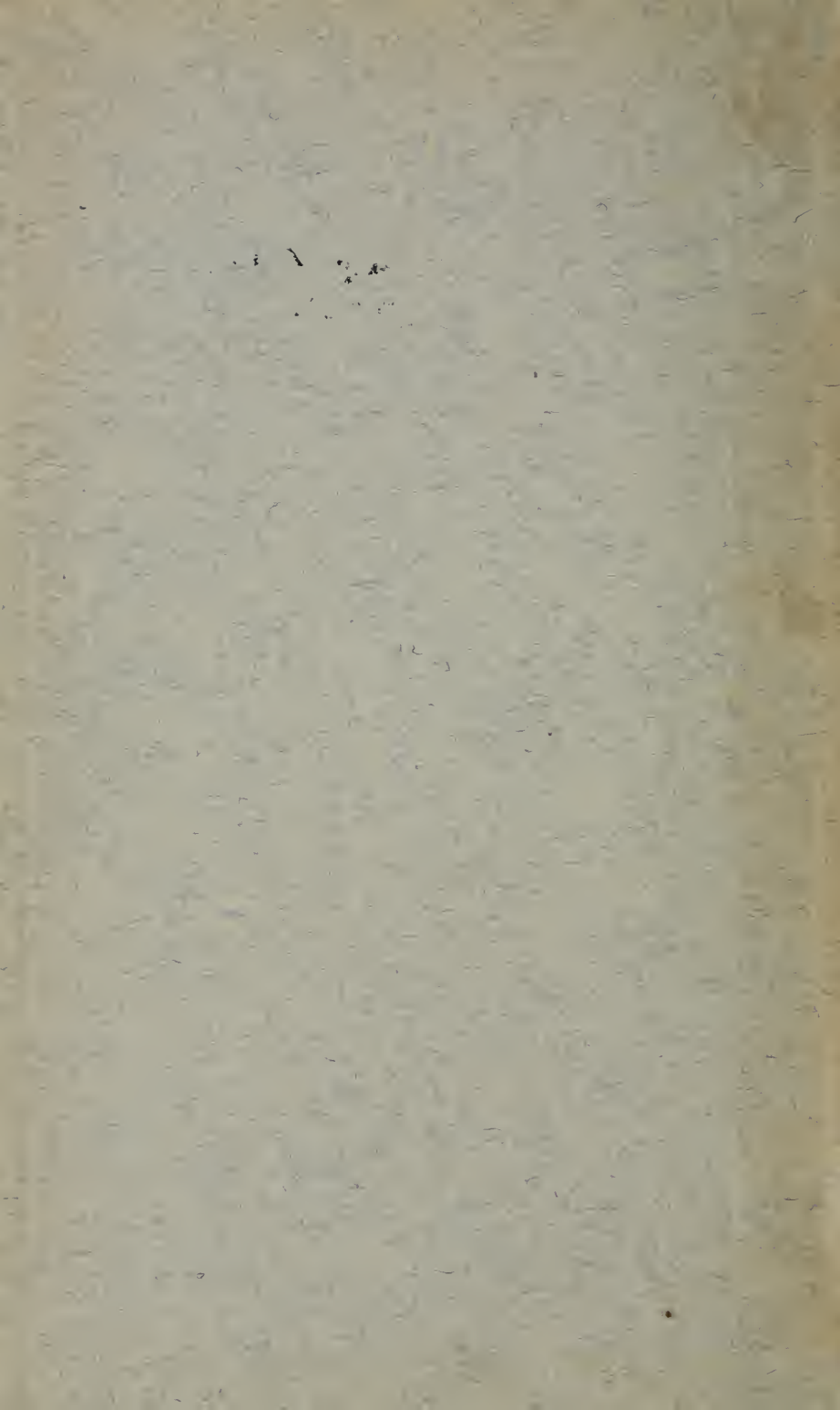


ANNÉE 1885



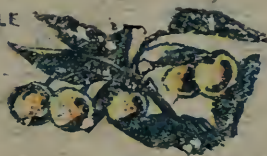
LES
VACANCES
DE LA
FAMILLE PLUMET

H
HACHETTE



Feb 1917

MIRABELLE



Corinne
Brooks

LES VACANCES
DE LA
FAMILLE PLUMET

ŒUVRES
DE
MAGDELEINE DU GENESTOUX



NOÉMIE HOLLEMECHETTE
(Roman couronné par l'Académie française)
JEAN BILLIG, ÉCOLIER DE COLMAR
MATTIE BRIGGS ET ROSE CRILLON
VIEUX-TILLEULS CONTRE BEAU-SITE

HISTOIRES D'AUJOURD'HUI ET D'AUTREFOIS

QUAND ILS ÉTAIENT PETITS
ENFANTS DE LA FRANCE LOINTAINE

BIBLIOTHÈQUE DES ÉCOLES ET DES FAMILLES

FRANÇOISE LA MAUVAISE TÊTE

BIBLIOTHÈQUE ROSE

LES VACANCES DE LA FAMILLE PLUMET
LE CIRQUE PICCOLO
L'ONCLE LACROUSTILLE
JEAN-QUI-S'EN-MOQUE
PETITE-BOBINE ET GROS-PLACIDE
LES TRIBULATIONS DE M. CLAIRON
TANTE MOUCHE

BIBLIOTHÈQUE DE LA JEUNESSE

JEAN-LOUIS LE TÊTU
LE TRÉSOR DE M. TOUPIE
LES MILLIONS DE PHILIPPE
UNE FOLLE ÉQUIPÉE





Yves et Élisabeth regardaient avec curiosité les petits Plumet.

MAGDELEINE DU GENESTOUX

LES VACANCES

DE LA

FAMILLE PLUMET

OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 20 VIGNETTES

Par G. DUTRIAC

VINGT-TROISIÈME MILLE

LIBRAIRIE HACHETTE

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

Tous droits de traduction, de reproduction
et d'adaptation réservés pour tous pays.
Copyright par Librairie Hachette, 1922.

LES VACANCES

DE

LA FAMILLE PLUMET.

CHAPITRE PREMIER

Où la famille Plumet se présente.

Ils étaient six petits Plumet, cinq garçons et une fille. Ces cinq petits garçons et cette petite fille se préparaient à partir pour un beau voyage au bord de la mer, comme ils avaient coutume de le faire chaque année. Le lendemain de la distribution des prix, toute la famille se rendait à la gare d'Orléans et, là, on prenait le train pour Biarritz où l'on passait des vacances délicieuses.

M. Plumet était très occupé pendant l'année, mais l'été il se réservait quelques semaines de repos qu'il consacrait entièrement à ses enfants,

laissant de côté tout autre souci. Aussi les petits Plumet aimaient-ils tendrement leur papa, et lorsque chaque soir il rentrait chez lui, revenant du centre de Paris, il était toujours accueilli par des cris de joie poussés par tous ses enfants postés sur les marches de l'escalier — la famille Plumet habitait une villa à Auteuil — et des baisers sonores retentissaient sur ses joues.

« Bonjour, papa chéri!

— Comment allez-vous, cher papa?

— Petit papa, venez vite.

— Papa, papa, encore un baiser.

— Petit papa, je vous aime bien.

— Papa, bonsoir! »

Et M. Plumet avait quelque peine à quitter son pardessus et à accrocher son chapeau à la patère destinée à cet usage.

Les cinq garçons aimaient infiniment leur sœur. C'était une petite reine, une mignonne créature qui avait besoin d'eux et trouvait tout naturel d'être ainsi protégée.

L'aîné, Pierre Plumet, avait quatorze ans; c'était le chef de la bande qui lui obéissait en tout et qui se composait de Jean et Jacques, jumeaux de douze ans, de Paul, âgé de dix ans, de Louis, qui en avait huit, et de Rose, six ans,

Il serait bon de commencer cette histoire, tandis que les jeunes Plumet s'occupent de leurs bagages et vont boucler leurs malles, en traçant leurs portraits physiques. Quant au moral, leurs qualités et leurs défauts seront peu à peu dévoilés à nos lecteurs.

Pierre est grand, mince, brun, avec des yeux qui vous regardent bien en face — comme le font, du reste, tous les enfants Plumet; il en résulte que si les douze yeux des six enfants se fixent sur vous au même moment, vous pouvez passer un mauvais quart d'heure, dans le cas où vous n'auriez pas la conscience très nette. Donc Pierre est brun; il est très bon, très franc et très généreux. Excellent élève, très travailleur, il est toujours le premier ou le second de sa classe et, cependant, il trouve le moyen de s'occuper de ses frères, de jouer avec eux, surtout avec sa petite sœur qu'il gâte atrocement.

Les jumeaux, Jean et Jacques, sont des batailleurs prêts à « taper » et à « passer à tabac » ceux qui ne leur plaisent pas. Ils n'hésiteraient pas à tenir tête à un charretier qui battrait son cheval avec cruauté, ou à empoigner des gamins qui martyriseraient un chien. Ils veulent être marins, aspirent au *Borda*, et leur

rêve eût été d'être corsaires s'il y en avait encore sur mer. Ils ne craignent qu'une chose, c'est de faire de la peine à leur mère qu'ils adorent.

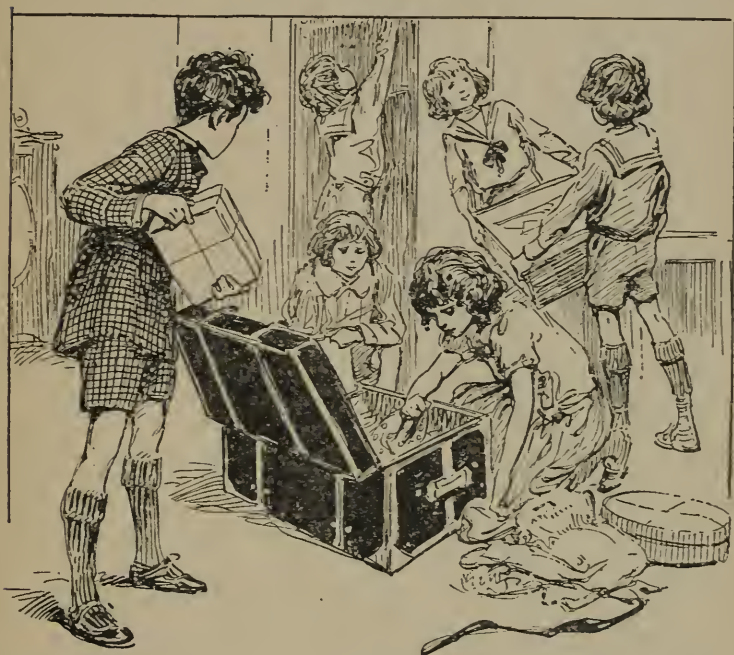
Paul, ayant été assez souvent malade, est moins vigoureux que ses frères; aussi ses préférences vont-elles à la lecture et à la conversation. Il n'aime rien autant que de visiter les musées de Paris avec son père. Un de ses frères a découvert dans son pupitre des vers écrits de sa main; aussi pense-t-on dans sa famille qu'il sera un poète illustre, peut-être un Racine ou un Victor Hugo.

Louis, un bon gros joufflu, aux yeux bleus et aux cheveux blonds bouclés, est encore un bébé qui aime particulièrement le chocolat et les crèmes. Il a déclaré que sa vocation serait d'être pâtissier, afin de pouvoir manger beaucoup de gâteaux.

Rose partage ses goûts et, si on n'y prenait garde, elle serait toujours en train de sucer un sucre d'orge ou un berlingot.

Vous pensez bien que dans une famille aussi nombreuse, les amis ne sont pas nécessaires, aussi les petits Plumet n'en avaient-ils pas. Bien entendu, au lycée, les garçons avaient des camarades, avec lesquels ils faisaient de bonnes

parties, échangeaient des livres, et discutaient même politique comme tous les garçons intelligents; mais leurs relations se bornaient là; rien ne plaisait davantage à ces enfants que



Les cinq garçons se hâtaient de faire les malles.

d'être ensemble et de s'amuser entre eux.

Donc, le jour où commence cette histoire, les cinq garçons se dépêchent de faire leur malle. Songez donc, on doit partir le lendemain matin; on doit prendre le train à huit heures quarante!

La chambre est encombrée de vêtements,

de joujoux épars sur tous les meubles. Les malles sont à moitié pleines; il y a sur le parquet des cartons dont on trouverait difficilement les couvercles, des boîtes remplies d'objets les plus divers.

« Tu sais, Pierre, dit gravement Rose qui est assise sur un petit tabouret, tu sais, Pierre, je suis décidée; j'emporte toutes mes poupées!

— Non, Rose, tu n'as pas besoin de toutes tes poupées; une seule te suffira; laisse les autres se reposer pendant ton absence.

— Oh! je ne veux pas les laisser ici, elles s'ennuieraient trop.

— Pierre, dit Louis, je mets là, au fond de la malle, le filet que papa m'a donné hier.

— Pierre, je pose ma flûte sur tes livres.

— Moi, mes cannes à pêche d'abord....

— Et puis que je n'oublie pas mes sandales!

— Oh! là! là! la boîte de couleurs qui est renversée!

— Mon Dieu!... mes enfants! s'écrie Mme Plumet en ouvrant la porte et en voyant la chambre transformée en un véritable magasin de « bric-à-brac ». Mes chéris, qu'allez-vous emporter? Vous savez bien qu'à la mer vous n'avez pas besoin de toutes ces choses-là puisque vous passez vos journées sur la plage. Vite, vite,

enlevez-moi tout ça ; je prends vos vêtements.

— Mais, maman, vous nous aviez promis une malle rien que pour nos jouets, alors....

— Ah ! oui, c'est vrai. Tenez, prenez cette mallette et arrangez-vous pour que tout ce que vous voulez emporter y tienne.... Toi, Rose chérie, que fais-tu là ? continua Mme Plumet en voyant sa fille qui pliait avec des soins infinis de petits bouts d'étoffe.

— Je fais la malle de ma poupée, répondit gravement Rose, mais je crois que je ne pourrai pas tout caser dedans ; les chapeaux surtout tiennent tant de place!...

— Oh ! alors, tu les mettras avec ceux de maman », dit une voix qui sortait de derrière un fauteuil.

Mme Plumet se pencha pour se rendre compte de ce que pouvait faire celui dont on ne voyait que les deux pieds dépassant de peu le siège d'un fauteuil, et découvrit Louis en train de confectionner des hameçons au moyen d'épingles qu'il courbait, non sans peine.

Ayant un peu rétabli l'ordre en emportant une quantité de vêtements, de linge et de chaussures, Mme Plumet quitta la chambre afin de terminer la confection de ce qui constituait les véritables bagages de la famille.

« Voyons, mes enfants, dépêchons-nous, continua Pierre. Rose, donne-moi la malle de ta poupée, voici un coin juste pour elle.

— Non! Non! Non! Je n'ai pas encore fini... attends.... »

Et Rose plia délicatement une robe en soie bleue, puis une robe de velours, puis une troisième qu'elle posa avec d'infinies précautions au fond de la malle.

« Je vais rassembler maintenant les chemises, les pantalons, les jupons, les mouchoirs, » et ce disant Rose prenait dans une petite armoire les objets qu'elle énumérait et les rangeait en piles.

— Mes enfants, s'écria tout à coup Pierre qui, à califourchon sur une chaise, essayait de renouer les mailles d'un filet, quel malheur affreux! J'allais oublier la boîte de berlingots!

— Dis donc, Pierre, crois-tu que Mme Titichien aura toujours son gros Jupiter? »

Mme Titichien était le nom de la gardienne de la villa — la villa Joyeuse — que M. et Mme Plumet possédaient à Biarritz, et Jupiter, le chien de Mme Titichien.

Ce Jupiter était une bête d'une intelligence extraordinaire. Il se trouvait toujours à la gare lorsque la famille Plumet débarquait; il

surveillait le chargement des malles et prenait place à côté du cocher dès que la voiture se mettait en marche....

Il y eut un moment de silence, puis on entendit la porte d'entrée s'ouvrir et se fermer.

« C'est papa! C'est papa! » s'écrièrent les enfants. Ils coururent dans le vestibule et rentrèrent bientôt, escortant un grand monsieur à la moustache blonde et aux yeux bleus, qui était chargé de nombreux paquets.

« Mes enfants, il ne faut pas perdre de temps. Je porterai les bagages ce soir à la gare. Pierre viendra avec moi. Votre maman a fini ses malles, vite, terminez les vôtres! »

M. Plumet eut quelque peine à se dégager de ses enfants et à se débarrasser des paquets qu'il portait; il y parvint pourtant et, après avoir dîné, il put se rendre à la gare avec Pierre, tandis que Mme Plumet couchait Rose et ses frères, et que les domestiques rangeaient la maison.

CHAPITRE II

Un voyage mouvementé et une arrivée joyeuse.

« Oh! là! là! En voilà une famille! » s'écria le cocher de l'omnibus qui emmenait la famille Plumet à la gare, le lendemain matin, avant huit heures. C'était un gros homme, à la face rubiconde, qui tenait la portière ouverte tout en fumant sa pipe, tandis que les enfants montaient en voiture. « Ben! moi qu'en ai trois, je trouve ça bien suffisant... Et ça se termine par une fille! Elle est mignonne avec ses cheveux blonds! Alors, comme ça, on va à la gare d'Orléans. Bien, mon bourgeois, on y va.... » Et fermant la portière, le cocher redressa sa casquette, grimpa sur son siège, fouetta son attelage et fila vers la gare d'Orléans.

Là, que de monde! Quel encombrement!

M. Plumet avait retenu un compartiment entier pour lui et sa famille. La matinée se

passa tranquillement; les enfants n'étant pas encore fatigués se montraient gais et s'amusaient de tout. M. et Mme Plumet s'étaient installés à l'extrémité du compartiment dans les deux coins se faisant vis-à-vis et avaient laissé les enfants s'arranger à leur guise. Naturellement un coin fut laissé à Rose; on plaça deux coussins sous elle afin qu'elle put bien voir le paysage qui filait vite, si vite, à travers la portière. Elle avait à peine le temps de s'occuper de sa chère poupée qu'elle tenait sur ses genoux et qui, au bout de quelques instants, fut couchée derrière elle par Paul qui accomplissait toujours les besognes délicates. Pour coucher une poupée, vous êtes bien d'avis qu'il faut être très adroit et avoir des gestes très doux.

Paul prit ensuite un livre et, malgré les exclamations poussées par ses frères à la vue de tel ou tel site particulièrement pittoresque, il put suivre *Les Aventures du capitaine Hatteras* qu'il avait commencées à Paris quelques jours auparavant.

Pierre causait avec Jean et Jacques tout en indiquant à Rose, qu'il avait prise sur ses genoux au bout d'un instant, les villes près desquelles le train passait.

« Dis, Pierre, demandait la fillette, pourquoi ces fils, là... soutenus par ces gros poteaux... montent-ils et descendent-ils ? »

— C'est une illusion produite par la rapidité avec laquelle nous marchons; en réalité ils ne bougent pas.

— Si, ils bougent, je te dis qu'ils montent et qu'ils descendent.

— Non, petite sœur chérie, ils ne bougent pas; crois-moi ou demande à papa.

— Oh! oh! regarde tous ces petits oiseaux qui se sont posés sur le fil, regarde, regarde.... »

Puis vint l'heure du déjeuner.

« Mes enfants, annonça Mme Plumet vers midi, nous allons déjeuner. N'avez-vous pas faim? Pierre, passe-moi le sac, là... celui qui est derrière la petite valise de ton père. »

Pierre saisit le sac désigné et sa mère l'ouvrit.

Elle en sortit des œufs durs, des morceaux de poulet froid, un pâté et des fruits.

« Oh! ce pâté est excellent, déclara Paul, qui venait de se régaler des œufs et du poulet, lorsque Mme Plumet eut attribué à chacun des enfants une belle tranche de pâté. C'est papa qui l'a acheté? »

— Oui, c'est moi, répondit M. Plumet, et à ce propos j'ai oublié de vous raconter hier

une petite histoire qui m'est arrivée. Ayant un peu faim, je suis entré dans une boulangerie pour prendre un croissant.

— Oui, interrompit Paul, un croissant d'un sou à vingt centimes.

— C'est cela même, et tandis que je payais, un petit gamin pauvrement vêtu, les cheveux ébouriffés, entra dans la boutique et dit timidement : « Je voudrais quelque chose pour un sou ! » Et il tendait sa main dans laquelle je voyais un pauvre petit sou. Un éclat de rire retentit près de la caisse : « Oh ! mon garçon, on n'a rien maintenant pour un sou. » Le gamin, tout triste, se dirigeait vers la porte. « Attends, » lui dis-je, puis me tournant vers la jeune bonne qui avait ri : « Oui, vous avez raison, on n'a rien pour un sou ; mais, lui, ce gamin, il va avoir une tasse de chocolat et des brioches pour rien. » Alors, je fis asseoir le gamin devant une petite table, lui fis servir une grande tasse de chocolat et des brioches. Si vous aviez vu ses yeux écarquillés !

— Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un papa comme le nôtre ! dit Paul d'un air si sérieux que ses frères éclatèrent de rire.

— Moi, dit Rose, je serais bien contente de boire une tasse de chocolat.

— Tu n'as pas assez déjeuné, ma chérie? demanda Mme Plumet, d'un air étonné.

— Oh! si; mais c'est parce que je pense que c'est très bon, le chocolat.

— Eh bien! à Bordeaux, on s'arrête une demi-heure, je crois; nous descendrons et nous prendrons au buffet, une tasse de chocolat. »

Dans la journée, on joua au loto et puis on dormit un peu; enfin on arriva à Bordeaux, et comme le leur avait promis leur papa, on goûta avec un excellent chocolat.

Il y avait au buffet un chien qui amusa beaucoup les enfants. Son maître l'avait placé à côté de lui, sur une chaise, et on lui servit un bol contenant du lait avec un peu de thé. Il le but très proprement, puis, sur un signe de son maître, il alla dire bonjour aux petits Plumet qui n'avaient cessé de le regarder et de lui faire des appels amicaux.

Enfin, on remonta en wagon, mais M. Plumet dut retourner en courant au buffet; un des futurs marins, Jean, avait oublié sa casquette, et Rose avait laissé tomber, sur le quai, le chapeau de sa poupée!

« Allons, vite, les voyageurs en voiture! »

criait l'employé. La portière se ferma, le train s'ébranlait....

« Laissez-moi monter... laissez-moi monter ! » entendait-on crier. Pierre et ses frères regardaient en riant. Un gros monsieur, très essoufflé, qui avait grimpé péniblement sur le marchepied, parut à la portière, à l'extrémité du couloir. Pierre lui vint en aide, prit sa valise, tandis que le voyageur s'écriait : « Té ! Merci, merci, messieurs et dames. Sans votre obligeance, je manquais le train et, dame ! c'était grave, très grave pour moi ; aussi, beaucoup de remerciements.... »

— Monsieur, dit M. Plumet, je suis très heureux que mon fils vous ait rendu ce service ; nous sommes au complet....

— Parbleu ! je le vois bien... Hé ! hé ! une belle famille, continuait le voyageur en s'essuyant le front. Tout ça, à vous ? Oui... épatant, tout à fait épatant... moi.... »

Le voyageur avait fini par trouver place ; les jeunes Plumet du reste lui avaient laissé un coin avec beaucoup de gentillesse. Il bavardait sans cesse, racontant des histoires, des aventures extraordinaires ; les enfants s'amusaient en l'écoutant, mais ils estimaient tout de même plus agréable d'être seuls comme ils l'avaient été jusque-là.

Enfin, on atteignit Dax. Le train ne s'arrêtait que huit minutes. Au moment où le coup de sifflet du départ retentissait, un monsieur très grand, très maigre, courut après le train déjà en marche, et atteignit une des portières du wagon où se trouvaient les Plumet; il entra dans le couloir et voulut prendre place dans le compartiment occupé par la famille.

Il s'apprêtait à franchir la porte quand le bavard qui était monté à Bordeaux s'encadra dans l'ouverture et s'écria :

« Pardon, monsieur, nous sommes au complet, moi et mes amis; il n'y a pas la place d'une épingle; je dirai plus : il n'y a pas la place d'une aiguille.

— Mais, s'écria Jean indigné, qui se trouvait juste derrière lui, il y en a autant pour ce voyageur que pour vous, puisque....

— Comment! s'écria le Bordelais en se retournant furieux.

— Oui, monsieur, il y a de la place pour vous, cria à son tour Jacques qui, d'un bond, sauta sur la banquette et se trouva ainsi à la hauteur du nouvel arrivant, entrez, entrez. »

Mais comme le Bordelais ne voulait pas

quitter la porte, Rose passa entre ses jambes et, tirant le voyageur maigre par le pan de sa jaquette, cria :

« Monsieur! Monsieur! Je vous donne la place de ma poupée. »

Le voyageur se pencha en riant, saisit la petite fille dans ses bras et, l'embrassant sur les deux joues :

« Vous êtes une délicieuse enfant, j'entrerais malgré ce gros homme. »

Les petits Plumet se mirent tous à rire; le voyageur traité de « gros homme » devint écarlate et tout le monde s'attendait à le voir tomber furieusement sur l'arrivant; mais il prononça ces mots aussi tranquillement que s'il ne s'était rien passé :

« C'est bon! C'est bon! Entrez, monsieur, puisque cette jeune personne vous en prie, quant à moi, je vais sortir », et, saisissant sa valise, il voulut passer dans le couloir, mais la valise, sur laquelle étaient fixés des parapluies et des cannes, ne put passer par la porte et il demeura comme prisonnier dans le compartiment.

Et voilà les deux voyageurs qui se mettent à s'invectiver :

« Monsieur! Vous l'avez fait exprès.

— Non, monsieur!

— Si, monsieur; du reste à votre ton doux, j'avais bien deviné un piège.

— Un piège? Quel piège, monsieur?

— Le piège, monsieur, de votre valise.

— Ma valise, monsieur, n'est pas un piège.

— Si, monsieur.

— Non, monsieur... D'ailleurs essayez de la sortir, monsieur, ma valise.

— Oui, monsieur, non seulement je vais la sortir, mais je vais la jeter par la fenêtre.

— Ah! monsieur, faites cela et vous aussi vous passerez par la fenêtre!

— Ah! monsieur, je voudrais voir cela.

— Ce n'est pas difficile, monsieur l'allumette.

— Moi, une allumette! Ah! monsieur la toupie....

— Une toupie!

— Une allumette! »

Le Bordelais lâcha sa valise. On ne savait pas ce qui allait se passer, lorsque le contrôleur, attiré par la discussion, se fraya un passage parmi les voyageurs qui obstruaient le couloir :

« Messieurs, qu'y a-t-il?

— Monsieur le contrôleur....

— Monsieur le contrôleur....

— Je... laissez-moi parler, je, nous....



Les deux voyageurs s'invectivèrent.

— Monsieur l'insolent....

— Monsieur le grossier.... »

Le Bordelais et l'autre voyageur parlaient en même temps.

« Allons, messieurs, s'écria le contrôleur d'une voix de stentor, pas de tapage, vous importunez les autres voyageurs....

— Mais, monsieur... je n'en resterai pas là... il m'a traité d'allumette et....

— De toupie....

— Bon. Vos billets?... »

Le voyageur maigre ne put présenter qu'un billet de seconde classe. Réprimandé par le contrôleur et expulsé du wagon, il s'éloigna tout penaud, tandis que le Bordelais manifestait une joie exubérante et ne ménageait pas les quolibets à son adversaire. Le train entra en gare de Bayonne. Le gros Bordelais, tandis que les voyageurs s'occupaient de leurs bagages ou se hâtaient de sortir du wagon les uns derrière les autres, saisit vivement sa valise et se perdit dans la foule.

Lorsque Mme Plumet rassembla les sacs, elle s'aperçut qu'il en manquait un; heureusement il ne contenait que le reste du déjeuner et une boîte de chocolat.

« Voyez-vous, mes enfants, dit M. Plumet, il faut toujours se méfier des gens qui font tant d'embarras et qui parlent trop. »

Enfin, on arriva à Biarritz. La famille Plumet trouva à la gare, comme d'ordinaire, un omnibus qui l'attendait. M. Titichien se tenait à la portière; quant à Jupiter, assis sur le siège, il remua la queue avec joie, poussa des petits grognements sourds de contentement, mais il ne descendit pas de son trône.

« Voilà, expliqua M. Titichien, il n'aime pas la boue et aujourd'hui, comme il y a eu tempête, il a décidé de ne pas se mouiller les pieds, c'est pourquoi... Alors, si ces messieurs veulent bien l'excuser.... »

CHAPITRE III

La maison de la gaité.

« Psitt! Psitt! »

—

— Psitt! Psitt! Tu dors, Louis? Louis! Tu dors?... Bien... alors je vais voir. »

Paul, rejetant ses couvertures, se précipita vers le lit et, saisissant les draps, il découvrit son jeune frère qui, la tête enfoncée dans son oreiller, étouffait son rire.

Paul et Louis occupaient la même chambre. Leurs lits étaient placés dans deux coins de la pièce, en face de grandes fenêtres au travers desquelles passaient des rayons de soleil qui dansaient joyeusement autour des deux enfants comme pour leur souhaiter la bienvenue.

Les deux garçons coururent en chemise de nuit aux fenêtres; devant eux s'étendait la

mer, merveilleuse en ce jour de beau temps. A peine de vagues; seulement une ligne de petits « moutons » qui, à chaque reflux, venaient mourir sur la plage de sable fin. On eut dit que dans l'air, il n'y avait que de l'or, du bonheur, de la joie.

« Cocorico! chanta Paul.

— Kirikiki! répondit une voix dans le jardin.

— Ils sont déjà habillés et....

— Nous avons déjà couru, interrompit la voix du dehors; nous avons vu le Rocher de la Vierge, la plage des Basques, le Vieux Port...

— Jean et Jacques, vous êtes très méchants. Pourquoi ne nous avez-vous pas attendus?

— Bah! vous êtes des paresseux. Allons, habillez-vous vite.... »

C'est ce que firent immédiatement Paul et Louis; ils étaient prêts quand on entendit la sonnette annonçant le petit déjeuner.

Drelin! Drelin! Drelin! Drelin!

« Voilà! voilà! »

Et les cris des enfants retentirent dans la maison.

« Bonjour, papa! Bonjour, maman!

— Où est Pierre?

- Il a déjà pris un bain, il se sèche.
- Et Rose?
- Elle est allée dire bonjour à Jupiter.
- Ah! Ah! Où est-il, cet animal de Jupiter



Mme Plumet servait le déjeuner des enfants.

qui, hier, n'a pas daigné descendre du siège de la voiture pour nous dire bonjour?

— Il avait peur de se mouiller les pieds!

— Le voilà! Le voilà! Jupiter, viens me dire bonjour! Jupiter, tu es un poseur! Jupiter, on ne te donnera rien à manger! Jupiter, tu es un bon chien.... »

Rose, vêtue d'une robe blanche et d'un grand

chapeau de paille, était entrée dans la salle à manger avec le gros Jupiter, et le chien, très entouré, allait de l'un à l'autre, donnant un coup de langue ici, sa patte là, remuant la queue ou posant sa tête sur la table, près des tasses que Mme Plumet remplissait de lait et de chocolat.

« Mes enfants, restez assis et ne vous agitez pas à ce point; jamais je ne viendrai à bout de vous servir tous. Oh! Jean et Jacques, vos mains sont déjà sales, qu'avez-vous fait?

— Nous avons examiné à fond le canot du père Costalde, celui que nous avons l'année dernière.

— Vous allez faire une promenade ce matin? demanda Paul en écarquillant les yeux.

— Jean et Jacques, interrompit Mme Plumet, vous savez que vous ne devez aller en canot qu'avec votre père ou avec le père Costalde; je n'ai pas besoin de vous le redire, n'est-ce pas?

— Oui, oui, maman chérie, vous savez bien que nous ne vous désobéissons jamais. Ah! voilà Pierre. D'où viens-tu?

— Attends un peu, répondit Pierre, tandis qu'il s'asseyait à la table entre Rose et Louis,

le plus petit des garçons. Laissez-moi d'abord déjeuner.

— Non, raconte!

— Eh bien! j'ai rôdé dans les alentours. J'ai vu M. Titichien qui a planté de beaux rosiers dans le jardin; Jupiter m'a accompagné jusqu'à la mer, où je me suis baigné, mais lui n'a pas pris de bain, parce qu'il avait trouvé un énorme os de gigot qu'il a rongé pendant le temps que j'étais dans l'eau. Et puis je suis revenu en traversant le jardin. Ce qu'il y a de curieux, c'est la maison d'à côté, la villa Beauséjour; les volets sont fermés. C'est d'une tristesse! Le jardin est plein de mauvaises herbes; on ne distingue plus les allées, tant elles sont envahies par les ronces et les broussailles.

— Elle n'est peut-être pas habitée, dit Paul, la bouche pleine d'une tartine beurrée.

— Si, Mme Titichien m'a dit que dans la villa demeuraient une vieille dame qui ne sortait jamais et deux enfants....

— ... Qui ne sortent jamais! ajouta Louis sur un ton dramatique.

— Comment le sais-tu? demanda Pierre.

— Je n'en sais rien.

— Alors, pourquoi dis-tu ça?

— Pour dire comme la chanson.

— Mon pauvre garçon, dit Pierre, je crois que la mer t'abrutit. En tout cas, d'après Mme Titichien, ces enfants sont très malheureux; elle ne les voit jamais; ils sont toujours habillés de noir.

— Alors, elle les voit quelquefois, Mme Titichien, puisqu'elle dit qu'ils sont tout en noir, objecta Jean d'un air ironique.

— Ah! Ah! tu ne manques pas de logique, s'écria Pierre; elle veut dire qu'ils ne sortent que rarement.

— Mais ce sont peut-être des racontars tout cela, fit Mme Plumet. Si ces enfants portent des vêtements noirs, c'est qu'ils sont en deuil, et comment Mme Titichien peut-elle savoir qu'ils ne sortent jamais?

— Elle dit que ce sont des enfants martyrs, des enfants séquestrés!

— Qu'est-ce que cela signifie : séquestrés.

— Ça veut dire enfermés de force.

— Oh! alors, c'est horrible, cela! s'écria Paul de sa petite voix douce.

— Il faut les délivrer! crièrent d'une même voix les jumeaux Jean et Jacques, qui étaient les belliqueux de la famille.

— Allons, mes enfants, interrompit M. Plu-

met qui venait d'entrer, laissez donc nos voisins tranquilles et ne vous inquiétez pas des bavardages de Mme Titichien. Cela ne nous regarde pas. Qui veut sortir avec moi?

— Moi! Moi! Moi! crièrent six voix, et tous se levèrent et entourèrent leur père, l'embrassant, se cramponnant à ses bras et s'accrochant à ses jambes.

— Allons, du calme! Du calme, mes enfants.

— Je ne sais pas ce qu'ils ont aujourd'hui, mais on ne peut les tenir, dit Mme Plumet en riant.

— Ils sont excités par l'air de la mer, le beau soleil, les vacances. Hier soir, ils dormaient tellement qu'ils n'ont eu que la force de se coucher.

— Sauf Pierre qui m'a aidée à mettre au lit les petits et à ouvrir les sacs.

— Voyons! Où allons-nous?

— Partout, partout.

— C'est beaucoup! Mais partons toujours. »

M. Plumet prit son chapeau, tous les enfants firent de même et, suivant leur père, ils traversèrent le jardin qui s'étendait devant la maison, franchirent la porte et se trouvèrent sur l'avenue qui longe la grande plage de

Biarritz. Jupiter s'élança comme pour diriger la joyeuse bande vers la mer. M. Plumet s'arrêta, les enfants aussi, Rose ravie battait des mains.

« Oh! c'est amusant, la mer, courons vite la voir de plus près! »

Et, d'un bond, Pierre, Jean, Jacques, Paul, Louis et Rose descendirent un petit escalier ombragé par des tamaris. En un instant, ils furent au bord de l'eau, sur le sable fin, si doux sous les pieds. Jupiter bondissait à chaque vague qui venait mourir doucement sur la plage. Les petits Plumet s'étaient déchaussés et c'était à celui qui irait le plus loin dans l'eau sans être mouillé au-dessus des genoux.

M. Plumet s'assit sur le sable, prit son journal, sachant parfaitement que ses enfants, qui voulaient voir tant de choses, resteraient là toute la matinée à barboter.

СПАПИТРЕ IV

La demeure du silence.

Dans une grande pièce très sombre, une dame âgée dormait dans un fauteuil. Vêtue d'une robe de soie noire, elle avait enroulé autour de ses jambes une épaisse couverture; une fourrure, posée sur ses épaules, descendait jusqu'à ses mains; une petite fanchon de dentelle couvrait ses cheveux blancs; elle portait des lunettes d'écaille et ses mains avaient laissé échapper un tricot, tombé sur ses genoux. A côté d'elle, sur une table, à portée de la main, étaient un livre, une pendule de voyage, une boîte de pharmacie et le portrait d'un officier de marine.

A quelques pas d'elle, deux enfants travaillaient sur une autre table. L'un était un garçon d'une douzaine d'années; l'autre, une fillette de dix ans. Assis en face l'un de

l'autre, ils faisaient leurs devoirs. Habillés de noir, tous deux avaient des cheveux blonds bouclés et de grands yeux bleus. Leur travail n'avancait sûrement pas beaucoup, car le papier préparé devant eux restait complètement blanc. Le garçon, les coudes sur la table, tenait sa tête à deux mains; quant à la fillette, elle s'amusaît à plier négligemment les feuillets d'un livre.

Par les fenêtres, dont les contrevents étaient à demi fermés, on apercevait des arbres; sur le parquet, merveilleusement ciré, on ne voyait qu'un petit tapis placé sous la table où travaillaient les enfants. Les meubles, alignés avec une impeccable rectitude, le demi-jour qui régnait dans la pièce, tout donnait à celle-ci une apparence de froideur et de tristesse.

Le jeune garçon, abaissant les mains qu'il avait fourrées dans ses cheveux, tourna la tête dans la direction de la vieille dame.

« Dis donc, Élisabeth, tante s'est endormie.

— Tant mieux pour elle, elle ne pense pas. »

Alors le jeune garçon allongea le bras, saisit le livre que tenait la fillette; il y eut une courte lutte silencieuse; la fillette garda



Élisabeth et Yves profitèrent du sommeil de leur tante pour s'enfuir.

le livre, mais un feuillet resta entre les doigts du garçon. Ni l'un ni l'autre ne semblèrent attristés par ce malheur.

« Yves, je m'ennuie.

— Moi aussi.... Papa disait que le travail console de tout.... Moi....

— Oh! maintenant qu'il n'est plus là...

— Et que cette affreuse Mariette nous tyrannise!

— Pauvres que nous sommes! Pauvre tante!

— Dis donc, si nous filions! »

La serrure de la porte ne grinça pas, la porte elle-même s'ouvrit sans aucun bruit, et comme si l'air aussi était terrifié, pas un souffle ne s'agita au passage des enfants. La vieille dame pouvait continuer son sommeil.

Yves et Élisabeth, à pas de loup, montèrent jusqu'au haut de la maison. Ils entrèrent dans une immense pièce remplie des choses les plus extraordinaires. Une fenêtre grande ouverte laissait passer en toute liberté les rayons du soleil; aussi lorsque Yves et Élisabeth franchirent le seuil de la porte, ils semblèrent éblouis, tant cette lumière contrastait avec le reste de la maison plongé dans l'obscurité. Les deux enfants se précipitèrent sur un petit balcon. De la fenêtre une vue mer-

veilleuse s'étendait sous leurs yeux : la mer à perte de vue, les Pyrénées à gauche ; à droite, la courbe de la plage qui s'étend jusqu'au Phare.

« Oh ! respirer, respirer, s'écria Yves, ne plus être enfermé. J'en ai assez ! C'est à s'arracher les cheveux. »

Élisabeth se retourna et jeta un coup d'œil sur cette chambre qui était leur refuge, leur gîte secret où ils enfermaient tout ce qu'ils aimaient au monde.

Au centre de la pièce, en face de la fenêtre, se dressait un beau portrait représentant un officier de marine en grande tenue. Il avait une figure expressive, énergique, avec des yeux pleins de douceur que l'on retrouvait chez sa fille ; car cet officier était le père de ces deux enfants ; le fils avait de son père la fierté de l'allure et du port de tête.

Un vase de cristal portant un gros bouquet de bruyère était placé sur le parquet, au bas du portrait. Puis, tout autour, c'était un fouillis de vieux meubles, d'étoffes curieuses, venues de tous les pays du monde, de boîtes de laque, d'étranges robes de soie bariolée, de grandes ombrelles, de coussins, de babouches ; contre le mur, dans une longue caisse, des géraniums et des résédas fleuris, un rosier

aux boutons prêts à éclore; en face, un aquarium peuplé de poissons aux formes bizarres, une cage renfermant deux petits oiseaux sautillant; et puis, jetés çà et là, des livres aux couvertures à moitié déchirées.

C'était là « l'île mystérieuse » d'Yves et d'Élisabeth O'Reneck. Yves et Élisabeth avaient perdu leur mère quand ils étaient tout petits; ils étaient restés avec leur père, officier de marine, qui les entourait d'une infinie tendresse. Lorsque le commandant O'Reneck partait pour une croisière lointaine dans l'Atlantique ou le Pacifique, il confiait ses enfants à une sœur, vieille demoiselle très respectable, mais d'une originalité incroyable. Elle s'imaginait être toujours malade et pensait que l'air, la lumière lui donnaient des douleurs, des rhumatismes, l'oppressaient, etc., etc.

Lors de la déclaration de guerre, en août 1914, le commandant O'Reneck, qui était affecté à l'escadre de la Méditerranée, avait une fois de plus envoyé ses enfants auprès de leur tante. Dans le courant de 1916, — il commandait alors un contre-torpilleur — on avait cessé d'avoir des nouvelles de son bâtiment, et lui-même avait été porté disparu. Depuis ce moment les traits singuliers du caractère de

Mlle O'Reneck s'accusèrent fortement et son esprit sembla se troubler.

Elle avait auprès d'elle une vieille domestique, Mariette, depuis plus de quarante ans à son service et qui avait épousé Lequerq, ancien marin et lui-même au service de la vieille demoiselle. Cette servante, d'un caractère tyrannique, avait pris un tel ascendant sur Mlle O'Reneck, sous prétexte de la soigner, qu'elle la terrorisait littéralement; dans la maison elle était arrivée à se faire obéir de tous, y compris son mari, sur un simple geste. Elle empêchait sa maîtresse de recevoir des visites et les enfants ne voyaient jamais personne, tant elle dominait l'esprit de Mlle O'Reneck.

Yves avait essayé quelquefois de se révolter, mais sa tante l'avait regardé avec des yeux si pleins d'effroi, qu'il s'était calmé, craignant toujours de provoquer chez elle une crise de maladie.

Chaque soir, après le dîner, Mlle O'Reneck jouait, avec son neveu et sa nièce, une partie de loto ou de dames. Puis, Mariette, lorsqu'ils regagnaient leurs chambres, les accompagnait et après avoir elle-même vérifié si toutes les portes et les fenêtres de la maison étaient bien fermées, allait se coucher dans une chambre voisine de celle de Mlle O'Reneck.

Dépourvus d'amis, sans distractions, ces enfants, très aimés par leur tante, jalousement gardés par une vieille bonne, étaient infiniment malheureux.

Ils ne se sentaient libres que dans « l'île mystérieuse », dans laquelle n'entrait presque jamais la vieille Mariette qui, du reste, ne trouvait aucun inconvénient à abandonner cette pièce aux enfants. La tante vivait au rez-de-chaussée de la maison, dans sa chambre qui était à côté de celle de son neveu et de sa nièce, et dans le salon. Au premier et au second étage, il y avait plusieurs chambres vides qu'on n'ouvrait jamais.

Celle choisie par Yves et Élisabeth pour y rassembler leurs trésors et se réfugier dès qu'ils pouvaient échapper à la surveillance de la vieille Mariette, se trouvait au second étage.

Mlle O'Reneck était venue s'établir à Biarritz, dès le début de la guerre, dans la villa Beau-Séjour, que le commandant y possédait. Et, comme le déclarait Mariette, il n'était pas nécessaire de sortir, « parce que l'air salubre de la mer pénètre dans une habitation pour le plus grand bien de ses habitants, sans qu'ils aient besoin d'aller se vautrer sur le sable au milieu de gens inconnus. »

Yves, en invoquant le souvenir de son père, se faisait apporter quelquefois par Lequerq, qui était Breton comme ses maîtres, des fleurs, un oiseau ou un objet désiré, mais c'était alors des scènes inénarrables. Car le vieux Lequerq avait aussi peur de sa femme que Mlle O'Reneck. Il ne faisait pas un mouvement sans la permission de Mariette et lui qui avait navigué sur toutes les mers et connu bien des aventures n'osait la contrecarrer en rien, pas même pour prendre la défense de ses jeunes maîtres.

« Si ! Si ! Si ! Pars où gare à toi ! disait Yves.

— Monsieur Yves, je vous rapporterai ce soir tout ce que vous voudrez, mais pas maintenant.

— Dieu, que tu es bête, mon pauvre Lequerq. Ce n'est pas ce soir que je veux ce que je te demande, mais maintenant. Va, va, mon vieux Lequerq. Obéis-moi comme si c'était papa qui te donnait un ordre. »

Dès que l'on prononçait le nom de son maître, Lequerq ne pouvait résister et il partait; il serait allé au bout du monde, ne songeant plus qu'à faire plaisir à ses chers petits.

Mais quel terrible quart d'heure passait le pauvre Lequerq, lorsqu'au retour de sa course, Mariette lui demandait pourquoi il était si rouge, pourquoi il avait l'air ahuri, pourquoi

ses chaussures avaient de la poussière, pourquoi son front était couvert de sueur. Lequerq ne pouvait mentir devant celle qui l'interrogeait et pourtant il lui était impossible de trahir son jeune maître.

« Je vais te dire... voilà....

— Moi je vais te dire que tu es un nigaud! Quand on fait une cachotterie on est plus adroit, et si l'on veut la dissimuler complètement.... »

Alors survenait Yves qui défendait Lequerq et s'avouait seul coupable....

Comme le ciel était radieux, comme les flots étaient brillants, comme l'air était parfumé, comme c'eût été bon de se promener en liberté, comme ils étaient malheureux les petits O'Reneck en ce jour d'août de l'année 1920!

Élisabeth se jeta sur un divan et enfonça sa tête dans les coussins. Son corps s'agitait. Pleurait-elle et cherchait-elle à cacher à son frère le chagrin qu'elle éprouvait? Lui, après avoir tourné à travers la chambre, comme un ours en cage, s'approcha de la fenêtre et resta immobile en regardant la plage.

Tout à coup sa physionomie exprima une vive surprise, puis, il se pencha en avant sur

le balcon, se mit à rire, se recula, s'avança de nouveau, la figure transformée comme s'il voyait une chose nouvelle et très intéressante.

« Élisabeth, cria-t-il, Élisabeth, viens! »

Élisabeth ne répondit pas.

« Lisbeth, oh! vite, viens! »

N'obtenant pas de réponse, Yves se précipita vers sa sœur, la saisit par les épaules et la souleva. Bien qu'âgé seulement de deux ans de plus que la fillette, Yves était beaucoup plus fort qu'elle et très vigoureux; il vit sa figure baignée de larmes et, mettant sur ses joues deux tendres baisers, il s'écria :

« Lisbeth, viens, viens voir quelque chose de tout à fait drôle! »

CHAPITRE V

Une vision merveilleuse.

Sur le petit balcon, Yves et Élisabeth, appuyés l'un contre l'autre, se disaient :

« Ah! combien sont-ils?

— Un, deux, trois....

— Avec leur père.

— Quatre, cinq, six! Ils sont six....

— Plouf dans l'eau!

— Ah! ah! ah! la petite a glissé.

— Et le chien qui saisit son filet!

— Il se sauve, le chien.

— Le garçon a de la peine à le rattraper.

— Tiens, regarde celui qui ramasse la petite fille... il la console.

— Mais elle ne pleure pas!... Non, elle rit.

— Ah! ils mettent tous les pieds dans l'eau.

— Le père s'asseyait sur le rocher.

— Tu penses que c'est le père?

— Ah! ah! ah! voilà le chien qui a peur des vagues, il se recule.

— Allons, bon! Voilà qu'il renverse un autre garçon. Ma foi, il est joliment mouillé celui-ci.

— Crois-tu qu'ils soient tous frères et sœurs? » demande Lisbeth.

Yves ne répond pas tout de suite. Il n'a pas assez d'yeux pour ne rien perdre de ce que font nos petits amis Plumet, car ce sont eux qui s'ébattent sur la plage.

« Oui, peut-être.... Il essaie de se sécher. Que vont-ils faire?

— Un fort, tu vois bien.... Ah! la petite fille a un seau, elle le remplit déjà.

— Oui... Ils se ressemblent. Ils doivent être frères et sœurs, cinq garçons et une fille!

— Et leur maman?

— Ils n'en ont peut être pas....

— Pourtant ils ont l'air bien joyeux et leur papa les regarde en riant. Ah! ce chien qui court après les vagues et qui s'enfuit lorsqu'elles arrivent!

— Voilà deux garçons qui veulent le forcer à entrer dans l'eau. Oh! Oh! il se débat joliment.

— Regarde, c'est bien un fort qu'ils bâtissent.

— Oui, mais je me demande pourquoi ils creusent un si grand trou?

— Pour faire un lac.

— Ils vont construire une digue, c'est sûr.

— C'est joli les vêtements blancs de ces garçons, avec ces chapeaux de paille; ça leur va très bien.

— Remarques-tu qu'il y en a deux absolument de la même taille?

— Alors, ce sont des jumeaux.

— Peut-être bien.

— D'où viennent-ils? Ils n'étaient pas là hier?

— Non sûrement. Allons le demander à Lequerq.

— Non, non, ne bouge pas, dit Lisbeth, nous lui en parlerons plus tard, maintenant, regardons. »

Il y eut un instant de silence, pendant lequel Yves et Lisbeth semblaient transportés dans une autre vie, animée et joyeuse.

Ils n'entendirent pas des cris d'appel qui résonnaient dans toute la maison; le monde aurait pu crouler qu'ils n'auraient pas bougé. Il n'y avait plus pour eux sur terre que cinq petits garçons et une petite fille qui construisaient une forteresse tandis qu'un gros chien bondissait autour d'eux.

Enfin la porte s'ouvrit et Lequerq parut, la figure bouleversée.

« Monsieur Yves, mademoiselle Lisbeth... venez, mademoiselle vous réclame, elle croit que vous êtes perdus. »

Comme Élisabeth et Yves ne répondaient pas, Lequerq saisit le bras d'Yves et souffla à son oreille : « Mademoiselle se trouve mal!... »

Yves, suivi de sa sœur, dégringola l'escalier et entra comme une trombe dans le salon de sa tante. Celle-ci était en effet renversée dans son fauteuil, mais elle eut la force de dire :

« Yves, mon enfant!... Yves, mon enfant!... »

Yves lui saisit les mains :

« Mais, tante Marie, qu'avez-vous? Nous ne sommes pas perdus. »

Pour toute réponse la tante ouvrit ses bras et pressa son neveu sur son cœur.

« Mon enfant! Mon enfant! Où étiez-vous donc? Pourquoi ne répondiez-vous pas? Oh! si vous saviez comme mon cœur souffrait; car je vous aime tendrement.... Mon enfant, donne-moi quelque chose à boire.... Là.... ça va.... Où est ta sœur?

— Je suis là, tante », dit Élisabeth, qui était derrière le fauteuil de la vieille demoiselle.

Mlle O'Reneck porta son mouchoir à ses yeux et à son front.

Élisabeth, tout en serrant les mains de sa

tante, dont elle connaissait la faiblesse, lui dit tout bas :

« Tante, laissez-nous, je vous en prie, nous amuser comme les autres enfants. Tout à l'heure, il y avait une bande de petits garçons qui faisaient des choses si drôles, sur la plage... on les voyait des fenêtres.

— Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que c'est que tout ce bruit ? s'écria tout à coup la grosse voix de Mariette qui entra dans la chambre, semblable à un ouragan. Voulez-vous laisser cette pauvre demoiselle tranquille. Vous voyez bien qu'elle est malade... Voyons... voyons... reculez-vous... donnez-lui de l'air... allons... allons... »

La vieille Mariette, la figure rouge, quelques mèches de cheveux s'échappant de son bonnet, incliné sur l'oreille, les gestes brusques, avait, tout en parlant, redressé les oreillers qui soutenaient Mlle O'Reneck. Celle-ci se faisait toute petite dans son fauteuil, fermait les yeux comme pour ne pas voir cette furie. Mariette poussait une chaise à droite, un tabouret à gauche, rangeait les objets sur la table. Élisabeth s'était penchée sur sa tante et l'embrassait tandis qu'Yves serrait les poings avec une fureur concentrée.

« Écoutez, monsieur Yves et mademoiselle

Élisabeth, cria Mariette, je vous ai laissé une chambre dans la villa, mais si vous sortez, si vous tentez de vous évader, votre tante fera murer votre fenêtre et vous serez en prison... vous entendez?

— Mais, cria Yves, de quel droit parlez-vous ainsi... Nous....

— Yves, tais-toi, tais-toi, dit doucement Mlle O'Reneck, je n'en puis plus, elle me fait mourir... tais-toi, tais-toi. »

Et, comme toujours, la victoire resta à la vieille Mariette qui, après avoir rangé la chambre, alla confectionner le plus succulent des repas pour « ses chers petits ».

Pour expliquer la conduite de cette Mariette, il faut dire, qu'elle avait eu, elle aussi, l'esprit troublé par la disparition du commandant; elle craignait toujours que les enfants, en sortant, ne fissent la connaissance de gens qui lui voleraient leur amitié, car son principal défaut était la jalousie.

Yves et Lisbeth étaient vaincus. Ils savaient bien qu'il n'y avait rien à faire avec Mariette; elle les aimait et pourtant elle les tyrannisait. Ils songeaient parfois à se révolter, mais ils craignaient que leur tante ne tombât plus malade encore,

« Lisbeth, dit Yves à sa sœur, je t'en prie, ne résiste pas, car, sûrement, elle mettrait sa menace à exécution; elle ferait condamner la



Mariette menaçait les deux enfants.

fenêtre de « l'île mystérieuse »; promets-moi de te taire, de ne pas te révolter.

— Oui, je te le promets, dit Lisbeth tristement.

— Et puis, tu sais, un jour peut-être....

— Oui, peut-être.... »

CHAPITRE VI

Un déjeuner en plein air.

Un soir, au dîner, M. Plumet dit :

« Mes enfants, que diriez-vous d'un déjeuner sur l'herbe, là-bas, dans les bois de pins qui s'étendent vers l'Adour ?

— Oui ! Oui ! Quelle bonne idée ! Quel gentil papa ! Vive papa !

— Chut ! Chut ! mes enfants, pas tant de cris, on ne s'entend pas ici, s'écria Mme Plumet en se bouchant les oreilles.

— Nous parlerons tout bas, dit Pierre en prenant une toute petite voix. Dites, maman chérie, qu'emporterons-nous ?

— Pas grand'chose, déclara M. Plumet d'un air sérieux. Des œufs durs, du jambon et... une surprise.

— Oh ! quelle surprise ? demanda Paul, je voudrais bien la connaître.

— Bah! ce n'est rien du tout! dit Jacques en plongeant toute sa figure dans une énorme grenade rouge.

— Nous emmènerons Jupiter? demanda Rose.

— S'il veut bien, car quelquefois il est si paresseux!

— Nous partirons à neuf heures. Que tout le monde soit prêt et... soyez sûrs que vous passerez une journée très amusante.

— Ça, je le pense bien. Pourrons-nous emporter nos filets? demandèrent les deux jumeaux.

— Non, je crois qu'il sera préférable de ne pas trop nous charger. Nous allons avoir à marcher pas mal, et puis dans les bois on ne pêche pas.

— Moi, dit Pierre, je vais me coucher pour vite dormir et ne pas être fatigué demain.

— Nous aussi! »

Et les petits Plumet, après avoir tendrement embrassé leurs parents, montèrent dans leurs chambres pour se mettre au lit.

Malgré leur désir de vite dormir, les garçons s'amusèrent encore, pendant un grand moment, à se jeter les oreillers à la tête, à ouvrir les fenêtres pour mieux voir la lune qui brillait dans un ciel merveilleusement pur.

« Il fera un temps splendide demain, dit Paul qui était venu rejoindre son frère Pierre sur le petit balcon de sa chambre.... Mais regarde donc, il y a de la lumière dans une pièce du haut, à la villa Beau-Séjour.... On voit passer deux ombres, un garçon et une fille. Tiens, ils se mettent aussi à la fenêtre... comme nous.... Je ne sais pas... mais il me semble que cette maison est horriblement triste. Ne trouves-tu pas?

— Si... je voudrais bien parler à ces enfants, mais ils ne vont jamais sur la plage.

— Du reste, cela ne leur plairait peut-être pas.

— Oui, peut-être.... » Pierre rentra dans la pièce avec son frère, ferma la fenêtre et dix minutes après, il régnait un silence profond dans toutes les chambres des enfants.

Le lendemain matin, la maison des Plumet résonnait de cris joyeux, d'appels et de rires. Les plus petits s'habillaient tandis que les aînés avaient déjà été prendre un bain « délicieux », déclarèrent-ils en revenant.

Ils étaient tous habillés de jolis costumes de toile blanche.

« Vous êtes la tribu des goëlands, » déclara M. Plumet qui les attendait sur le seuil de la porte.

Devant la grille du jardin, se tenaient deux petits ânes aux longues oreilles et aux jambes fines.

« Oh! papa! pourquoi ces bourricots?
— Pour Rose et Louis... et le déjeuner.



On installa Rose et Louis
sur les deux ânes.

La course que nous allons faire serait trop longue pour les jambes des petits et le déjeuner trop lourd à porter. Alors, j'ai pensé....

— Oh! papa a toujours de bonnes idées! »

On installa Rose et Louis sur les deux ânes; on posa deux gros paniers contenant les provisions derrière les selles et on se mit en route.

La famille Plumet au complet passa devant

la villa Beauséjour, — la villa Silencieuse, ainsi que l'avait déjà surnommée la famille Plumet, — et les deux petits captifs, de la fenêtre de « l'île mystérieuse », virent passer ce cortège joyeux.

En tête, un gros chien semblait conduire la troupe; puis venaient les ânes sur lesquels se dressaient fièrement les deux bébés, les quatre garçons suivaient, précédant M. et Mme Plumet.

Yves et Élisabeth suivirent des yeux la caravane jusqu'à ce qu'elle eût disparu, se dirigeant vers le Phare.

Alors Yves se retourna vers sa sœur et dit :

« Lisbeth, il me vient une idée. Une idée géniale. Écoute-moi. »

Le frère et la sœur s'assirent sur le divan et se mirent à parler à voix basse.

Pendant ce temps la famille Plumet poursuivait son chemin. Elle avait dépassé le Phare et descendait vers la Plage d'Amour; le long de la plage on voyait quelques baigneurs et des enfants qui s'amusaient sur le sable. La caravane atteignit la route qui s'allonge entre la plage et la forêt; les pins répandaient une délicieuse odeur de résine chauffée par le soleil.

Les bourricots avaient bien marché en commençant. Toutefois l'un d'eux, qui semblait plus têtue que l'autre, s'arrêtait fréquemment

pour manger une touffe d'herbes, saisir un chardon ou lever la tête afin de regarder la mer, comme s'il attendait quelque chose.

« Maître Aliboron, mon ami, lui dit enfin Pierre, je pense que tu es un jeune paresseux et que ça te fatigue de marcher. Eh bien! tu en as pour un moment, et si tu n'es pas sage, tu n'auras pas ton picotin pour déjeuner. As-tu compris? »

En disant ces mots, Pierre donnait sur la croupe de l'âne quelques coups légers avec une branche d'arbre. Ce discours produisit sur le bourricot un effet foudroyant et tout à fait contraire à ce que Pierre en attendait, car l'âne s'arrêta net. Et ni les caresses, ni les aimables flatteries, ni les menaces ne parvinrent à le faire avancer d'un pas.

« Bon! dit M. Plumet, il faut que je m'en mêle. »

Prenant la bride de l'âne d'une main ferme, M. Plumet dit : « Bourricot, tu vas marcher ou je me fâche. »

L'âne remua ses oreilles comme s'il comprenait et partit aussitôt.

« C'est merveilleux! Ah! papa, que tu es habile! » crièrent tous les petits Plumet.

Enfin, on pénétra dans les bois, et l'on

parvint à une jolie clairière. De cet endroit, on avait une vue magnifique sur la mer, dont le bleu apparaissait entre les troncs élancés des pins.

« C'est ici que nous allons déjeuner, dit M. Plumet. Mais comme il n'est pas tout à fait l'heure, chacun, en attendant, est libre de se reposer, ou de s'amuser ici et là, dans le bois, mais je défends absolument que vous nous perdiez de vue. Votre maman et moi nous nous asseyons ici et je vais lire mon journal. Pierre va décharger les ânes et les attacher avec une corde à un tronc d'arbre, de façon à ce qu'ils ne s'égarent pas eux non plus. C'est entendu, mes enfants, ne vous éloignez pas trop. »

Aussitôt les petits Plumet se dispersèrent et sous les rameaux verts des pins on voyait se détacher des silhouettes blanches qui se mouvaient, allaient et venaient librement.

A midi, M. Plumet lança un coup de sifflet; en un clin d'œil, il fut entouré de tous ses enfants; chacun d'eux offrit à leur mère un bouquet de fleurs. Celles de Rose et du petit Louis s'éparpillèrent un peu parce qu'elles avaient été cueillies presque sans tiges, mais ils furent embrassés aussi tendrement que leurs aînés dont les fleurs pouvaient se conserver assez

longtemps et être rapportées à la villa Joyeuse où elles garniraient joliment les vases et les corbeilles.

« Allons! Allons! Installons-nous, mes enfants. Qu'est-ce qui a faim?

— Moi! Moi! Moi! crièrent tous les enfants à la fois.

— Jupiter! Jupiter! va-t'en, dit Paul en faisant de vains efforts pour empêcher le chien de marcher sur les paniers et les paquets étalés par terre. Jupiter! Jupiter! tu es un très méchant chien, tu es...

— Allons, ouste! cria Jean.

— Ouste! dit à son tour Jacques.

— Ouste! ouste! » dit Rose, répétant comme elle le faisait toujours ce que disait les deux jumeaux.

Jupiter flaira tous les paquets et, voyant qu'il n'y avait encore rien à manger, sortit du cercle et, s'asseyant sur son derrière, attendit tout en suivant avec attention les mouvements de M. Plumet qui déballait chaque colis.

« Oh! le beau jambon! s'écria Pierre.

— Et ce pâté! Eh bien! nous ne mourrons pas de faim, dit Paul.

— Et cette boîte, qu'y a-t-il dedans? demanda

Pierre qui n'était pas le moins curieux des petits Plumet.

— Ça, c'est la surprise, répondit M. Plumet.

— Vous avez tous du pain, mes enfants? demanda Mme Plumet.

— Oui, maman, répondirent six voix plus ou moins étouffées.

— Je vais donner un peu de mon œuf à Jupiter, dit Paul.

— Non, non, tu lui donneras l'os du jambon.

— Et les petits bourricots, ils déjeuneront bien aussi?

— Mais oui, répondit Pierre. Vous ne voyez pas, petits dindons, que je leur ai mis des musettes et qu'ils mangent tranquillement leur avoine? »

Au dessert, vint enfin la surprise : c'était un magnifique gâteau de Pithiviers à la frangipane. Quelqu'un qui sembla en être amateur sans retenue, ce fut Jupiter, qui se léchait et purléchait les babines. Il le trouva même si bon qu'à un moment où Louis tendait son bras pour montrer à ses frères un petit oiseau qui sautait de branche en branche, en semblant les narguer, il saisit à la volée un morceau de gâteau que Louis tenait au bout des doigts.

« Méchant! Méchant! cria Louis en larmes, il a pris mon gâteau!

— Laisse donc ce vieux gourmand; tiens, prends ma part, dit Pierre.

— La mienne aussi, déclara Paul.

— Moi, je peux pas lui donner ma part, dit la petite Rose, je l'ai déjà mangée.

— Allons, dit Mme Plumet en riant, voici un autre morceau; tâche que Jupiter ne te le prenne pas cette fois-ci. »

Après cet incident, on fit une partie de cache-cache, puis on se rassit; chacun jouissait d'un délicieux bien-être, quand tout à coup Pierre, qui paraissait écouter quelque chose, dit :

« Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière nous. On dirait comme un bruit de branches cassées. Vous n'entendez pas?

— Non! non!

— Moi, j'ai peur, dit Rose en se levant et en allant se réfugier dans les bras de son père.

— C'est le vent, dit M. Plumet, ou bien les oreilles de Pierre tintent... mais, en attendant voilà un des ânes qui s'est échappé. Pierre, va donc...

— Non! non! papa, s'écrièrent Jean et Jacques en se levant d'un bond, c'est à nous

de courir après l'âne, car c'est nous les guerriers....

— Eh bien, allez, mais ne vous perdez pas. »

Aussitôt Jean et Jacques s'avancèrent dans le bois en criant :

« Bourricot, petit bourricot, où es-tu ? Ne nous fais pas courir. Bourricot, gentil bourricot, par où es-tu passé ? »

Ils allaient ici et là, battant le bois.

« Mais dis donc, dit tout à coup Jacques, c'est drôle, cet âne qui disparaît, qui file si loin de nous. Tu ne trouves pas ça extraordinaire ?

— Moi, non... pas trop.

— Dis donc, tout à l'heure quand Pierre a entendu du bruit, c'était peut-être un voleur qui emmenait l'âne. Qu'en penses-tu ?

— Oh ! quelle idée ! Enfin, après tout... mais alors il faudra que papa paie le prix de l'âne s'il a été volé ?

— Ma foi, oui.... Courons encore. »

Les deux enfants allaient abandonner leur recherche quand, tout à coup, ils se trouvèrent devant le petit âne solidement attaché à un tronc d'arbre.

« Ah ! voilà qui est bizarre, dit Jean, s'arrêtant stupéfait.

— Oh! s'écria Jacques, regarde là-bas, tout au bout du chemin, ces deux ombres qui se glissent.

— Courons leur sus! »

Et voilà les deux gamins qui prennent leur course à toute vitesse et qui atteignent le taillis dans lequel ils avaient aperçu deux silhouettes. Un grand silence régnait autour d'eux, à peine entendait-on le bruissement des branches.

« Il n'y a personne, dit Jean hors d'haleine.

— Je les ai bien vus cependant. Appelons-les.

— Oh là! Oh! là. Il n'y a personne! Oh! là! Oh! là! Mais répondez donc! On ne vous dira rien! On veut seulement savoir qui vous êtes. Monsieur quelqu'un! Monsieur quelqu'un!»

Aucune réponse ne vint.

« Eh bien! mon vieux, dit Jacques, ce ne sont pas des voleurs, mais des gens qui ont voulu nous faire une farce.

— C'est mon avis. Ah! si je les tenais sous ma main, qu'est-ce qu'ils recevraient! Revenons vers papa. Du reste je crois que nous sommes restés absents bien longtemps et nous serions certainement grondés si nous ne ramenions pas l'âne avec nous. »

Jean et Jacques encore tout essoufflés de

leur course, détachèrent l'âne et reprirent le chemin du quartier général, ainsi qu'ils nommaient l'endroit où la famille s'était installée pour déjeuner.

Chemin faisant ils s'amusaient à penser que l'âne connaissait le fin mot du mystère.

« Mon ami, lui disaient-ils, dis-nous qui t'a détaché? Comment es-tu parti? Avec qui? Pourquoi as-tu été rattaché à un arbre? Enfin étaient-ce des voleurs ou des farceurs? »

Mais le petit âne ne répondait rien; il se contentait de temps à autre de rejeter ses oreilles en arrière, et semblait écouter avec attention.

Jean, Jacques et l'âne trouvèrent toute la famille en émoi.

« Pourquoi êtes-vous restés absents aussi longtemps, dit M. Plumet un peu sévèrement; voyez, votre mère est très inquiète.

— Oh! maman, ce n'est pas notre faute, écoutez. »

Et les deux jumeaux se mirent à raconter leur expédition et leur course après les « voleurs » avec une telle volubilité qu'on avait peine à suivre leur récit. La petite Rose, les yeux grands ouverts, semblait terrifiée.

« Mais papa, j'ai peur... j'ai peur!... les voleurs!...

— Allons, petite Rose, n'aie pas peur, tu es avec nous. Et puis, crois bien que ce n'était pas des voleurs, mais des farceurs. Maintenant que nous sommes au complet, continuons notre promenade; nous allons aller jusqu'à Bayonne pour goûter d'une bonne tasse de chocolat espagnol et d'un morceau de saucisson.

— Du saucisson, à quatre heures? dit Paul.

— Petit nigaud, répondit Pierre d'un air de supériorité, ce n'est pas du saucisson ordinaire. C'est du saucisson au chocolat, tacheté d'amandes blanches.

— Alors ça, j'en veux bien.

— Mais nous en voulons tous. »

On installa de nouveau le petit Louis et la petite Rose sur les deux ânes qui ne portaient plus que les paniers vides de provisions, mais remplis des assiettes, des couverts et des verres, qui avaient servi au déjeuner.

La petite troupe, bien reposée et joyeuse, se remit en marche à travers les bois de pins.

Les six Plumet avec leurs habits blancs, leurs chapeaux de paille, les petits ânes et le gros Jupiter qui semblait toujours diriger

la troupe, firent sensation à Bayonne, dans la pâtisserie où leur papa les conduisit.

Mme Plumet revint à Biarritz, avec Paul Louis et Rose par le tramway. M. Plumet et ses trois fils retraversèrent les bois de pins; Pierre qui était bon marcheur, fit la route à pied; quant à Jean et à Jacques ils montèrent sur les ânes.

Le soir aucune lumière ne brillait aux fenêtres de la villa Beauséjour.

CHAPITRE VII

Par un jour de pluie.

Un matin les habitants de la villa Joyeuse, le plus souvent réveillés par les rayons du soleil qui venaient leur effleurer le nez et les oreilles, virent d'énormes gouttes de pluie ruisseler sur les fenêtres; le vent soufflait avec rage dans les cheminées, et poussait violemment les volets contre les murs.

« Ah! s'écria Pierre en envoyant son oreiller à la tête de Paul qui se montrait dans l'encadrement de la porte, quel malheur! Moi qui avais parié de faire la planche et un plongeon sans pareil!

— Bah! tu l'exécuteras demain ton plongeon.

— En attendant que va-t-on faire aujourd'hui?

— Eh bien! répondit Paul, nous resterons bien tranquilles et nous pourrons lire tout à notre aise. »

Paul, qui aimait tant la lecture, en était très privé, car on passait toutes les après-midi sur la plage et le soir, après le dîner, les enfants étaient si fatigués que tout le monde était couché et endormi à neuf heures du soir.

« Oui, continua Paul, j'ai commencé un livre admirable et je voudrais bien le finir.

— Quel est ce livre admirable?

— C'est.... »

Mais l'entrée bruyante de Jean et de Jacques l'arrêta net. Les « imperméables », dont ils étaient revêtus, ruisselaient; l'eau décollait de leurs cheveux sur leur figure.

« Ah! là! là! crièrent les deux arrivants, pas encore habillés! Quels paresseux! Ne pas voir le spectacle fantastique de la mer en fureur se brisant avec fracas contre les rochers!

— Ah! quelle poésie!

— Vous êtes allés au rocher de la Vierge... seuls?

— Non, avec papa.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venus me chercher? dit Pierre d'un ton de reproche.

— Voilà... d'abord il faut dire que tu n'es pas un marin comme nous... ensuite, nous voulions sortir en douce... sans qu'on nous vît; alors sans bruit, nous avons descendu

l'escalier, endossé nos costumes de pluie et nous nous étions coiffés de nos chapeaux de toile cirée, lorsque....

— ... Papa, interrompit Jacques... se trouve devant nous. « Où allez-vous comme ça, mes « gaillards? » dit-il.

— Oui, il voit tout, papa.

— Nous allons... nous allons... voir la mer... avons-nous répondu.

« — Et le rocher de la Vierge? Ah! mais, « galopins, pourquoi ne pas le dire, moi j'y vais... « et j'ai bien envie de vous laisser à la maison, « parce que vous êtes des petits cachottiers.

« — Oh! papa!... avons-nous supplié.

« — Oui, je vous emmène, mais que diable! « pourquoi ne pas dire la vérité; vous êtes « comiques, vous autres, gamins, on dirait que « votre plaisir est plus grand quand vous faites « les choses en cachette!... » Et c'est comme ça que nous sommes allés au rocher de la Vierge. Il était balayé par des vagues énormes. C'était effrayant.

— Tout de même, j'aurais bien voulu être avec vous, dit Pierre d'un air un peu mécontent.

— Bah! ne regrette rien; on y retournera ce soir. »

Les garçons s'habillèrent et descendirent dans

une grande pièce où la famille passait les rares instants où elle n'était pas dehors.

Paul saisit son livre, Rose, sa poupée, Louis ses cartes; quant aux trois aînés ils sortirent déclarant qu'ils ne pourraient pas déjeuner s'ils ne prenaient pas un peu l'air.

Mme Plumet dut confectionner des robes pour la poupée de Rose, qui « n'avait plus rien à se mettre », déclara celle-ci et Paul aida son petit frère à faire des patiences.

Pendant le déjeuner, on agita la question de savoir comment on emploierait l'après-midi.

« Mais comme ce matin, » dit timidement Paul qui espérait cette fois-ci terminer son livre.

« Ah ! non, déclarèrent d'une seule voix les deux futurs marins. Ou on sort, ou on se remue, ou on meurt....

— Il faut trouver quelque chose, prononça Pierre d'un air grave.

— Pierre, tu me répareras mon armoire de poupée qui est cassée, dit Rose.

— Pierre, mon cheval à bascule a perdu une roulette, tu la remettras, dit Louis.

— Ça, c'est des bêtises.

— Des bêtises ! » s'exclamèrent Rose et Louis indignés.

M. Plumet, prévoyant un orage; fit diversion en annonçant :

« Une idée qui me vient.... »

— Une idée de papa, alors ça sera magnifique. Vite, vite, votre idée?

— Eh bien! la voilà. Il y a dans le jardin, qui du reste n'est pas très bien tenu, une vieille tonnelle dont le toit en chaume est encore bon, les montants solides. Eh bien, arrangez-la, tapissez-la d'abord de paille, maintenue par des fils de fer, ensuite avec des vieux tapis....

— Bravo! Papa!

— Attendez.... Vous mettrez quelques chaises autour de la table qui se trouve au milieu et vous aurez une petite maison dans laquelle vous pourrez vous installer les jours de pluie.

— Ah! ce sera très amusant. Allons vite commencer notre maison. »

Les enfants terminèrent à la hâte leur déjeuner et, revêtant des pèlerines et des capuchons, se précipitèrent pour se mettre au travail.

La petite tonnelle se trouvait au bout d'une allée, contre la haie qui séparait le jardin de celui de la villa Silencieuse.

Ah! comme elle méritait bien ce surnom que lui donnait la famille Plumet, cette villa Silencieuse! Tout y semblait mort et le bruit

des gouttes de pluie tombant sur les larges feuilles des marronniers, était le seul qui vînt de l'autre côté de la haie.

Mais les jeunes Plumet ne s'inquiétaient guère de leurs voisins. Ils inspectèrent d'abord les lieux.

« Par où allons-nous commencer? demanda Paul, d'un air soucieux.

— Par le commencement, répondit ironiquement Jean.

— Ah! Ah! monsieur fait de l'esprit.

— Voyons, mes enfants, silence d'abord, dit Pierre. Il s'agit de faire quelque chose de mirobolant! »

Tout en parlant, Pierre tournait autour de la tonnelle, examinait les fils de fer qui, de distance en distance, étaient fixés à des petits poteaux de bois, formant une circonférence assez vaste pour que, dans la tonnelle, on pût mettre des chaises tout autour d'une table de forme circulaire qui entourait le poteau du centre. Une toiture de paille tressée empêchait la pluie de pénétrer dans l'intérieur.

« C'est parfait! dit Pierre. Il s'agit simplement de tapisser la tonnelle. Nous allons explorer les greniers, la cave et tous les recoins de la maison. Allons, partons à la découverte,

et cherchons. Celui qui rapportera le plus beau morceau d'étoffe, le tapis le moins usé, aura un prix qui consistera en une grosse meringue.

— Allons! Partons! Vive la meringue!

— Toi, Rose, continua Pierre, tu vas rester dans la tonnelle avec ta poupée. Tu as des souliers trop délicats, tu mouillerais tes pieds. Je vais t'envoyer Jupiter qui te tiendra compagnie.

— Non, je ne veux pas rester seule; je veux aussi aller chercher des tapis, je veux avoir une meringue.

— Petite sotte chérie, tu vas être obéissante, tu vas rester là, et tu auras une meringue en récompense. »

Rose se décida à s'installer sur une chaise apportée par ses frères, tandis que ceux-ci se dispersaient dans toutes les directions pour découvrir des trésors.

Jupiter, appelé à grands cris par Pierre, ne répondit pas et ne se montra pas; Pierre fut surpris. Jupiter était-il donc en promenade, lui qui n'aimait pas la pluie?

Au bout d'une demi-heure, le jardin retentit de cris triomphants :

« Oh! regardez, cet admirable rideau rouge.

— Voyez cet épais tapis persan!

— Et ce tapis non moins épais en rafia.

— Oh! du rafia!... Regardez cette bande de linoléum.

— Du linoléum, c'est bien froid! Que dites-vous de cette chaude peau de chèvre?

— Ah! Ah! moi, j'apporte des bandes de pailles tressées.

— Moi, dit le petit Louis, j'ai trouvé ce morceau de zinc; le père Titichien m'a dit que c'était sans pareil pour recevoir la pluie. »

Un éclat de rire général retentit quand on aperçut le petit Louis portant sur sa tête un grand morceau de zinc qui retombait sur ses épaules et le couvrait presque entièrement.

« Tu auras la meringue, s'écria Pierre, tu es trop drôle, mon petit, tu auras la meringue.... Du reste, ajouta-t-il de l'air d'un juge prononçant sa sentence, nous en aurons tous, car tout ce que vous avez apporté servira à notre œuvre. »

A peine avait-il achevé ces mots que tous se mirent à pousser des « Ah! » de stupéfaction.

« Jupiter! »

Jupiter, qu'on avait cherché partout, Jupiter qui était bien installé dans la pièce où travaillait sa maîtresse, la jardinière, Jupiter s'était



Jupiter apporta triomphalement son tapis.

décidé à venir rejoindre ses jeunes maîtres. Mais qu'apportait-il dans sa gueule en levant bien haut sa tête et en la secouant de droite à gauche? Son tapis, le tapis sur lequel il se couchait et dormait chaque nuit!

« Eh bien! mon vieux, s'écria Jacques, tu as du toupet de nous apporter cette vieille loque! Lâche cette horreur!...

— Oh! tu vois bien qu'il a voulu faire comme nous; il veut nous aider. »

Du reste Jupiter paraissait fou de joie et ne lâchait pas son trophée; en deux bonds, il fut hors de la portée de Jacques, bouscula la chaise de Rose et renversa tous les trésors rapportés par les enfants.

Pierre alors prit sa grosse voix.

« Voyons, laissez ce chien et à l'ouvrage! Jamais nous n'aurons le temps de faire notre maison.

— Oui, oui, tu as raison, » s'écrièrent ses frères.

Les quatre garçons, car Louis était trop petit pour rendre grand service, se mirent à travailler et bientôt les parois de la tonnelle furent garnies, d'abord de la paille tressée apportée par Paul; sur ce fond on accrocha, avec goût, la peau de chèvre, les tapis, les rideaux.

On plaça par terre le linoléum, afin de ne pas se salir les pieds.

Lorsque ce fut bien clos partout, il faisait très bon dans cette espèce de kiosque que la pluie ne parvenait pas à transpercer.

La décoration en était même jolie par l'effet du contraste des couleurs.

« Maintenant, nous allons goûter, dit Pierre; moi, je meurs de faim. Qui va se charger du ravitaillement?

— Moi, moi, » crièrent d'une seule voix les deux jumeaux qui étaient toujours les affamés de la troupe.

Ils coururent à la cuisine et rapportèrent un grand plateau.

« C'est dommage, papa et maman sont sortis. « En voilà un temps pour faire des visites! » a dit Gertrude. Mais nous allons nous consoler. »

Et ils étalèrent avec symétrie sur la table d'excellentes choses : du chocolat, du pain, du lait pour Rose et Louis, une bouteille de bière et enfin sept magnifiques meringues.

« La bière, c'est moi qui l'ai chipée dans la cave, Gertrude ne voulait pas me la donner, dit Jean triomphalement.

— Moi, j'ai pris le chocolat, dit Jacques.

— Bah! dit Pierre, nous avons tant travaillé qu'il faut bien nous restaurer. »

Et ils attaquèrent le goûter. Tout y passa. On dût manger les meringues avec les doigts qui furent léchés avec conscience; il ne resta bientôt plus une miette à manger ni une goutte de lait à boire, car Jupiter eut sa part. La septième meringue était pour lui. Il la mangea sur la table, les deux pattes de devant appuyées sur les bords, le derrière sur son tapis.

« Vieux sybarite! avait dit Pierre entre deux bouchées!

— Maintenant que nous avons fini, que chacun fasse ce qu'il désire.

— Moi, dit Paul, je vais lire.

— Nous, nous allons tailler des flèches et arranger nos arcs, car nous avons besoin de nous exercer à la cible, déclarèrent les jumeaux; il faut que des marins aient des yeux de Sioux et des oreilles de Peaux-Rouges.

— C'est la même chose, déclara Pierre. Moi, je vais faire un peu de menuiserie, j'ai apporté mes outils.

— Alors on pourra parler, dit Louis. Je vais jouer au loto avec Rose. »

Tous les enfants s'installèrent à leurs jeux ou à leurs travaux. Il n'y avait pas cinq minutes

qu'ils étaient absorbés qu'un bruit de feuillage froissé se fit entendre.

« Tiens, dit Pierre sans lever la tête, Jupiter qui nous quitte.

— Mais non, répondit Louis, il y a longtemps qu'il est parti.

— C'est drôle, on aurait dit qu'on marchait près de nous.

— Taisez-vous, écoutons. »

Tous cessèrent de s'occuper.

Un silence absolu régnait autour d'eux.

« Je me suis trompé... dit Pierre.

— 22, les deux cocottes, recommença Louis.

— 11, mes deux jambes.

— 33, les deux bossus.

— 41....

— Chut! Chut! dit Paul; entendez-vous? Cette fois je ne me trompe pas, on marche, on chuchote à côté de nous. »

Les quatre garçons furent debout en un clin d'œil et sortirent de la tonnelle; ils regardèrent tout autour d'eux et, dans le jardin voisin où les broussailles formaient des fourrés quasi infranchissables, ils ne virent personne.

« C'est tout de même drôle, dit Pierre.

— Moi, je crois qu'on nous surveille, suggéra Jean.

— Bah! quelle idée! répondit Paul.

— Eh! si j'en étais sûr, j'enverrais des flèches dans le dos des indiscrets.

— Mon idée, dit Paul d'un air sombre, c'est qu'il y a là quelque chose de bizarre, il faudrait voir....

— Tu as raison, on en parlera à papa ce soir. »

Au même moment, on vit apparaître sur le perron de la villa Silencieuse, un grand domestique vêtu de noir qui regardait effaré autour de lui et qui appelait à mi-voix :

« Monsieur Yves! Mademoiselle Élisabeth. »

Mais personne ne semblait lui répondre.

Les petits Plumet n'avaient pas remué.

« Nos voisins s'appellent Yves et Élisabeth, dit Paul. Ce sont de jolis noms. Ils sont peut-être malheureux, nos petits voisins! »

CHAPITRE VIII

Dans la villa d'à côté.

Yves et Élisabeth avaient vu, ainsi que nous l'avons raconté, par un beau jour plein de soleil et de gaîté, la famille Plumet, au grand complet, quitter sa villa et partir pour une promenade. Ils se regardèrent d'abord sans dire un mot, mais Élisabeth, qui avait un caractère plus emporté que celui de son frère, s'écria tout à coup d'un air furieux :

« Eh bien ! non ! Je ne veux plus rester... je veux m'en aller. »

Yves avait entendu bien des fois ce cri de révolte, aussi n'en parut-il pas très effrayé.

« Oui, je reconnais, Lisbeth, que c'est dur de vivre comme nous ; mais peut-être que ça changera....

— Ça changera... quoi?... Que veux-tu qui changè?

— Eh bien! le caractère de Mariette... ou bien tante se guérira.

— Ah! si papa n'avait pas disparu....

— Pauvre cher papa! Te souviens-tu la dernière fois qu'il est venu en permission?

— Il avait débarqué à Toulon et devait se rendre à Cherbourg pour prendre le commandement d'un contre-torpilleur.... Il a passé vingt-quatre heures avec nous.... Dieu que c'était bon d'avoir un papa!

— Oui. Et puis son bâtiment a dû être torpillé! Mais lui, qu'est-il devenu? A-t-il péri? Ou bien a-t-il été fait prisonnier par un navire allemand?

— Le Ministère a dit : *disparu*.

— Oui! Pauvre papa! Pauvre tante aussi, car c'est le chagrin causé par la mort de papa qui l'a rendue malade... et si craintive devant Mariette.

— Oh! Mariette! s'écria Lisbeth dont les yeux lançaient des éclairs de colère. Oui, je donnerais tout ce que j'ai de plus précieux pour aller avec ceux d'à côté, m'amuser un peu.... Ou au moins pour les regarder, savoir où ils vont, ce qu'ils font. »

Yves n'avait rien répondu tout d'abord; mais au moment où la famille disparaissait à leurs regards :

— Écoute, avait dit brusquement le jeune garçon. Ils ne sont pas loin?

— Qui ça?

— Les *d'à côté*.... Suivons-les.

— Abandonner la maison, oh! »

Lisbeth s'était levée d'un bond et, saisissant un grand chapeau qui traînait sur le divan, elle prit son frère par la main en s'écriant :

« Oui, oui, allons, ce sera si amusant.

— Attends, il ne faudrait pas que Mariette....

— Mariette est au marché.

— Mais lorsqu'elle reviendra.

— Nous serons de retour.... Quant à tante, elle se repose dans sa chambre. Viens, viens vite.

— Non, attends, j'écris un mot pour Lequerq.

— Il nous empêchera de partir, » dit Lisbeth dont les yeux se remplirent de larmes.

Yves regarda Lisbeth. Il avait tant de peine quand il voyait le chagrin de sa sœur qu'il aurait consenti à tout pour la consoler.

« Attends, je vais m'arranger de façon qu'il ne soit prévenu qu'une fois que nous serons dehors. »

Alors il écrivit sur un bout de papier :

« Nous sortons pendant une heure, tais-toi, ou dis que nous dormons. YVES O'RENECK. »

Les deux enfants descendirent l'escalier sur la pointe des pieds; dans l'antichambre, Yves

piqua le billet sur la casquette du vieux domestique, qui ne la prenait qu'à onze heures pour aller faire des commissions; puis, tout doucement, ils ouvrirent la porte, traversèrent le jardin, parvinrent à la grille et sortirent. Ils regardèrent à droite, à gauche, et ne découvrirent rien de suspect.

En se tenant la main, rapidement, comme des voleurs ou des fugitifs, ils coururent dans la direction qu'avaient prise leurs voisins quelques instants auparavant. Tout à coup, Lisbeth s'arrêta essoufflée et dit à son frère :

« Mais, eux aussi, il ne faut pas qu'ils nous aperçoivent.

— Oh! ils ne pensent pas à nous; ils sont loin de soupçonner que nous les suivons; ils ne nous connaissent même pas! Tu n'es pas fatiguée, Lisbeth?

— Non, bien sûr que non! répondit Lisbeth en secouant sa tête, de sorte que toutes les boucles de ses cheveux voltigeaient sous son chapeau. C'est drôle d'être en liberté. »

Et les deux jeunes échappés couraient, couraient toujours, voulant rattraper ceux dont ils enviaient le bonheur. Ils avaient atteint, puis dépassé le Phare et paraissaient de pauvres petits points noirs sur la longue route blanche,

et si des passants les avaient remarqués, après avoir rencontré le cortège joyeux des Plumet, le contraste qu'offraient les deux groupes n'eût pas manqué de frapper des observateurs attentifs.

La figure d'Yves était calme, résolue; on se doutait qu'il était le frère aîné, celui qui protège et qui est responsable; aussi dans ses yeux découvrait-on une lueur de tendresse mêlée de tristesse lorsqu'il regardait cette sœur si ardente à poursuivre ce qu'elle appelait « la vie joyeuse ». Que n'aurait-il pas fait pour elle? Toutefois il sentait qu'il devait s'arrêter à une certaine limite. Mais où placer cette limite?

Lisbeth était impressionnable et de premier mouvement, et elle avait eu souvent le désir fou de s'enfuir avec Yves; mais l'idée de laisser là leur pauvre tante, malade et sous la domination de Mariette, les avait toujours empêchés de mettre ce projet à exécution. Le malheur qui les avait frappés, leur vie solitaire les avaient rendus plus raisonnables qu'on ne l'est ordinairement à leur âge, bien que, par certains côtés, ils fussent encore bien enfants.

La route, à ce moment, s'abaissait selon une pente assez fortement accentuée; Lisbeth s'écria :

« Tu les vois? Regarde, les deux ânes! Il

y en a un qui ne veut pas marcher. Oh! Oh!... C'est trop drôle, ajouta-t-elle en riant.

— Le gros chien qui veut lui mordre la queue!... La petite fille a joliment peur. Jamais cette bête ne marchera.

— Oh! tu vois, elle y est bien forcée. C'est parce que le père s'en est mêlé. Ah! Yves! Ils ont aussi leur maman.

— Oui.... Ah! Ils entrent dans la forêt. »

Bientôt, Lisbeth et Yves pénétrèrent à leur tour dans le bois, mais il se glissaient dans les fourrés de façon à ne pas être vus. C'est ainsi qu'ils suivirent les Plumet jusqu'à l'endroit où ceux-ci firent halte. Là, ils se tapirent dans l'herbe et assistèrent avec un tel intérêt aux préparatifs du déjeuner que plusieurs fois ils durent étouffer leur rire en plongeant leurs visages dans la mousse; ils étaient couchés dans un petit fossé, et leurs têtes seules dépassaient le talus. Comme l'avait dit Lisbeth, les Plumet étaient loin de penser à eux, occupés comme ils l'étaient par tant d'amusements.

Lorsque le repas fut terminé et que les enfants firent avec leur père une partie de cache-cache, Lisbeth eut une pensée subite :

« Yves, si nous leur faisons une farce?

— Oui... pas trop forte, hein!

— Non, écoute, nous allons nous glisser sans bruit, comme des Peaux-Rouges, qui veulent surprendre leur ennemi....

— Et alors ? dit Yves en mâchonnant une aiguille de pin.

— Nous saisisons le petit bourricot, tu sais, le gris clair, celui qui ne voulait pas marcher, et nous l'emmènerons un peu loin pour le leur faire chercher.

— Oui, ce ne sera pas bien méchant. »

Et c'est ainsi, en se glissant d'arbre en arbre, qu'Yves était parvenu à saisir la bride d'un des petits ânes, et l'avait emmené. Puis, tous les deux s'étaient de nouveau cachés pour juger du résultat de leur espièglerie.

Ils s'étaient si habilement dissimulés que les jeunes Plumet ne purent surprendre les personnages mystérieux qui avaient entraîné l'âne loin de leur campement.

Après cette action d'éclat, l'entrain des deux enfants tomba subitement ; ils se rappelaient qu'il fallait rentrer chez eux au plus vite et qu'ils seraient accueillis à leur retour par des cris de Mariette en colère. Alors Yves et Lisbeth reprirent sans parler le chemin de la maison.

Ah ! ce qui les attendait à la villa Silencieuse

devait être pire que ce qu'ils prévoyaient!

Tante Marie, au salon, assise dans son éternel fauteuil, les pieds sur son tabouret, les lunettes sur le nez, ne semblait pas troublée;



Yves et Elisabeth entraînaient l'âne rapidement.

pourtant ses lèvres étaient serrées et ses yeux étaient rouges.

« Mes enfants, dit-elle tout bas à Yves et à Lisbeth lorsqu'ils s'approchèrent d'elle, Mariette a fait une scène horrible. Elle m'accuse d'être trop faible avec vous; elle m'a dit que c'est de ma faute si vous vous êtes ainsi sauvés. Elle prétend qu'il faut fermer toutes les portes

à clef, les fenêtres, les volets... mais chut! la voilà!

— Eh bien! Eh bien! cria Mariette en entrant dans le salon, qu'avez-vous fait? Où êtes-vous allés sans me prévenir, comme des petits vagabonds.

— Mais... commença Yves.

— C'est bon! C'est bon.... Regardez votre tante, elle est dans un joli état. »

En effet la tante, dans son fauteuil, avait presque perdu connaissance. Aussitôt Lisbeth s'élança vers elle, lui fit respirer des sels. Mlle O'Reneck entr'ouvrit les yeux. Profitant d'un instant où Mariette s'était éloignée pour aller chercher un verre d'eau, Mlle O'Reneck dit à Lisbeth :

« Reste... reste avec moi, ne m'abandonne pas. »

Et, une fois de plus, les deux enfants se turent par égard pour leur tante.

Lorsque Mariette eut encore un peu crié, elle s'arrêta brusquement.

« Tenez, vous avez vu ces caisses qui viennent de Paris...encore des choses inutiles.... »

Elle sortit de la pièce en grommelant, tandis qu'Yves et sa sœur s'approchaient des caisses dont les couvercles avaient déjà été décloués.

Malgré leur tristesse, ils laissèrent échapper un cri d'admiration à la vue de la quantité de beaux livres contenus dans l'une d'elles : toute une collection d'ouvrages de Jules Verne, des récits de voyage, d'aventures, etc. Puis Lisbeth ouvrit l'autre et resta un instant émerveillée en découvrant une petite table dont le dessus était formé de deux battants qui se refermaient sur un vide-poche en soie vieux rose, où l'on pouvait mettre son ouvrage. Sur ces battants, maintenus par des rubans de plusieurs couleurs, s'alignaient des bobines de soie, de fil, de coton, ainsi que des aiguilles de toutes les longueurs, de toutes les grosseurs.

Mlle O'Reneck avait fait venir ces objets, pensant que ces cadeaux adouciraient un peu la triste vie des deux enfants.

« Tu mettras ici la table, Lisbeth et tu pourras faire de jolis ouvrages tout en restant près de moi..., Yves nous fera la lecture.... »

De leur course du matin, il ne fut plus question. Tante Marie ne leur demanda rien et, le soir, Yves et Lisbeth allèrent se coucher aussi tranquillement que s'ils n'avaient pas suivi pendant trois heures la famille Plumet.

Mais le lendemain matin, lorsque Yves descendit dans le jardin avec le secret espoir de

renouveler sa fugue et qu'il voulut ouvrir la grille, il constata qu'elle était fermée à clef et que la clef était enlevée!

Il alla trouver Lequerq qui commença par faire l'étonné, prétendant ne rien savoir; enfin, sur la menace qu'il ne serait plus l'ami d'Yves, l'ex-marin dit tout bas :

« Voilà... c'est Mariette qui a fermé les portes du jardin, elle a les clefs sur elle; lorsque je sortirai, elle m'ouvrira... elle-même.

— Mais elle n'a pas le droit de nous enfermer ainsi!... Alors nous sommes prisonniers? »

Le vieux Lequerq secoua simplement la tête de haut en bas, d'un air désespérément affirmatif.

Yves ne fit aucune récrimination; il monta dans « l'île mystérieuse » où il trouva sa sœur penchée sur le balcon.

Sans se retourner, en entendant venir son frère, elle s'écria :

« Yves, Yves! Viens voir, les à côté. La petite fille court après son chapeau que lui a pris le chien. Et puis tu sais, elle s'appelle Rose!... Tiens, mais qu'as-tu?

— Nous sommes prisonniers.

— Prisonniers!

— Ah! s'écria Lisbeth, je pensais bien hier

que Mariette nous cachait quelque chose ! Ce n'était pas naturel, son air ! Elle ne nous a pas grondés à notre retour... Elle a cru que nous voulions nous enfuir.... Eh bien ! je te le répète : je veux me sauver et tu viendras avec moi. Nous ne resterons pas ici ; j'aime mieux mourir de faim.

— Moi, dit Yves lentement, moi je pense comme toi maintenant. J'aime mieux mourir de faim et fuir.... »

Lisbeth sauta au cou de son frère.

« Yves ! Yves ! tu vois comme j'avais raison. Nous ne pouvons pas vivre ici.

— Il faut cependant réfléchir ! Il faut savoir ce que nous ferons, tu comprends ?

— Oui !... et il y a tante ! »

Yves et Lisbeth s'assirent sur le divan et tous les deux regardaient le ciel qui s'assombrissait au-dessus de l'horizon. D'énormes nuages descendaient sur la mer qui devenait de plus en plus foncée. Des mouettes volaient au ras des vagues. Elles sentaient venir la tempête et semblaient chercher un abri dans les creux des rochers. D'autres, comme affolées, décrivaient de grands cercles dans l'atmosphère chargée d'électricité, pareilles à des feuilles entraînées par le vent.

« Vois-tu, dit Lisbeth, nous sommes comme ces pauvres mouettes qui cherchent asile.... »

Le lendemain, le temps fut épouvantable; ce fut ce jour là que les petits Plumet aménagèrent leur kiosque.

D'une lucarne du grenier, Yves avait vu, après le déjeuner, les petits Plumet sortir et inspecter la tonnelle; bientôt il les vit à l'œuvre et se tint à quatre pour ne pas escalader la haie qui séparait les deux jardins, et proposer aux jeunes garçons de les aider dans leur construction. Il appela sa sœur et lorsque les Plumet se furent enfermés dans leur petite maison, désolés de ne pas voir ce qui s'y passait, ils descendirent au jardin malgré la pluie et, se glissant dans les fourrés, l'oreille tendue, ils écoutèrent les conversations de leurs petits voisins et même purent les apercevoir un peu, par des trous de leurs tapisseries, en train de manger leur bon goûter.

Lisbeth, qui aimait les chiens, s'amusa à la vue de Jupiter avalant sa meringue, et ce furent ses rires étouffés et ceux d'Yves qu'entendirent les petits Plumet. Ces derniers ne s'étaient pas trompés : on les épiait.

Le soir, la nuit étant tombée, Yves, après avoir dit adieu à sa tante, courut dans le

jardin. La haie n'était pas épaisse; Yves allongea le bras et, avec l'aide d'un canif, il agrandit un trou dans un des tapis qui ornaient la tonnelle. Juste de quoi coller son œil et voir aisément ce qui s'y passait.

« Mais il faut que Lisbeth voie aussi », et, sans hésiter, Yves arrondit un second petit trou.

« Mes amis, pensait-il, maintenant nous verrons tout ce que vous ferez, et nous nous amuserons joliment; mais il faut que le mauvais temps persiste, sans cela vous décamperez, hélas! »

Le soir, Yves dit en souriant à sa sœur :

« Écoute, nous pouvons attendre qu'il fasse beau pour nous sauver, car, demain, comme le mauvais temps paraît devoir durer, nos voisins seront sans doute sous leur tonnelle et nous nous amuserons à les regarder.

— Mais la tonnelle est close : on ne peut pas voir grand'chose, soupira Lisbeth.

— Oh ! j'ai pratiqué des meurtrières et nous verrons tout ce qui s'y passera.

— Bravo, Yves ! Mais lorsque le soleil reparâtra, nous partirons, n'est-ce pas ? »

CHAPITRE IX

Premières escarmouches.

Élisabeth, le lendemain matin, bondit hors de son lit et courut à la fenêtre.

« Dieu soit loué! Il pleut encore! »

C'était peut-être la première fois de sa vie qu'elle se réjouissait à la vue des nuages sombres qui couvraient le ciel et qui donnaient à la mer une teinte lugubre. Sous la pluie diluvienne, les vagues lourdes venaient mourir sur la plage avec un bruit sinistre.

« Il y en a pour toute la journée, continua Lisbeth, en s'habillant; je vais aller chercher Yves et nous descendrons vite au jardin. Sûrement les voisins iront dans leur tonnelle.... Pourvu que tante Marie ne nous demande pas de rester au salon à jouer au loto ou au trictrac!... Oh! cette Mariette! cette Mariette!... »

En disant ces mots, Lisbeth tirait avec rage les lacets de ses chaussures, et, bien entendu, l'un d'eux se rompit.

« Bon, vilain lacet, le voilà cassé ! Et je n'en ai pas d'autres. Bah ! qu'est-ce que cela peut me faire après tout ? Avec une bonne ficelle ou un ruban... ou rien du tout.... Ah ! là ! là ! Je vais mettre mes souliers découverts. »

Et, lançant sa chaussure à travers la pièce, Lisbeth se pencha et attrapa une paire de souliers vernis qui traînaient juste sous son lit.

Puis, elle sortit de la chambre et monta dans « l'île mystérieuse » où elle était sûre de trouver son frère.

Il y était en effet ; accroupi par terre, il arrangeait les flèches de son arc.

Il se leva et embrassa tendrement sa sœur.

« Tu vois le temps qu'il fait ?

— Oui, moi, j'en suis bien contente.

— Moi aussi, car nous avons nos distractions toutes prêtes. Nos voisins iront dans....

— Oui, dans la tonnelle... interrompit Lisbeth... mais que fais-tu là ?

— Je prépare mes flèches.

— Tu vas donc t'en servir ? Pourquoi faire ?

— Pour exciter la curiosité de nos voisins !

— Ah? Mais dis, comment?...

— Je vais les leur lancer avec mon arc; ils ne sauront pas d'où elles viennent.

— C'est une admirable idée! Nous ne nous ennuiers pas aujourd'hui.

— A moins que tante ne nous.... »

Toc, toc, toc! Trois coups se firent entendre.

« Qui est là? Entrez, » cria Yves.

Et Lequerq, la figure encore plus consternée que d'ordinaire, passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte.

« Monsieur Yves, Mademoiselle Élisabeth, Mademoiselle vous prie de descendre dans sa chambre.

— Bon! on y va, répondit Yves. Allons, viens, dit-il en se tournant vers sa sœur, descendons. »

Lisbeth et Yves trouvèrent leur tante dans son lit. Elle avait sur la tête un bonnet de dentelle blanche serré sous le cou par deux petites brides.

Ses lunettes d'écaille sur le nez, elle prenait son petit déjeuner posé devant elle sur une tablette de malade. Elle paraissait calme et bien disposée.

« Mes enfants, dit-elle, je ne me sens pas bien aujourd'hui, j'ai un peu mal à la gorge. Je

vous demande d'être bien gentils et bien obéissants avec Mariette... pour qu'elle ne crie pas trop.... Dites, voulez-vous?

— Oh! oui, tante, dit Yves en tendant à sa tante une bonbonnière pleine de bonbons.

— Mais, continua Élisabeth, nous voudrions aller un peu dans le jardin.

— Au jardin, par ce temps! s'écria la vieille dame effrayée.

— Oui... Oh! pas très longtemps.

— Alors ne prenez pas froid. Ne vous mouillez pas les pieds. »

Yves se retourna, alla vers la fenêtre et souleva le rideau.

Le front collé aux vitres, il parcourut le jardin du regard. Que vit-il donc de si inattendu et de si divertissant qui le força à tirer vivement son mouchoir, afin de le mettre devant sa bouche pour étouffer son rire?

Mariette était à la cuisine, en train de préparer le déjeuner, elle ne s'apercevrait de rien. Tante ne les trahirait pas.

Se faufiler vers la porte, l'entr'ouvrir, la franchir, ouvrir la porte-fenêtre du salon et dégringoler les marches du perron fut l'affaire d'une minute pour le frère et la sœur; se courbant et se cachant derrière les arbustes

des massifs, ils furent bientôt collés contre la tonnelle de leurs voisins.

D'un signe, Yves indiqua à sa sœur les trous qu'il avait faits la veille avec son canif. Elle se dressa sur ses pieds et son visage perdit bien vite toute expression de mauvaise humeur; Yves et elle restèrent ainsi à l'affût afin de ne rien perdre de ce qui se passait sous la tonnelle.

Les petits Plumet, réunis autour de la table, avaient décidé d'occuper cette matinée pluvieuse à sculpter des animaux dans du bois, puis à les colorier. C'est pourquoi, un instant auparavant, Yves les avait vus passer en procession munis de pots de peinture, de pinceaux, de morceaux de bois et d'instruments dont Yves n'avait pu deviner la destination.

Ils étaient tous assis autour de la table; mais avec un compagnon de plus dont ils pouvaient être fiers, car c'était M. Plumet lui-même; ajoutons qu'un ami leur manquait: Jupiter était resté près du poêle de la cuisine pour sécher ses longs poils complètement mouillés par une vague, son maître ayant eu la malencontreuse idée d'aller avec lui sur la plate-forme du rocher de la Vierge, battue constamment par les vagues.

« Vous devriez faire une bergerie, leur conseilla M. Plumet.

— Moi, je ferai la ferme et les arbres qui l'entoureront, dit Pierre.

— Moi, je me charge des chevaux, s'écria Jean.

— Moi aussi, se dépêcha de répéter son jumeau.

— Paul découpera les vaches, Louis et Rose les peindront, » décida M. Plumet.

Et tous s'étaient mis à l'œuvre avec ardeur. C'était un travail qui avait souvent récréé les Plumet pendant leurs soirées d'hiver, lorsque leurs devoirs étaient terminés; aussi Yves et Lisbeth virent-ils rapidement de minces planchettes se transformer, grâce à de petites scies, en un cheval, une vache, un coq et des petits moutons dont la tête se penchait désespérément vers la terre.

« Oh! voyons, Paul, regarde cette tête, ton cheval a l'air d'un hippopotame.

— D'un hippopotame? Hippopotame toi-même. Regarde ton coq, lui, il a l'air d'une girafe.

— D'une girafe... d'une girafe, s'écria Jean indigné. Papa, n'est-ce pas que mon coq est bien?

— Mon Dieu, dit M. Plumet, il y a mieux comme coq. »

Cette réponse déclenchâ un rire général; derrière la tonnelle Lisbeth et Yves firent chorus; mais les Plumet étaient si absorbés dans leur travail qu'aucun d'eux ne les entendit.

« Évidemment, continua Paul, lorsqu'il aura la crête rouge, le corps roux et les pattes noires, on pourra peut-être s'imaginer que c'est le descendant de Chanteclair.

— Oh! Oh! monsieur fait l'érudit.

— Qu'est-ce que c'est que Chanteclair? demanda Louis qui essayait vainement d'ouvrir le pot de couleur rouge.

— C'est le lion des coqs! »

« Pouh! Pouh! Pouh! »

C'était Lisbeth qui étouffait son rire.

« Tiens, j'entends Jupiter qui vient nous rejoindre, dit Pierre.

— Impossible, répondit Paul, il m'a prévenu qu'il ne viendrait pas.

— Je croyais entendre du bruit....

— Maintenant, Louis, tu peux commencer à peindre les animaux; mais, fais attention et ne pose pas de couleurs là où il n'en faut pas, » dit M. Plumet.

Louis prit un pinceau, le plongea dans le

pot qui contenait le rouge et commença à peindre la plus magnifique crête de coq qu'on ait vue sur terre.

« Et moi, papa, demanda Rose, je peux peindre aussi ? »

— Eh bien, toi, tu vas peindre les petits moutons en blanc.

— Oh ! dit Jacques, c'est Pierre qui a fait une magnifique maison !... »

En effet, Pierre avait découpé un chalet du type des maisons démontables américaines ; les pièces de bois s'adaptaient les unes aux autres d'une façon très ingénieuse ; le toit débordait, la façade était percée d'une porte et de deux fenêtres.

« Très bien, Pierrot, ta maison est artiste-ment faite, et une fois peinte, elle sera parfaite. Mais il me semble que l'heure du déjeuner est arrivée... Oui, continua M. Plumet en regardant sa montre, il est midi passé. Rentrons. Nous reviendrons après le déjeuner terminer nos travaux. »

Les petits Plumet remirent leurs caoutchoucs et coururent tous plein d'appétit s'asseoir devant un excellent déjeuner.

Quant à Yves et à Lisbeth, ils étaient complètement trempés, mais ils ne s'en souciaient guère.

« Écoute, Yves, je voudrais bien voir de près leurs animaux et la maison ? »

— Viens, suis-moi. »

Yves s'avança le long de la clôture, puis, se baissant et écartant les branchages, il y fit un large trou.

« Passe la première, » dit-il à sa sœur.

Lisbeth se glissa à travers la haie; Yves la suivit et les voilà tous les deux dans la Terre Promise.

Ils pénétrèrent, toujours avec mille précautions, dans la tonnelle et Lisbeth, les yeux brillants, touchait les animaux, les pots de couleurs, les planchettes, les outils.

« Pauvre petite sœur, dit Yves, tu aimerais à jouer ainsi avec eux.

— Oh! oui!... Elle est belle cette maison!

— Oui.... Mais il lui manque quelque chose.

— Quoi donc?

— Une girouette.

— Oh! c'est vrai.

— Je vais la faire.

— C'est ça, c'est ça, s'écria Lisbeth en bat-tant des mains.

— Ne fais pas tant de bruit, tu nous trahirais à la fin; tu ris, tu remues trop.

— Dépêche-toi donc au lieu de me gronder.



Yves planta une girouette sur le toit de la petite maison.

— Moi, je te gronde! dit Yves en regardant tristement sa sœur.

— Mais non, mais non. »

Et Lisbeth attirant son frère par le cou l'embrassa tendrement.

Yves prit une petite tige de fer qu'il trouva sur la table et la planta sur le toit de la maison de Pierre, puis il découpa, dans une feuille de papier d'étain un morceau en forme de girouette qu'il fixa à l'extrémité de la tige de fer. Mais ce ne fut pas tout, il imagina de tailler dans un feuillet de carton un petit coq tel qu'on en voit sur les clochers des églises de village et de le recouvrir de papier d'étain. Il parvint à le faire tenir sur le haut de la girouette et fut largement récompensé de ses efforts par les cris d'admiration de Lisbeth enthousiasmée.

« C'est merveilleux! disait-elle. Que pourrions-nous faire encore?

— Je pense que la girouette suffit. Ne trouves-tu pas? Laissons tout cela et rentrons.

— Je voudrais bien voir la surprise des voisins.

— Nous tâcherons de revenir après le déjeuner....

— Oh! il faudra rester un peu avec tante après le déjeuner.

— Sans doute... mais dès qu'elle dormira, il n'y aura pas de Mariette qui tienne! »

Yves prit la main de sa sœur et l'entraîna vers la maison. Bien que complètement mouillés, ils ne coururent pas pour rentrer; Lisbeth tournait toujours la tête pour regarder derrière elle, vers la tonnelle qui abritait tant de bonheur.

Lorsqu'ils se glissèrent par la porte de la maison, ils trouvèrent Lequerq, qui les attendait, sa figure encore plus allongée que le matin.

« Rentrez vite, monsieur Yves, mademoiselle Élisabeth, rentrez vite.... Si vous saviez!...

— Quoi donc? »

Lequerq ferma la porte, donna un tour de clef et prononça tout bas ces mots :

« Mariette m'a commandé de fermer toutes les issues de la maison, pour que vous ne puissiez plus sortir.

— Ne plus.... »

Lisbeth ne put terminer sa phrase, la porte de la chambre de sa tante s'ouvrit, laissant passer la cuisinière portant un plateau sur lequel il y avait tout le déjeuner.

Du fond de son lit, la tante les aperçut et, d'une voix faible, elle appela :

« Yves, Lisbeth, venez ici, venez ! »

Le frère et la sœur se précipitèrent vers elle.

« Mariette me dit que vous êtes allés dans le jardin malgré la pluie, que vous êtes trempés. Mais, mes pauvres enfants, vous allez prendre froid. Lisbeth, ma chérie, tu as les pieds mouillés. Monte vite dans ta chambre, change de chaussures et reviens me parler... tu resteras avec moi. Songe au chagrin que j'aurais si vous tombiez malade, toi et ton frère.... »

Lisbeth, laissant son frère consoler Mlle O'Renech, courut changer de vêtements.

Elle ne fit pas attention au premier moment que l'obscurité régnait dans sa chambre, mais voulant renouer les nœuds des lacets de ses chaussures et n'y parvenant pas, elle s'écria :

« Mais il fait nuit ! Qu'y a-t-il donc ?... Oh ! les volets qui sont fermés !... »

En effet les volets étaient fermés à l'aide de cadenas.

« Ah ! s'écria Lisbeth avec stupeur, nous aurait-elle enfermés ? »

Comme elle allait sur le palier pour voir si d'autres fenêtres étaient aussi cadénassées, Yves apparut en haut de l'escalier qu'il avait gravi en quatre bonds.

« Nous sommes prisonniers, la fenêtre seule de « l'île mystérieuse » restera ouverte ; Lequerq doit garder la clef de la porte avec défense de la donner à qui que ce soit. Mariette le terrorise ! »

Lisbeth serrait les lèvres.

« Tu en es sûr ? dit-elle enfin.

— Oui, mais viens voir. »

Les deux enfants, en un instant, eurent parcouru toutes les pièces de la maison. Tous les volets étaient fermés partout, excepté dans « l'île mystérieuse » et dans la chambre de Mlle O'Reneck.

Muets et consternés, en se tenant la main, Yves et Lisbeth revinrent près de leur tante.

CHAPITRE X

Le mystère augmente.

Quel ne fut pas l'étonnement des Plumet lorsque après le déjeuner ils revinrent dans la tonnelle et s'aperçurent que l'on avait touché à leur travail!

« Mon Dieu, s'était écrié Pierre stupéfait, voyez ma maison! Elle possède une girouette!

— Et une magnifique girouette encore!

— C'est tout de même drôle qu'on entre ainsi chez nous!

— C'est bizarre. Cependant regardez la villa d'à côté, il n'y a plus personne, tout est fermé.

— Nos voisins sont sans doute partis.

— Alors qui serait venu dans la tonnelle? »

Pendant tout le reste du jour il ne fut question que de la girouette merveilleuse, du jardin voisin, de ses habitants. Les enfants auraient voulu aller sonner à la porte pour demander

raison de cette entrée indiscreète dans leur domaine, car on avait fini par découvrir le trou de la haie; mais M. Plumet déclara qu'il n'y avait pas lieu de s'inquiéter sérieusement; pourtant il faudrait veiller à ne rien laisser traîner dans le jardin.

La maison construite par Pierre fut placée sur la cheminée de sa chambre et chaque fois qu'il la regardait, il s'écriait :

« Tout de même je voudrais bien connaître celui qui a fabriqué une si ingénieuse girouette? »

Le lendemain, il faisait un temps magnifique; on parla moins de l'aventure de la veille. Des distractions nouvelles la firent un peu oublier.

Les Plumet allèrent se baigner et les aînés donnèrent une leçon de natation à Paul qui se montrait rebelle à faire la planche. « Je ne tiens pas à boire un coup! » déclarait-il à ses frères Jean et Jacques qui nageaient comme de vieux marins et qui plongeaient comme des requins.

Le petit Louis et la petite Rose, eux, se baignaient dans les bras de leur papa; ou bien barbotaient sur le bord de la plage, fuyant lorsqu'ils voyaient les vagues venir sur eux.

Puis, après le bain, les petits Plumet s'installèrent sur le sable pour se chauffer au soleil.

Jean s'écria :

« Nous n'allons pas tout de même rester tranquilles comme cela. C'est du temps perdu ! Faisons une promenade ! Allons à la pêche ? Il s'agit de ne pas s'ankyloser en restant assis comme de malheureux impotents.

— Oh ! quel flux de paroles ! Alors, dis ce que tu veux faire.

— Moi, répondit Jacques, le belliqueux, je me mettrai à la recherche du mystérieux personnage qui a eu le toupet d'entrer dans notre tonnelle et de toucher au travail de Pierre.

— Qu'il a du reste beaucoup embelli, » ajouta Pierre.

Bien que Jean fût toujours de l'avis de Jacques, il dit :

« Moi, je ne m'inquiéterais pas pour le moment de cet indiscret personnage et je profiterais du beau temps pour élever le plus magnifique fort qui ait jamais été construit de Saint-Sébastien à....

— A la Belgique... acheva Paul.

— Si tu veux. Que dites-vous de ma proposition ?

— Très bien! Très bien! »

Et tous les Plumet se levèrent d'un bond.

« Pierre est l'architecte, il va nous faire un plan savant; quant aux moyens de défense, nous allons étudier la question. Nous pourrions fabriquer des canons à longue portée avec des morceaux de fer... des.... Ah! c'est pour le coup que l'ingénieur de la girouette nous serait utile, ajouta Paul d'un petit air important.

— En nous y mettant tous, nous arriverons peut-être aussi à faire quelque chose de présentable, dit Jean ironiquement.

— Allons, ne nous querellons pas à propos de cet inconnu et faisons plutôt le plan de notre fort.

— Moi, dit Paul, je soutiens l'idée d'une grande tour.

— Avec des fortifications autour....

— Et un fossé plein d'eau, acheva l'autre jumeau.

— Il me semble que l'idée générale est bonne, approuva Pierre. Et toi, Louis, tu ne proposes rien.

— Oh! moi, je mettrai dans le fossé des petits bateaux.

— Bravo! Bravo! s'écrièrent les grands frères, ce sera tout à fait gentil!

— Alors, à l'ouvrage. Allons vite chercher nos pelles et nos seaux. »

Jean et Jacques, d'une traite, coururent à la maison et revinrent chargés de pelles, de pioches et de seaux; ils apportèrent aussi des cordes.

« Ces cordes, c'est pour prendre les mesures exactes afin que notre fort soit symétrique, » fit remarquer Jacques d'un air satisfait.

Aussitôt on se mit à travailler. Pierre traça un grand cercle au moyen d'une ficelle qu'il fixa à un pieu et, tournant en rond autour du pieu, en tendant la ficelle à l'extrémité de laquelle était fixé un petit morceau de bois, il obtint une parfaite circonférence.

« Nous allons commencer par creuser le fossé.

— Mais, non, ce n'est pas comme ça qu'il faut bâtir; il faut commencer par élever la tour.

— ... et les murailles.

— Ensuite, nous creuserons le fossé dans lequel Louis et Rose mettront leurs petits bateaux. »

Ainsi fut-il fait.

Pierre, Jean, Jacques, armés de pelles, élevèrent une grande montagne de sable auquel ils mêlèrent un peu d'eau, car il était fort sec (les enfants avaient eu soin de bâtir leur

fort assez loin du bord de la mer, afin que la marée ne pût l'atteindre). Avec ce sable mouillé, qu'ils tassèrent fortement avec leurs pieds et leurs pelles, ils construisirent la tour, dont ils crénelèrent le sommet. Puis, à l'aide de leurs doigts, ils indiquèrent les places des meurtrières; aux endroits ainsi marqués ils traversèrent la tour avec un morceau de bois; la tour se trouva donc avoir plusieurs ouvertures placées deux par deux, en face l'une de l'autre.

« Ah! Ah! nos soldats sentiront un courant d'air lorsqu'ils iront monter la garde! s'écria Jean, très fier de son œuvre.

— C'est joli comme tout la mer vue à travers ces meurtrières, dit Paul après avoir appliqué son œil sur une des ouvertures de la tour.

— Laisse-moi voir! s'écria Rose en essayant de pousser son frère.

— Attends! Ne me pousse pas, sans cela nous risquons de renverser la tour. »

Rose mit son œil à la petite ouverture.

« Oh! je vois un petit bateau.

— Et maintenant, que vois-tu? dit Pierre qui avait placé un de ses doigts sur l'ouverture opposée à celle où Rose avait appliqué son œil.

— Du noir! du noir! »

Et comme elle se redressait, indignée, Pierre lui dit :

« Petite bêtasse chérie, regarde encore.

— Oh! Oh! Je vois ton œil! Ah! Ah! »

Puis, elle céda sa place à Louis.

« Voyons, il faut continuer, nous avons le fossé à faire, puis un haut mur....

— Dans le terre-plein, entre la tour et les murs, cela fait une sorte de promenade. Je pense que nous pourrions y planter des pins.

— Bravo, Paul! C'est une bonne idée.

— Il faut aller en chercher dans les bois....

— Oh! il suffira d'aller dans le jardin. Paul, Louis et Rose, vous ne nous aidez pas pour le moment, allez donc chercher des branches, de quoi faire une jolie allée. »

Les trois enfants se dirigèrent immédiatement vers la villa sur le seuil de laquelle ils rencontrèrent M. Plumet qui venait rejoindre ses enfants.

Ces derniers l'entraînèrent au jardin où, d'après ses conseils, ils cueillirent quelques branches de pins.

Lorsqu'ils rejoignirent leurs frères, une esplanade entourait la haute tour et de hautes murailles s'étaient élevées, et Jean et Jacques,

tandis que Pierre taillait les derniers créneaux du mur, creusaient le fossé qui devait empêcher le premier assaut de l'ennemi.

M. Plumet admira l'ouvrage de ses enfants.

« Ce n'est pas mal fait, ce fort. Espérons qu'il sera solide.

— Croyez-vous, papa chéri, qu'il tiendra toute la nuit?

— J'espère que oui, il me semble résistant. Quand vous aurez terminé, vous vous reposerez et je vous dirai ce que je compte faire après-demain.

— Avec nous, papa?

— Bien sûr, petits nigauds chéris, que voulez-vous que je fasse... sans mes enfants?

— Quoi, quoi?

— Ne soyez pas impatients, vous le saurez dans un instant.

— Oh! dit Paul, avec papa, on a toujours des choses amusantes en perspective.

— Je vous parlerai aussi de nos petits voisins.

— Ah? Vous savez quelque chose?

— Oui, ils sont dans la villa avec une tante très malade, paraît-il, et une vieille servante qui commande toute la maison et qui les terrorise!

— Alors, ce sont des enfants martyrs? demanda Paul.

— Il faut les délivrer! s'écrièrent d'une seule voix Jean et Jacques en brandissant leurs pelles.

— Attendez, attendez. On n'en est pas encore là, » dit M. Plumet.

Pendant ce temps, le fort se terminait; le fossé, très large et très profond, se trouva bientôt rempli d'eau, par les soins de Jean et de Jacques qui, munis de leurs seaux, allèrent à la mer et rapportèrent de quoi noyer certainement un chat ou un gros rat.

« Maintenant que le fort est fini, dansons une ronde tout autour.

— Oui, en chantant : *La tour prends garde.* »

Et, d'un seul mouvement, tous les petits Plumet, y compris la poupée de Rose, Sophie, se donnèrent la main pour former une ronde joyeuse :

« *La tour prends garde,
La tour prends garde,
De te laisser abattre...
Nous n'avons garde,
Nous n'avons garde
De nous laisser abattre...* »

« Il y manque quelque chose à votre tour, mes enfants, dit tout à coup M. Plumet.

— Quoi donc, papa!

— Cherchez bien. »

Les petits Plumet tournèrent plusieurs fois autour du fort en ouvrant de grands yeux, mais il leur sembla que la tour était parfaite.

« Eh bien! continua M. Plumet, j'ai des cigarettes à aller m'acheter, au retour je vous le dirai.

— Oh! pourquoi pas maintenant?

— Et votre projet pour après-demain? Dites-le aussi.

— Vous êtes des petits curieux; allez chercher le fauteuil de paille de votre maman et vous serez satisfaits. »

Jean et Jacques allèrent chercher un de ces grands fauteuils à haut dossier tels qu'on en voit sur toutes les plages, et dans lequel on est si confortablement assis. M. Plumet s'y installa avec Rose et Louis, les quatre autres garçons s'étendirent sur le sable, tournant le dos à leur fort.

« Demain, annonça solennellement M. Plumet, nous ferons une promenade en barque....

— Oh! quel bonheur! » s'écrièrent Jean, Jacques et Pierre en se dressant sur leurs pieds, et en exécutant une danse qui ressemblait à la fois à une gigue et à une danse de

nègres. Ils se rassirent après cette manifestation de leur enthousiasme.

« Nous irons à Guéthary. J'ai demandé la barque du père Costalde. Il nous accompagnera.

— Nous n'avons pas besoin du père Costalde ; nous pouvons bien conduire et ramer seuls, dit Jean, le futur marin.

— Parfaitement juste, ajoute l'autre marin en herbe avec un geste d'approbation.

— Moi, je préfère que le père Costalde nous accompagne. Avec lui, je serai plus tranquille. Songez que nous serons huit avec votre maman, et je préfère....

— Oh ! du reste, il n'est pas gênant, le père Costalde....

— Nous déjeunerons sur l'eau.... »

Pfuitt... pfuitt... pfuitt....

Un petit sifflement traversa l'air.

« Une flèche, une flèche, » cria Louis en ouvrant des yeux effarés.

D'un seul mouvement, Pierre, Jean et Jacques se retournèrent pour regarder le fort, leurs regards se fixèrent sur le sommet de la tour et une même exclamation sortit de leurs trois bouches :

« Ah ! ça, par exemple ! »

Qu'y avait-il donc de si extraordinaire en haut de la tour construite par les petits Plumet?

Une flèche était venue se planter tout au sommet de la tour et son extrémité portait un petit drapeau tricolore.

« Oh! Oh! Mais qui donc a envoyé ce drapeau? s'écria Pierre.

— Un drapeau, c'était justement ce qui manquait à la tour, dit M. Plumet, mais l'habileté de ce tireur d'arc est bien remarquable! »

Tout en parlant, M. Plumet regardait à droite et à gauche.

La plage était presque déserte; on n'y voyait guère que quelques bébés fort occupés à faire des pâtés de sable et parmi lesquels il eût été impossible de trouver un archer de cette force.

« C'est un garçon rudement calé, dit Jean.

— Oui, répéta Jacques comme un écho, rudement calé.

— Je vais enlever ce drapeau, dit Pierre un peu vexé d'être mystifié une seconde fois.

— Oh! non, dit M. Plumet. Qu'importe qui l'a lancé! La pensée est aimable et je vous conseille de le laisser sur votre belle tour.

— C'est drôle, tout de même, papa, dit Paul de son petit air réfléchi, on dirait qu'on

nous épie; ce drapeau après la girouette de Pierre....

— Oui, on s'en prend à moi, continua Pierre qui avait le meilleur cœur du monde, mais



Un petit drapeau tricolore venait de s'abattre sur la tour.

à qui ces incidents énigmatiques donnaient un peu d'ombrage.

— Non, pas seulement à toi, à nous tous. Il faut observer avec attention ce qui se passe autour de nous.

— Si c'était nos voisins! Regardez, papa, la villa Silencieuse, elle est entièrement fermée, sauf une fenêtre en haut.

— Mais il n'y a personne.... C'est une fenêtre oubliée.

— Attends, une idée.... »

Jean partit au galop, Jacques le suivit et les voilà tous les deux devant la Villa Silencieuse.

« Ohé! Ohé! là-haut! Y a-t-il quelqu'un?

— Ohé! Ohé! Répondez?

— Ohé! Ohé! On est des amis!

— Avez-vous envoyé le drapeau?

— Avez-vous fabriqué la girouette? »

Silence complet. Jean et Jacques n'obtinrent aucune réponse.

« Il n'y a personne, décidément.

— Attends, encore un moyen. »

Et saisissant un petit calepin dont il arracha un feuillet, Jacques traça ces mots : « Amis, dites qui vous êtes? JACQUES PLUMET. »

Puis, entourant un petit caillou de ce feuillet, Jean le lança à travers la seule fenêtre ouverte de la villa Silencieuse.

Les enfants attendirent un instant. Rien ne troubla le silence qui régnait dans la villa.

« Il n'y a personne, tu vois, dit Jean à son frère. Le drapeau ne venait pas d'ici! »

M. Plumet, Pierre et Paul avaient suivi

avec intérêt le manège des deux futurs marins.

« La villa paraît être abandonnée. Nous saurons peut-être demain qui nous a si bien intrigués. En attendant, voulez-vous venir goûter chez le pâtissier de la rue Mazagran? »

Inutile de dire que cette invitation fut gaîment acceptée.

CHAPITRE XI

Une promenade pleine d'imprévus.

Le départ avait été fixé à dix heures. Le temps était splendide, la mer calme, le ciel sans un nuage.

« Un vrai temps de traversée. Si on filait en Amérique? s'exclama Jean lorsque le soleil, pénétrant dans la chambre où dormaient les deux jumeaux, vint les réveiller. J'espère bien que papa va nous permettre de ramer ferme, parce que pour une fois qu'on navigue....

— Oui, il faut bien en prendre l'habitude.

— Mais, tu sais, continua Jean, lorsqu'il y a des femmes et des enfants dans un bateau, il faut être prudents!

— Évidemment.... Je ne pense pas toutefois que papa nous fasse mettre des ceintures de sauvetage.

— Allons! Allons! Dépêchez-vous, futurs

marins, cria M. Plumet, vous n'avez que le temps de vous habiller.

— Voilà, voilà, » répondirent les voix joyeuses des six petits Plumet.

Et, à l'heure dite, tous habillés de blanc suivant leur habitude, les enfants quittèrent la villa et se dirigèrent vers le Port des Pêcheurs où le canot *Belle Rose* attendait ses passagers en se balançant mollement sur l'eau bien calme.

Tout le monde prend place. Le père Costalde tient le gouvernail, Jean et Jacques vont ramer, du moins en commençant, M. Plumet et Pierre les remplaceront lorsqu'ils seront fatigués; Mme Plumet tient Louis et Rose bien serrés contre elle de chaque côté. Ils sont si petits encore!

Mais voilà, au dernier moment, un nouveau passager : c'est Jupiter. Il aime beaucoup les promenades en mer. On sent de si bonnes odeurs, la brise vous chatouille le nez si drôlement, pendant qu'on suit du regard dans le ciel, sans se fatiguer, les mouettes rapides qui parfois glissent à la surface de l'eau.

D'un saut, Jupiter s'est installé à l'avant, debout sur ses quatre pattes. Il n'irait pour rien au monde se coucher au fond de la barque. Il semble contempler le paysage, tout comme un

des petits Plumet. Voilà le rocher de la Vierge que l'on dépasse. Comme les vagues brillent en se brisant contre les roches! Oh! la plage des Basques! Qu'elle est vaste! Quel beau temps et qu'il est divertissant de se promener ainsi.

« Jean, es-tu fatigué de ramer? demanda M. Plumet. Et toi, Jacques?

— Oh! papa, pas du tout. La mer est si douce, on rame sans effort.

— Mais laissez Pierre ramer à son tour.

— Mais oui.... Nous pensions que cela ne l'amuserait pas.... »

Les frères changèrent de place et la barque continua doucement son chemin.

Jean et Jacques, armés d'une grande lorgnette que leur avait donnée leur père, exploraient la mer de la côte au bout de l'horizon.

« Voyons, disaient-ils, pas d'ennemis en vue? Pas de pirates ou de corsaires. Ah! si nous pouvions assister à un combat naval, ici, près des côtes.

— Oh! moi, dit Rose, j'aime mieux pas de batailles.

— Évidemment, parce que tu es une petite fille. Mais, par exemple, si nous découvrions un sous-marin, on bondirait dessus....

— Hum! Hum! dit le père Costalde, c'est perfide les sous-marins, pendant la guerre ça nous a torpillé plus d'un navire....

— Bien sûr.... Mais dis donc, Jean, ne vois-tu rien là-bas d'anormal? dit Jacques.

— Est-ce un sous-marin? demanda Rose en se levant, effrayée.

— Mais non; c'est une barque avec deux passagers.

— Des promeneurs comme nous.

— Ne va pas aussi vite, Pierre, laisse-les arriver plus près de nous.

— Pourquoi? demanda Pierre.

— Parce qu'une rencontre en mer, c'est toujours amusant. On se salue, on hisse le pavillon.

— Mais je n'ai pas de pavillon, objecta le père Costalde.

— Tiens, la barque, là-bas, ralentit aussi. Pourquoi? Arrête-toi, Pierre, doucement, sans en avoir l'air. »

Pierre suivit les ordres de son frère, les barques se rapprochèrent assez pour que l'on pût distinguer les deux passagers.

« Ce sont deux enfants! s'écria M. Plumet.

— Seuls?

— Vous voyez bien, papa, qu'on peut aller seul en barque.

— Chacun est libre d'agir à sa guise, mais je ne trouve guère prudent de laisser deux enfants errer seuls ainsi en pleine mer.

— Il y a une fille....

— Tiens, la barque s'arrête, si on mettait le cap sur elle!

— Nous allons ramer plus vite, dit Pierre; on va un peu s'amuser.

— Attention! Ne faites pas de bêtises, mes enfants, dit Mme Plumet.

— Non, non, petite maman, nous nous dirigeons vers la barque. »

Et, Pierre et Paul, ramant avec force, arrivèrent à diminuer la distance entre eux et la barque inconnue.

« Oh! mais il me semble qu'ils sont rudement calés ces types?

— Ma foi, oui... le garçon seul rame.... Il est épatant. Vous ne les connaissez pas, père Costalde? »

Le père Costalde ôta la pipe qu'il avait à la bouche et dit :

« Mais ce sont les petits O'Reneck. Des orphelins; le père, officier de marine, a disparu pendant la guerre. Ils ont quasiment une drôle de vie!

— Ah! le père était officier de marine! C'est admirable! Et où demeurent-ils?

— Dans la villa mitoyenne voisine de la vôtre, je crois, sans en être bien certain.

— Nos voisins de la villa Silencieuse! s'écrièrent les garçons en battant des mains.

— Nous nous imaginions que la villa était déserte?

— Bah!... Je ne sais pas trop. Mais ce qui est sûr, c'est qu'il y a une vieille dame... c'est ma femme qui me l'a dit.

— Une vieille dame? interrogèrent les petits Plumet, haletants.

— Une vieille dame qui n'est pas comme tout le monde... seulement, moi, je n'en sais pas plus long.

— C'est bon, dit Pierre, on accoste!

— On accoste, » répondirent d'une seule voix Jean et Jacques.

Mais le canot des voisins ne semblait pas vouloir, lui, être abordé; d'un mouvement habile, le jeune rameur commença à faire décrire une courbe à son embarcation, et puis brusquement lui fit rebrousser chemin quand il vit la barque des Plumet se rapprocher de lui.

« Ah! mais ça se gâte! Hardi! criaient Jean et Jacques qui avaient repris les avirons et ramaient avec rage. Il ne sera pas dit que deux bras dameront le pion à quatre bras.

— Oh! il est adroit, le jeune rameur! murmura le père Costalde.

— C'est que notre barque est plus lourde que la leur.

— Attendez, agitions le drapeau blanc! suggéra Paul, qui s'était mis à côté de Jupiter.

— C'est ça! »

On attacha un mouchoir au bout de la canne de M. Plumet et Paul l'agita violemment.

La barque s'arrêta immédiatement.

« Bravo! Bravo! cria Jean. Ils croient que c'est un signal d'alarme. Ils veulent nous secourir. »

Lorsque la barque ne fut plus qu'à quelques mètres, Pierre, dressé sur un banc, cria, en mettant ses mains devant sa bouche pour faire un porte-voix.

« Ohé! Amis. »

On ne semblait rien entendre dans la barque qui glissait, silencieuse.

« Ohé! Êtes-vous sourds? Ohé! Répondez! France!

— France! dit comme un écho une voix dans la barque.

— Accostez!

— Avez-vous une voie d'eau? demanda la voix de la barque.

— Non!

— Alors, adieu! »

Tous les enfants s'étaient levés, très surexcités par ces allures étranges et cette obstination à ne pas vouloir se faire connaître.



Paul agitait un mouchoir
au bout de la canne de M. Plumet.

Yves et Lisbeth O'Reneck, — car c'étaient eux, — avaient assisté de leur observatoire au départ de la famille Plumet et, sans réfléchir un moment, ne pouvant résister au désir de voir de près cette heureuse famille, ils avaient décidé de la suivre partout où elle irait. Leur tante, accompagnée de Mariette, avait été passer trois

jours à Bordeaux pour consulter un médecin. Ils étaient donc seuls dans la villa avec Lequerq à qui ils avaient été confiés.

L'avant-veille, ils s'étaient ardemment intéressés à la construction du fort édifié par les Plumet et dont ils suivaient les phases du haut de l'«île mystérieuse». Tellement que Yves avait voulu intriguer de nouveau les Plumet, comme lors de la pose de la girouette, pendant l'incursion qu'il avait faite avec sa sœur dans la tonnelle de la villa Joyeuse. Saisissant son arc et une flèche, dont il avait rapidement garni l'extrémité opposée à la pointe d'un petit drapeau tricolore de papier, il avait dégringolé l'escalier, franchi la porte de la maison, au nez de Lequerq qui était en train d'en astiquer les cuivres, puis couru au bout du jardin. Là, par-dessus la grille bordée de lauriers, il avait envoyé sa flèche avec l'adresse d'un tireur de première force, et la flèche s'était abattue sur la tour dans les circonstances que nous avons rapportées. Quelques instants plus tard, lorsque les Plumet avaient fait retentir leurs appels sous les fenêtres de la villa Silencieuse, Yves et Lisbeth n'avaient pas répondu dans la crainte que Lequerq ne s'émût des événements.

La famille Plumet les amusait tellement qu'ils

avaient renoncé pour l'instant à leur évasion rêvée.

« Tu comprends, avait dit Yves à sa sœur, nous pourrons toujours fuir quand ils seront partis.
— Oui, répondit Lisbeth, c'est toujours des petits bonheurs que nous prenons maintenant. »

A peine les Plumet avaient-ils quitté la villa Joyeuse que Yves et Élisabeth descendaient quatre à quatre l'escalier, bondissaient sur Lequerq qui, assoupi sur un siège de la cuisine, avait justement dans les mains, les clefs de la maison, y compris celle de la grille. Les lui enlever, tout en lui criant :

« N'aie pas peur, vieux nigaud ! Nous reviendrons avant la nuit ! » Ouvrir et franchir la porte, fut pour eux l'affaire d'une seconde.

Lequerq avoua plus tard qu'il n'avait vu que du feu et qu'il lui avait semblé que deux diables l'avaient assailli.

Yves et Lisbeth retrouvèrent vite la trace des Plumet. Où se dirigeaient ceux-ci ? A bonne distance, les deux enfants les suivirent et arrivèrent ainsi en vue du Port des Pêcheurs, où ils virent la famille monter en canot. Allaient-ils eux aussi s'embarquer ? Parbleu, oui. D'ailleurs depuis longtemps, ils rêvaient de faire une promenade en mer. Yves savait admirablement

ramer et diriger un bateau, ayant fait avec son père un apprentissage de marin. Quelques pêcheurs fumaient leur pipe, assis sur des bornes.

« Vite une barque ! Une barque en location ! »

Il y eut quelques difficultés, parce que Yves ne voulait emmener personne. Mais devant son air résolu et surtout la somme qu'il offrit à un pêcheur — Mlle O'Reneck était d'une générosité presque excessive et depuis quelque temps Yves économisait en vue d'une fuite éventuelle — on lui donna une excellente barque, munie de rames légères. Bientôt, Yves et sa sœur voguaient en pleine mer, à la poursuite de la famille Plumet. Inutile de dire qu'ils n'avaient, ni l'un, ni l'autre, pensé à emporter la moindre provision.

Et voilà que la famille Plumet les avait aperçus !

Leur barque était tout près d'eux. Il fallut bien répondre. Et puis, après tout, que risquaient-ils, puisqu'ils étaient en mer et que leur tante était à Bordeaux ? On aurait bien le temps d'aviser d'ici le coucher du soleil.

Yves, lâchant les rames, cria :

« Amis ! »

— Amis ! » ripostèrent les Plumet !

Jupiter, que tant de clameurs avaient follement amusé, se mit à aboyer en se trémoussant et prêt à bondir.

« Tais-toi, Jupiter!

— Avez-vous besoin d'aide? demanda Yves.

— Non! Nous voulons savoir qui vous êtes?

— O'Reneck!

— Plumet!

— Salut!

— Salut!

— Où allez-vous? demanda Pierre.

— Hum! Hum!

— Alors, corsaire? hurla Jean.

— Non! Errants!

— Venez avec nous.

— Accostez.

— Allons! Parlez.... Là, là... approchez... doucement... doucement.... Ça va.... »

Les barques se touchèrent et, pendant quelques secondes, les Plumet et les deux petits coureurs d'aventures se dévisagèrent. Puis, Yves souleva sa casquette, et dit en regardant Mme Plumet, et en prenant la main de sa sœur :

« Madame, voilà ma sœur, Élisabeth O'Reneck, moi; je suis Yves; nous sommes les enfants du commandant O'Reneck, disparu pendant la guerre.

— Voici, mes enfants, répondit M. Plumet, en les désignant tour à tour, Pierre, Jean et Jacques, Paul, Louis et Rose.... Et Jupiter. »

Paul tenait le chien par le collier, car il voulait à toute force sauter dans l'autre barque.

« Nous allons, continua M. Plumet, déjeuner à Guéthary, voulez-vous venir avec nous? Vous êtes peut-être obligés de rentrer?

— Oh! non, s'écria précipitamment Lisbeth, tante est à Bordeaux; nous sommes tout à fait libres.

— Cela vous fait-il plaisir de nous accompagner? demanda Mme Plumet.

— Oh! oui, madame. »

Lisbeth était toute rose de plaisir.

« Yves, nous acceptons, n'est-ce pas?

— Mais, je ne sais si....

— Oh! vous êtes bien cérémonieux, dit M. Plumet.... Allons, venez. Mes fils seront enchantés, surtout mes deux futurs marins, de prendre vos leçons, car vous me semblez bien habile dans l'art du canotage.

— Alors, monsieur, je ne puis résister... Nous vous suivons. »

Les deux barques se remirent en marche l'une et l'autre.

Les petits Plumet parlaient tous à la fois.

« Vous demeurez près de nous.

— Oui, dans la villa Beau-Séjour, celle dont les volets sont toujours fermés.

— Ah!... Nous croyions que vous étiez partis.

— Non! Pourquoi? »

Et Yves avait de la peine à s'empêcher de rire.

« Dites donc?... demanda Pierre, avouez vos crimes.

— Quels crimes?

— Oh! Oh! crièrent en chœur les Plumet, vous savez bien.... »

Yves et Lisbeth devinrent tout rouges, puis ils se mirent à rire.

« Vous ne nous en voulez pas?...

— Ah! c'est donc vous, le constructeur de la girouette?... Bravo! Bravo! crièrent tous les Plumet en battant des mains.

— Attention! Jean et Jacques, vous lâchez les rames.

— Et le drapeau?... Serait-ce encore vous par hasard qui l'auriez envoyé?... continua Pierre.

— Oui, dit Yves.

— Ça, c'est un rude tour de force. Vous savez joliment bien tirer à l'arc.

— Oui, avec papa, je m'exerçais souvent et longtemps.... Mais maintenant....

— Vous ne tirez plus?...

— Non.

— Vous serez marin?

— Non, à cause de ma sœur. Je ne la quitterai jamais. »

Le ton d'Yves était très ferme. Les Plumet ne continuèrent pas à le questionner.

Les barques se suivaient bord à bord. Les voyageurs pouvaient échanger des paroles, sans élever trop la voix.

« Nous voilà arrivés à Guéthary, s'écria tout à coup Yves. Voulez-vous que je prenne les devants pour réclamer de l'aide.... Vous savez que les dalles qui forment la plage rendent difficile l'abordage.

— Oui, dit M. Plumet, allez, j'ai confiance en vous. »

D'un coup de rame adroit, Yves dépassa la *Belle-Rose* et fila rapidement.

Jupiter qui n'entendait pas qu'on se séparât se mit à aboyer.

Yves appela un pêcheur, qui lança une corde et la barque fut halée; Yves et Lisbeth sautèrent à terre. Puis ce fut le tour de la *Belle-Rose* d'accoster.

Lorsque tous furent réunis sur la terre ferme, les six petits Plumet et les deux O'Reneck se regardèrent encore un instant sans parler. Ils étaient sous le coup de l'émotion produite par cette rencontre inopinée, les uns, après

avoir tant désiré connaître ces gens si heureux, les autres, étonnés d'approcher des êtres qui avaient été pour eux entourés de mystère et dont la vie paraissait être si différente de la leur.

Puis, ce premier examen ayant pris fin, à la satisfaction générale, Pierre rompit le silence et, tendant la main à Yves, il lui dit :

« Je suis très heureux de faire votre connaissance et j'espère que nous nous amuserons beaucoup ensemble.

— Oui, répondit Yves, je le souhaite aussi. »

La glace était rompue, la jeunesse reprenait le dessus, et voilà que tous les petits Plumet se mirent à parler bruyamment.

« Dites-nous, à qui est la chambre qui reste ouverte, là-haut, dans votre maison?

— Vous n'y étiez pas hier lorsque nous y avons envoyé des pierres?

— Et la girouette? Comment avez-vous pu la faire?

— Vous aviez donc un petit drapeau sous la main? »

Lisbeth s'amusait fort de cette exubérance. Elle souriait à Rose qui était venue lui prendre la main. Elle avait l'air un peu sauvage, malgré ses manières fines et distinguées, à cause de ses cheveux ébouriffés par le vent, de sa robe noire

très simple, attachée sans beaucoup de soin, de ses sandales pleines de sable mouillé, puis séché.

Sur l'invitation de M. Plumet on se hâta de gravir une pente et de se diriger vers le restaurant où l'on devait déjeuner.

Ce fut une entrée sensationnelle!

D'abord M. et Mme Plumet... puis Jupiter, qui rapidement fit le tour de la salle, en flairant tous les hôtes. Venaient ensuite Lisbeth dont Rose n'abandonnait pas la main, Jean et Jacques, à droite et à gauche d'Yves, qu'ils ne cessaient de regarder avec admiration, avec l'espoir qu'il leur donnerait de précieuses leçons sur les choses de la mer; puis, Pierre précédant Louis, et enfin Paul toujours animé d'une douce philosophie, qui ne cherchait jamais la première place, se contentant d'observer et de réfléchir sur ce qu'il voyait.

Ah! ce fut une affaire de placer tout le monde autour de la table choisie. D'abord il fallut ajouter deux couverts, puisqu'il y avait deux convives que l'on n'attendait pas. Ensuite tous voulurent se mettre à côté de Lisbeth et d'Yves.

« Moi! moi! Non! moi!

— Voyons! Modérez-vous, mes enfants! Quelle idée vous donnez de votre éducation à vos nouveaux amis.

— Oh! moi, dit Lisbeth, je vous trouve tous très gentils.

— Ah! Ah! très gentils, voyez-vous, papa?

— Eh bien! vous ne savez pas ce que je vais faire? continua M. Plumet. Moi et votre maman, nous allons nous mettre tout au bout de la table; c'est mademoiselle Lisbeth qui sera la maîtresse de maison et elle vous placera à son idée.

— Oh! monsieur, s'écria Lisbeth, devenant toute rouge et battant des mains.

— Bravo! Bravo, papa!

— Alors, dit Lisbeth, Yves va se mettre en face de moi avec Jean et Jacques de chaque côté de lui, puis, près de moi, à gauche et à droite, Pierre et Paul. Rose sera au bout de la table, en face de son papa et de sa maman.

— Très bien! Très bien! » crièrent tous les assistants.

Et chacun prit sa place en riant.

On avait faim, très faim; mais malgré cela, les Plumet n'attendirent pas que l'on eût servi le premier plat pour poser des questions qui s'entre-croisaient et concernaient les objets les plus différents.

« Est-ce que vous êtes à Biarritz pour longtemps?

— Où habitez-vous habituellement, à Paris?

— Pourquoi ne voulez-vous pas être marin?

— Votre tante?...

— Vous ne faites pas de promenades?

— Oh! s'exclama Yves, je ne puis pas répondre à tous à la fois....

— Oh! c'est vrai. A moi d'abord! A moi d'abord!

— Vous souvenez-vous de votre déjeuner dans les bois... le jour où vous êtes allés à Bayonne?

— Oui....

— Ah! dites donc! Et le bourricot?... dit Jean en s'arrêtant, la bouche pleine d'un petit poisson frit.

— Oui, le bourricot enlevé....

— C'était?...

— C'était moi qui.... »

Ce fut alors un tumulte de rires, d'applaudissements et M. Plumet eut beaucoup de peine à prêcher le calme autour de lui.

« Et la girouette? Comment en avez-vous eu l'idée?

— Oh! la girouette!... Je ne sais si vous nous sardonnerez lorsque vous saurez ce que j'ai fait.

— Bah! dit Pierre d'un air de grand juge, péché avoué, péché pardonné.

— Alors, raconte, dit Lisbeth, mais vous savez, c'était pour moi.

— Oui, ce jour-là, tante était malade, Mariette insupportable et vous étiez si amusants en arrangeant votre tonnelle!

— Vous nous aviez vu passer?

— Bien sûr. Les uns avec des tapis, un autre avec un morceau de zinc sur la tête.

— Alors, dites, qu'avez-vous fait? »

Yves avoua qu'il avait fait deux petits trous dans un des tapis qui entouraient la tonnelle et comment lui et sa sœur avaient assisté à la séance où ils avaient découpé de si jolis animaux.

« Vous entendiez tout ce que nous disions alors?

— Oui, répondit Yves, n'était-ce pas très mal?

— Je suis sûre que vous auriez bien voulu manger des meringues, dit Rose.

— Oh! non, dît Lisbeth, des gâteaux, nous en avons tant que nous en voulons.... C'était votre bonheur qui nous faisait envie!

— C'est parce que ma pauvre sœur en était tellement avide que j'ai agi aussi indiscrètement.

— Oh! dit M. Plumet, maintenant vous êtes invités à vous joindre à nous. Je sais que rien ne remplacera votre papa.... Mais vous pourrez partager « notre bonheur », comme dit Mlle Lisbeth,

— Voilà, nous ne pensons pas à la maison en ce moment, dit Lisbeth tristement, mais, vous savez, tante est toujours malade... depuis la disparition de papa, et elle est complètement dominée par Mariette.

— Qui est Mariette?

— Une vieille bonne. Elle et son mari sont à la maison depuis toujours. Lui a suivi papa dans toutes ses campagnes et sa femme lui fait une peur terrible, à nous aussi, du reste.... Elle veut tout diriger. Mais si nous paraissions accepter tout cela, c'est à cause de tante : elle est si faible. Mariette est jalouse, elle pense que si nous avions des amis, elle aurait moins d'autorité sur nous, que nous l'aimerions moins... et nous la détestons!

— Mais, enfin, interrompit M. Plumet, cette femme n'a aucun droit sur vous. Vous avez un tuteur?

— Oui, l'oncle Hippolyte. Mais il est au Brésil et ne répond jamais à nos lettres... alors quand nous avons vu que vous partiez par ce beau soleil, Lisbeth et moi, nous vous avons suivi et voilà....

— Dites, monsieur, s'écria Lisbeth en se tournant vers M. Plumet, vous nous tirerez des mains de Mariette?

— Mon enfant, répondit-il, je pense que tout cela est bien extraordinaire!... Il faut, pour que je puisse vous aider, que je connaisse un peu mieux la situation.

— Alors, vous ne nous conseillez pas de fuir, comme nous avons décidé de le faire, Yves et moi?

— Non, mes enfants, il faut rester avec votre tante ou fuir avec elle.

— Oh! voilà la solution vraie!

— Peut-être y aura-t-il un autre moyen de changer votre situation. Il me semble, ajouta-t-il en voyant les yeux de Lisbeth se remplir de larmes, que nous devrions plutôt en ce moment vous faire oublier vos chagrins.... Voyons, Pierre, distribue ces magnifiques choux à la crème que l'on vient d'apporter! »

La gaiété revint pendant le dessert dont Jupiter eut sa part; il fut même obligé de lécher son nez pendant un très long temps avant de l'avoir complètement débarrassé du sucre qui s'y était collé.

« Qu'allons-nous faire, cette après-midi pour nous dégourdir les jambes? demanda Jean.

— Faire une promenade sur les hauteurs couvertes d'ajoncs et de fougères qui dominent la mer.

— Ah! si j'avais su que nous pourrions nous réunir à vous, dit Yves, j'aurais apporté mon arc et mes flèches et nous nous serions exercés à tirer.

— Oh! cela pourrait être pour demain. Vous viendrez dans le jardin de notre villa ou sur la plage....

— Oui, si tante n'est pas revenue!

— Alors, si elle revient, nous n'allons donc plus nous voir?

— Mais si, dit Yves. Allons, ne pensons pas à demain et amusons-nous. »

On partit, et on fit une promenade aux alentours de Guéthary. Yves parla longuement à M. Plumet de son père dont on n'avait plus de nouvelles depuis si longtemps.

« Nous avons eu un tel chagrin que nous ne prenions pas conscience de l'abandon où nous laissait la perte de notre cher papa. Puis, Lisbeth et moi nous avons fini par nous sentir bien seuls. Jamais nous ne pouvons soulager notre cœur. Tante ne peut supporter qu'on évoque le souvenir de son frère; elle a alors des crises de désespoir. »

Tandis qu'Yves avait cette conversation avec M. Plumet, Lisbeth courait, suivie de ses nouveaux amis qui étaient charmés de

son entrain, de ses gentilles manières et de tous les jeux qu'elle inventait.

Enfin l'heure du retour sonna. M. Plumet ne voulait pas rester trop tard en mer.

« Il faut voir le coucher du soleil en barque; c'est superbe! décida Yves.

— Oh! nous allons aller avec Yves dans sa barque, papa? déclarèrent Jean et Jacques.

— C'est ça! Lisbeth restera avec nous.

— Mais les barques se suivront? demanda Lisbeth.

— Naturellement, dit Pierre.

— Parce que je ne voudrais pas quitter mon frère.

— Chérie, dit Yves, nous resterons bord à bord. »

Ons'embarqua. Et ce fut une joie sans pareille que celle de nos deux marins naviguant dans une embarcation dirigée par Yves qu'ils nommèrent « le Capitaine. »

Quant à Lisbeth, elle s'installa près de Rose et ses yeux brillants exprimaient la joie infinie que lui avait procurée cette journée.

En cet instant, le soleil, un peu au-dessus de l'horizon, envoyait ses rayons sur les flots qui semblaient d'or et de pourpre au-dessous du ciel d'un bleu transparent, et dans cette

immensité lumineuse se mouvaient les deux petites barques pleines de passagers joyeux.

On fut bientôt à la hauteur de la côte des Basques; puis on doubla le Rocher de la Vierge et l'Atalaye et l'on pénétra dans le Port des Pêcheurs. Là, les deux barques se séparèrent pour regagner chacune leur point d'attache.

Lorsque l'embarcation de M. Plumet atteignit le quai, les trois « marins » y étaient déjà et aidèrent les voyageurs à débarquer.

« Je crois qu'il est préférable que Lequerq ne nous voie pas ensemble, car pour « notre bien » comme il dit, il serait capable de parler à Mariette.... Alors....

— Faites pour le mieux, » dit M. Plumet.

Alors ce furent des adieux très amicaux, et l'on se donna rendez-vous pour le lendemain matin sur la plage à l'heure du bain.

« Si tante n'est pas là, » fit observer Lisbeth.

Puis, s'approchant de Mme Plumet, elle se dressa sur ses pieds et lui dit :

« Madame, permettez-moi de vous embrasser, cela me ferait tant de plaisir ! Car moi je n'ai jamais eu de maman, puisque nous l'avons perdue quelques mois après ma naissance ! »

CHAPITRE XII

Le lendemain.

Le lendemain de la promenade en barque, à cinq heures du matin, les garçons des deux villas voisines étaient debout. Il ne s'agissait pas de perdre son temps à dormir. La veille tous les enfants s'étaient couchés très tôt, harassés qu'ils étaient après une journée pleine d'aventures. Avant d'éteindre les lumières, on s'était fait beaucoup de signes, d'une villa à l'autre, sans élever la voix pour ne pas éveiller l'attention.

Lisbeth, du balcon de l' « île mystérieuse » avait agité un mouchoir blanc; Yves avait lancé à l'aide d'une flèche une belle rose qui était tombée aux pieds de Mme Plumet. Puis les lumières s'étaient éteintes, et chacun était parti dans le pays des rêves et de l'oubli.

Yves attendait ses amis sur la plage. Il était en costume de bain.

« J'ai simplement escaladé la grille. Comme ça, ni vu ni connu. Ah! le pauvre Lequerq, il était à moitié fou hier soir quand nous sommes rentrés. Il croyait que nous nous étions enfuis et qu'il ne nous reverrait plus!... Il en aura sûrement la jaunisse! Tante n'est pas revenue.

— Alors peut-être qu'elle ne reviendra pas aujourd'hui. Allons nous baigner. Savez-vous bien plonger et faire la planche?

— Oui, dit Pierre, mais nous ne sommes pas très forts en natation parce qu'il n'y a pas longtemps que nous sommes ici.

— Eh bien! nous allons nous exercer. »

Cefut un bain incomparable. On fit la planche, des plongeons, des concours de vitesse en nageant; enfin, complètement moulus, les quatre nageurs reprirent pied et s'étendirent sur le sable, au soleil, pour se sécher.

Lisbeth, ayant suivi le même chemin que son frère, vint prendre son bain à son tour; mais il fut court, car elle avait hâte de rejoindre les garçons qui commençaient déjà à lancer leurs flèches.

Ils plantèrent un piquet dans le sable. Sur ce piquet ils fixèrent une cible, et, placés à une vingtaine de mètres de distance, ils commencèrent à tirer.

Yves et Lisbeth étaient de première force. Ils ne rataient pas un coup et chaque fois atteignaient le centre du but. Pierre se montra assez adroit, Jean et Jacques beaucoup plus forts; quant à Paul ses flèches allaient toujours s'égarer dans le sable, derrière le piquet.

Lorsqu'ils eurent assez de ce jeu, on construisit un fort.

« Ce n'est pas aussi amusant que l'autre jour, lorsque vous avez lancé votre drapeau... de votre fenêtre.

— C'est votre chambre, Yves?

— Non, « l'île mystérieuse » n'est pas notre chambre. C'est une pièce où tante ne vient jamais parce qu'elle ne peut pas monter les étages. Mariette non plus. Nous y plaçons tout ce que nous avons de plus précieux.

— Quoi donc?

— D'abord le portrait de papa. Et puis des plantes grasses, des poissons rouges, mes oiseaux, des étoffes que papa nous avait rapportées de ses voyages, des livres que nous relisons toujours, des coussins, des babouches, des sabres... tout enfin... les cadeaux de tante.

— Elle vous en fait souvent?

— Oh! oui... A moi, elle donne ses bijoux, à Yves de l'argent. C'est pourquoi, hier, nous

avons pu louer cette barque. Les pêcheurs ne voulaient pas nous laisser aller seuls; mais devant le billet d'Yves, ils n'ont pu résister.

— Cette chambre doit renfermer des trésors!

— Oh! oui.

— Nous voudrions bien la visiter, dirent Jean et Jacques en ouvrant tout grands leurs yeux.

— Si l'étage n'était pas aussi haut, avec une échelle de corde... voilà qui serait amusant.... Attendez, si on essayait.... » dit Yves.

Lisbeth se mit à danser en rond en battant des mains.

« Oh! les Plumet dans « l'île mystérieuse! » C'est ça qui serait merveilleux! »

Yves de nouveau escalada la grille et disparut dans la maison; deux minutes après il était sur le balcon de l'« île mystérieuse » en faisant signe à ses amis d'approcher.

« Écoutez, leur cria-t-il à mi-voix. J'ai envoyé Lequerq chercher des pastilles de chlorate de potasse sous le prétexte que Lisbeth avait mal à la gorge. Je descends et vous allez monter, dépêchez-vous.... »

Les Plumet ne se tenaient pas de joie. Collés contre la grille, ils attendaient Yves.

Lorsqu'il revint, il dit :

« Il faut passer par votre jardin et le trou que j'ai fait dans la haie... mais vite... vite.... »

Et voilà Lisbeth, suivie de Pierre, de Jean et de Jacques, de Paul, de Louis et de Rose qui traversent en courant le jardin de la villa Joyeuse et arrivent près du trou de la haie. L'un après l'autre ils y passent, non sans grands dommages pour leurs vêtements qui ne sortirent pas intacts de l'aventure. Toujours l'un derrière l'autre, ils se précipitent vers le perron, le gravissent, et, d'une haleine, grimpent les deux étages de l'escalier. Les Plumet n'eurent pas le temps de remarquer l'obscurité qui régnait dans la maison. Lisbeth s'arrêta devant Yves qui se tenait à l'entrée de l'« île mystérieuse » pour recevoir ses amis.

Le soleil entraît en plein par la fenêtre grande ouverte d'où l'on voyait la mer immense. Cette vue était tellement magnifique que tous, en entrant, poussèrent un cri d'admiration.

« Oh! que c'est beau! »

Puis ils se mirent à courir à droite et à gauche, regardant tous les objets avec curiosité.

« Ah! ces poissons! Quelle drôle de forme ils ont!

— Ces plantes, comme elles sont joliment assemblées dans cette caisse!

— Et ces petits serins!

— Oh! mais vous avez un véritable navire, s'écria Jean en découvrant un bateau à moitié construit qui semblait la copie d'un cuirassé. C'est vous qui avez fait ça?

— Oui, répondit Yves.

— Alors, ce n'était pas difficile pour vous de faire une girouette!

— Oh! les gentilles petites pantoufles, s'écria Rose, en découvrant près du divan, des babouches orientales de couleurs bariolées.

— Prenez-les, dit Lisbeth.

— Oh! non... je n'ose pas... et les yeux de Rose brillaient d'envie.

— Si, ça me fera tant de plaisir!

— Et ces coussins! Et cette cassolette! Et cette robe! Dieu que c'est amusant ici.

— Vous en avez des livres! dit Paul avec un soupir.

— Oui, mais j'ai lu tous ces livres, au moins cent fois, alors ils ne m'intéressent plus. Je peux vous les prêter si vous le voulez, ils sont à moi.

— Oh! merci, merci....

— Je crois, dit tout à coup Pierre, le plus raisonnable de la bande, je crois que nous ferions bien de nous en aller....

— Oh! quel dommage! encore un instant....

— Non, non, il faut partir. Voyez-vous si Lequerq nous voyait et s'il le disait à Mariette!

— Oh! entendez-vous, une voiture!... Si c'était notre tante!... s'écria Lisbeth en pâlis-sant.... Oui, c'est elle.... Que va-t-on faire?

— Pour commencer, dit Yves en gardant son sang-froid, il faut s'assurer si c'est bien notre tante; ensuite, il faut surtout se taire. »

Les Plumet terrifiés n'osaient remuer. Yves ouvrit la porte et regarda du haut du palier.

« C'est vous, Lequerq?

— Oui, monsieur Yves. J'ai les bonbons pour Mlle Lisbeth; je les monte.

— C'est bon! »

Et Yves descendit l'escalier rapidement.

« Donne, donne. Et tante, elle n'est pas encore là?

— Si, monsieur, elle vient d'arriver. Elle était fatiguée et n'a pas appelé tout de suite monsieur et mademoiselle. Maintenant, elle désire vous voir.

— J'appelle ma sœur. Est-ce que Mariette est auprès d'elle?

— Oui, monsieur.

— C'est bon. Dis à tante que nous descen-dons. »

En deux bonds, Yves retourna dans « l'île mystérieuse. »

« Écoutez, dit-il tout bas, tante est là....

— Oh ! s'écria Lisbeth, qui se mit à pleurer, je ne veux pas descendre, je veux rester avec les Plumet ; Yves, je t'en prie, continua-t-elle en se jetant au cou de son frère....

— Voyons, Lisbeth, dit Yves fermement, il s'agit de faire sortir les Plumet. C'est plus sérieux que ce qui nous concerne.... Et puis, maintenant que nous les connaissons, tout est bien changé. Nous allons pouvoir leur envoyer des messages. Voyons, Lisbeth, écoute-moi.... Tu vas descendre chez tante....

— Non....

— Si, Lisbeth, dit Yves en prenant les mains de sa sœur et en la regardant d'un air sérieux. Descends auprès de notre tante et tu forceras Lequerq à rester dans sa chambre. Moi, je maintiendrai ferme la porte pour que Mariette ne puisse sortir de la pièce, et pendant ce temps nos amis fuiront.

— Oui, dit Pierre, je me charge de faire filer la bande.

— Sous les fenêtres de tante, il faudra vous mettre à quatre pattes pour que Mariette ne vous aperçoive pas.

— Entendu, soyez sans crainte. »

Lisbeth se précipita sur chacun de ses nouveaux amis et les embrassa impétueusement, malgré les gestes d'impatience de son frère.

« Elle nous perdra ! Et qu'arrivera-t-il alors ? »

Les Plumet n'osaient prononcer un mot. Enfin Lisbeth se décida à descendre l'escalier ; on l'entendit ouvrir la porte de la chambre de sa tante tout en disant à Lequerq.

« Entrez, ma tante vous demande aussi. »

Yves, sur ses talons, saisit le bouton de la serrure et prestement les petits Plumet passèrent devant la porte et gagnèrent le jardin où, suivant les indications d'Yves, ils longèrent la maison en se mettant à quatre pattes, traversèrent les massifs, et passèrent enfin par le trou de la haie. Ils étaient sains et saufs !

Ils coururent aussitôt raconter à leurs parents leur sensationnelle équipée dans la villa Silencieuse.

« Je ne vous gronde pas, dit M. Plumet ; mais vous n'auriez pas dû pénétrer dans la villa. Qu'aurait cru la tante de ces enfants si elle vous avait surpris ? »

Il ne fut question toute la journée que de cette aventure et on eut beaucoup de peine à

se décider à faire une grande promenade. De la fenêtre de « l'île mytérieuse » ne vint aucun message. Et malgré le désir de Jean et de Jacques, qui voulaient à toute force y lancer un billet à l'aide d'une fronde, les Plumet attendirent les événements dans un morne silence.

L'avertissement vint, alors qu'ils ne l'attendaient plus.

Après le dîner, alors que Rose et Louis étaient déjà couchés, pendant que Pierre et Paul faisaient une partie de loto et que Jean et Jacques, sur une carte, traçaient des itinéraires nouveaux dans tous les pays du monde, trois petits coups retentirent contre les volets.

« Oh ! ce sont eux ! » s'écrièrent les quatre garçons bondissant et en faisant rouler leurs jetons par terre. En un instant ils furent près de la fenêtre et l'ouvrirent vivement.

« Vous !

— Nous !

— Venez, venez, entrez. »

Lisbeth et Yves escaladèrent la balustrade de la fenêtre et les Plumet et les O'Reneck se jetèrent dans les bras les uns des autres.

« Les petits sont déjà couchés ? dit Lisbeth tristement.

— Oui... il est tard.

— Ah! tante ne nous lâchait pas, et Mariette n'allait pas se coucher.

— Comment avez-vous fait pour sortir?

— Nous avons passé par la fenêtre.

— Par la fenêtre de « l'île mystérieuse, » dit Lisbeth triomphalement.

— Mais comment?...

— A l'aide d'une corde à nœuds, répondit Yves non moins triomphalement que sa sœur.

— Mais, malheureux enfants, vous pouviez vous tuer! s'écria Mme Plumet effrayée.

— Oh! non, madame. Nous sommes entraînés.

— Et comment rentrerez-vous?

— Par le même chemin, dit en riant Yves.



Les enfants étaient descendus au moyen d'une corde à nœuds.

— Oh! jamais de la vie! Je ne vous laisserai pas reprendre ce chemin.

— Alors, madame, dit Lisbeth, tristement, Mariette criera et tante sera malade. Ça, c'est sûr et nous ne nous verrons plus.

— Madame, dit Yves à son tour, je vous assure qu'il n'y a aucun danger. D'abord l'étage n'est pas très haut; ensuite, je suis descendu le premier, j'ai tenu la corde bien ferme et Lisbeth est arrivée jusqu'à moi sans encombre.

— Et si des voleurs venaient pendant votre absence et se servaient de votre corde pour pénétrer chez vous.

— J'ai mis Jupiter au pied de la corde en lui expliquant que personne autre que nous ne devait s'en servir.

— Alors, si Jupiter est votre complice!... dit en souriant M. Plumet.

— Maintenant, racontez-nous ce que votre tante a dit de votre promenade d'hier?

— Oh! elle n'en a rien su.... Lequerq a été discret. Il est fou, je vous dis, complètement fou! Il pense qu'il a vu des esprits... du reste je l'ai convaincu qu'il a dormi toute la journée d'hier.

— Alors, dit Pierre, comment avez-vous soi-disant employé votre temps.

— A dormir, à manger, à lire, à soigner nos plantes, à nous déguiser avec tous nos costumes orientaux. Ma tante a trouvé que j'avais bonne mine et que je n'avais pas des yeux tristes comme avant son départ.... Elle pense que nous avons été bien sages....

— Vous êtes obligés de mentir, dit Paul gravement, c'est très mal.

— Oui, répondit Lisbeth et j'en suis bien désolée. Papa qui détestait tant le mensonge!... Aussi, moi, j'ai dit à Yves qu'il vallait mieux s'en aller.

— Mais, mes pauvres enfants, que deviendriez-vous? dit M. Plumet. Votre tante est trop faible pour partir et voyager avec vous. Écrivez encore à votre tuteur... ou bien, je peux le faire moi-même, si vous le souhaitez.

— Oh! oui, monsieur, s'écria Lisbeth, ce serait si gentil de votre part!

— Tante, reprit Yves, dit que son médecin l'a trouvée fort mal et que le voyage l'a beaucoup fatiguée. Elle veut rester quelques jours au lit sans se lever. Alors qu'est-ce que nous allons devenir? Elle a dit aussi que lorsqu'elle retournera à Bordeaux, pour consulter de nouveau le docteur, elle nous emmènera, car elle a été inquiète de nous pendant son absence.

— Si elle savait!... interrompit Paul.

— Oui... mais elle ne sait pas....

— N'entendez-vous pas un aboiement? Serait-ce Jupiter?

— Oh! allons voir.

— Attendez, dit M. Plumet.... Je me rends dans le jardin et je verrai bien s'il se passe quelque chose d'anormal.

— Je vous suis, monsieur, » dit Yves.

Et M. Plumet, prenant sa casquette, sortit, la cigarette aux lèvres.

Du jardin, il vit que Jupiter était à son poste. Le chien remua la queue lorsqu'il vit ses amis, mais il ne quitta pas sa faction. Un passant, qui venait de longer la grille de la villa Beauséjour, s'éloignait. C'était contre lui que Jupiter avait aboyé.

« C'est une fausse alerte, dit en rentrant M. Plumet, que tous attendaient anxieusement.

— Moi, je pensais que c'était Mariette qui s'était levée.

— Oh! la vue de la corde à nœuds pouvait attirer les gendarmes ou les agents de police.

— Surtout avec un clair de lune pareil. La mer semble d'argent, et les pins et les tamaris paraissent d'un noir d'encre sur le ciel.

— Oh! papa, si on allait se promener le long de la mer.

— Oui! Oui! crièrent les garçons en saisissant leurs casquettes.

— Un instant seulement. Il faut qu'Yves et Lisbeth rentrent au plus vite. Je veux les savoir chez eux. »

La famille sortit. Il faisait en effet très clair au dehors. Toute la nature était comme endormie dans une atmosphère lumineuse et les promeneurs voyaient leurs ombres se profiler sur le sable des allées.

Jean et Jacques escortaient leur nouvel ami pour lequel ils professaient une admiration sans bornes.

« Alors, demandait Yves, vous voulez être marin?

— Oui, nous nous préparons déjà à entrer au *Borda*.

— C'est très difficile.

— Aussi nous commençons dès maintenant, car il faut savoir beaucoup de choses. Et vous, ne songiez-vous pas à entrer dans la marine?

— Moi, je le voudrais bien.... Mais comment voulez-vous que je fasse avec ma sœur? Je ne puis la laisser seule avec tante.... Alors je vais

me préparer à l'École Polytechnique, je me ferai artilleur et ainsi je ne me séparerai pas de Lisbeth.

— Sauf s'il y a la guerre....

— Oh! dans ce cas, rien n'existe plus que la France!

— Oui, vous avez raison. Pierre aussi veut entrer à Polytechnique.

— Alors, comme il est plus âgé que moi, il m'aidera à me préparer.

— Oui, dit Pierre; j'y ai déjà pensé.

— Regardez comme cela change notre vie d'avoir eu le bonheur de vous connaître; cela nous fait oublier Mariette et la mauvaise santé de notre tante.

— Demain, nous parlerons sérieusement, mon enfant, dit M. Plumet. En attendant, il faut aller vous coucher. Nous allons rester là, dans le jardin, et vous, vous rentrerez dans votre chambre par la voie...

— Des airs....

— C'est cela même.

— Demain, nous viendrons de la même façon à moins que nous ne puissions nous échapper.... Mais nous.... Vous ne savez pas, demain soir.... Oh! je ne vous le dirai pas.... Nous vous ferons une surprise!...

— Bon! Bon! Allez, mes enfants! Je vous en prie. »

Les enfants se firent encore beaucoup d'adieu, puis Lisbeth et Yves passèrent par l'ouverture de la haie et se trouvèrent dans le jardin de la villa Beauséjour. Yves maintint la corde à nœuds qui pendait de la fenêtre de l' « île mystérieuse » après avoir donné une bonne caresse à Jupiter, tandis que Lisbeth embrassait son bon gros nez. Puis, elle grimpa avec l'agilité d'un chat, atteignit le balcon et attendit Yves qui suivit sa sœur. Encore un signe d'adieu. Une lumière brilla, puis les volets se fermèrent dans la villa Silencieuse.

Les petits Plumet, après avoir souhaité une bonne nuit à leurs parents, gagnèrent leur lit. Tandis qu'ils se déshabillaient, ils parlaient de leurs jeunes voisins.

« Tout de même, déclara Pierre, je crains qu'avec toutes ces farces, ça ne finisse mal pour Yves et Lisbeth et qu'ils ne deviennent encore plus malheureux. J'ai peur que Mariette ne leur réserve quelque tour diabolique! »

Là-dessus, il tourna le bouton de l'électricité et tous s'endormirent tandis que la mer continuait à venir mourir en petites vagues là-bas, sur la plage, en face de ces deux maisons, l'une si joyeuse, l'autre si triste.

CHAPITRE XIII

Une fête improvisée.

Dans l'après-midi du lendemain, tandis que les Plumet se reposaient sur le sable de la plage, un petit caillou habilement lancé vint tomber aux pieds de Pierre. Celui-ci s'en saisit et s'écria aussitôt.

« Il est enveloppé d'un papier; c'est un message. »

Il s'empressa de le lire, tandis que ses frères et sa sœur l'entouraient avec curiosité pour connaître la teneur de ce billet mystérieux.

Pierre commença :

« *Pour Pierre seul....* » Sapristi! s'écria-t-il, c'est confidentiel, » et il lut tout bas le contenu du billet.

Ses frères et Rose se pendirent à son bras :

« Lis tout haut. Tu as commencé, tu dois continuer, Pierre....

— Mais non... impossible. Et puis c'est trop drôle.... Ah! Ah! Ah.... C'est une surprise.... Voyons, petits nigauds, vous saurez bientôt ce qu'il y a d'écrit dans ce billet, seulement, attendez un peu....

— C'est drôle, dit Jean, qu'on t'ait pris pour confident. Nous qui sommes de la marine comme lui, c'était plutôt à nous....

— Je suis l'aîné.... Ah! ne soyez pas ennuyés.... Vous verrez....

— Tout de même... interrompit Jacques d'un air un peu boudeur.

— Moi, dit Paul, je trouve qu'Yves a raison. Du reste, c'est un garçon qui a des principes. »

Il répétait une phrase dite la veille par son père. Comme il l'avait trouvée à son goût, vite il s'était hâté de l'employer.

« En tout cas, jeunes marins, continua-t-il, je crois que vous êtes en train de devenir indisciplinés. Prenez garde. »

Alors on adressa quelques bonnes plaisanteries aux futurs navigateurs, tandis que Pierre mettait dans son portefeuille le mystérieux billet.

Pendant cette après-midi, Pierre, une ou deux fois, s'absenta, sans raison apparente. Mais on n'y prêta aucune attention.

M. Plumet fit, avec ses enfants une promenade autour du lac du « Bois de Boulogne ». Au retour, lorsque la petite troupe passa sous les fenêtres de la villa Silencieuse, personne ne se montra à la fenêtre de « l'île mystérieuse ». On aurait dit qu'elle était inhabitée.

Pendant le dîner qui eut lieu, sans qu'on en eût prévenu les enfants, une demi-heure plus tôt que de coutume, la conversation revint naturellement sur Yves et Lisbeth.

« Les verrons-nous ce soir? demanda Jean.

— Moi, je crois que oui, répondit Paul. Il doit y avoir anguille sous roche.

— Oh! oui, assura Jacques; Pierre, à chaque instant, ne peut pas s'empêcher de rire.

— Alors, dit Rose, je n'irai pas me coucher, n'est-ce pas maman?

— Non, ma chérie, tu n'iras dormir que lorsque nous serons sûrs que nos petits amis ne viendront pas. S'ils allaient se casser une jambe en passant par la fenêtre ou encore si leur tante allait découvrir leurs escapades!

— Oui, dit M. Plumet, dès demain, j'écirai un mot à Yves pour voir si, décidément, on ne pourrait pas entrer en relations avec leur tante, afin de lui parler des enfants et de l'amener à modifier les conditions de leur vie.

— Je crois qu'Yves vous a prié de faire des recherches afin de savoir ce qu'est vraiment devenu son père, demanda Paul.

— Oui, j'ai envoyé une note à un ami qui est au Ministère de la Marine; le commandant O'Reneck a été porté comme disparu, mais enfin....

— Oh! si on le retrouvait!

— J'en doute. Pourtant il faut toujours tout essayer! »

Le dîner était terminé; on ne s'était pas aperçu pendant cette conversation que Pierre avait disparu.

« Où est Pierre?

— Il va sans doute revenir; allons au salon, » dit Mme Plumet. Les volets du salon étaient fermés; les candélabres de la cheminée et le lustre étaient allumés.

« Oh! Oh! » s'écrièrent tous les petits Plumet en entrant.

Devant la cheminée se tenait debout une ravissante petite Japonaise, coiffée de coques noires et brillantes, deux énormes fleurs piquées au-dessus de chaque oreille; elle tenait d'une main un éventail et de l'autre une ombrelle ouverte. Elle penchait sa tête à droite et à gauche, comme une personne qui reçoit une

ambassade et qui remplit une fonction pleine de dignité. A sa gauche, penché vers elle, était un mandarin chinois, vêtu d'une magnifique robe de soie brodée bleu sur noir, avec un immense soleil d'or au milieu du dos. De sa calotte de soie noire pendait jusque sur ses talons une tresse noire et luisante. A la gauche de la petite Japonaise, un Mexicain brandissait un long fouet en rejetant sur ses épaules un court châle orné de franges. Ce cavalier avait une culotte de peau de chamois, terminé au bas de chaque jambe par une frange de lanières de cuir.

Son chapeau à larges bords, posé sur l'oreille, lui donnait un air conquérant.

« Oh! Oh! Lisbeth, Yves et Pierre! Ils sont superbes, mais nous voulons, nous aussi, être déguisés! criaient les Plumet en dansant une ronde échevelée autour de la Japonaise, du mandarin et du Mexicain.

Et voilà, apparition inattendue, Jupiter qui fait son entrée dans le salon, habillé en vieille dame. Il a une jupe de soie puce qui l'enveloppe complètement, sur les épaules un châle de cachemire de l'Inde qui est noué de côté; sur la tête, il porte un « cabriolet » garni de trois panaches de plumes dont les brides de

soie noire viennent s'attacher sous sa gueule. Il ne sait trop quelle contenance garder, ce brave chien; alors il s'assoit sur son derrière, et, il donne alors absolument l'impression



Jupiter était déguisé en vieille dame.

d'être une vieille petite dame à long museau.

« J'ai apporté des vêtements pour vous tous, s'écria Lisbeth, il faut que nous soyons tous costumés.

— Bravo! Bravo! En quoi suis-je, en quoi suis-je?...

— C'est pourquoi j'avais besoin de Pierre.

— Pierre est allé chez vous?

— Oh non ! nous lui avons envoyé des paquets par la fenêtre.

— Et pour les rapporter, comment ferez-vous ?

— Vous les garderez. Je les ai choisis à la taille de chacun de vous.

— Oh ! c'est magnifique ! »

Et tous vinrent embrasser Lisbeth qui avait de si bonnes idées.

« Mais ces costumes, c'était votre père qui vous les avait rapportés de ses voyages ? demanda Mme Plumet.

— Oui, à chacun de ses voyages, il nous donnait un costume à notre taille d'alors, c'est pourquoi nous en avons pour Rose, pour Louis.

— Il ne faut pas vous en priver ; ce sont des souvenirs pour vous.

— Oh ! nous en avons tellement ! Et puis surtout, madame, quelle petite chose en comparaison de tout le bonheur que vous nous donnez ! »

On habilla Rose en petit bébé de Jérusalem, avec une robe droite tombant jusqu'à ses pieds, des sequins dans les cheveux, des petits bracelets aux bras. Louis fut vêtu d'un costume d'enfant birman, en soie paille brodée

de bleu d'une teinte admirable; il se coiffa d'un bonnet orné de plusieurs pointes terminées chacune par un petit grelot. On lui mit des bracelets dorés autour des chevilles avec lesquels il pouvait à peine marcher. Paul se costuma en Maharadjah. Sur son turban blanc, d'énormes cabochons de verre, qui simulaient les rubis et les émeraudes, étincelaient. Jean et Jacques s'habillèrent, l'un en chef de Peaux-Rouges, avec un arc plein de flèches sur les épaules, et, sur sa tête, une coiffure de plumes qui s'agitaient furieusement à chacun de ses mouvements, l'autre en chef de clan Écossais, avec une jupe dont les couleurs étaient celles d'un clan célèbre dans l'histoire d'Écosse, une veste noire sur une ceinture de satin, des bas courts et la petite toque bien posée sur le côté de la tête; une cornemuse complétait ce costume.

Ainsi déguisés, les Plumet et les O'Reneck dansèrent éperdument. Ce qui mit le comble à leur joie, ce fut lorsque Jean voulut jouer de la cornemuse. Il ne tira que des sons discordants.

« Oh! Assez, assez!

— Attendez, cria Yves, au milieu du tumulte, je vais vous jouer une gigue. Nous la danserons tous.

— Vous savez jouer de la cornemuse?

— Vous connaissez la gigue?

— Oui! Oui!

— Puis-je danser la gigue, moi qui suis en Japonaise? demanda Lisbeth.

— Je vous l'ordonne, madame, dit le Maharadjah en menaçant Lisbeth de son sabre.

— Alors, j'obéis.

— La musique, la musique! » crièrent tous les garçons.

Yves prit la cornemuse et il joua très bien une gigue très entraînante pendant laquelle Lisbeth dansa d'une façon tout à fait amusante. Puis, ce furent des éclats de rire lorsque la gigue fut dansée par la petite fille de Jérusalem, le chef Peau-Rouge, le Mexicain, le Maharadjah, le bébé birman, le vieux mandarin dont la longue robe se soulevait très haut par suite de gambades de celui qu'elle revêtait.

« Ah! s'écria Lisbeth en tombant sur un fauteuil, je n'en peux plus....

— Moi non plus!

— Moi non plus! »

Et chacun s'assit sur une chaise, ou sur un tabouret, ou même sur le plancher.

« C'est le moment, je crois, de distribuer les rafraîchissements, dit M. Plumet qui avait été



Les enfants exécutèrent une danse endiablée.

mis par Pierre dans la confidence dès le matin.

— Ah! ce n'est pas de refus! »

On ouvrit les portes et une table apparut que deux domestiques firent glisser jusqu'au milieu du salon. Sur cette table, il y avait des éclairs au chocolat, des choux à la crème, des babas, des mokas, des brioches, du chocolat, du sirop de groseilles, de la limonade.

« Quel beau souper!

— C'est papa qui l'a commandé.

— Mais alors il savait?...

— Oui, Pierre m'avait prévenu ce matin.

— Dis-nous ce qu'il y avait dans le billet qu'Yves t'a lancé de la fenêtre? demanda Paul.

— Voilà, répondit Pierre, qui eut quelque peine à prendre le papier dans la poche de sa culotte de peau. Je vais vous en donner lecture... permettez-moi, seulement, de finir d'avaler cet exquis chou...

— ... dont la crème te dégouline sur le menton, interrompit Jean.

— On ne dit pas « dégouline », observa Pierre, ce n'est pas correct.

— S'il veut dire « dégouline », il en est bien libre, fit remarquer Jacques, qui avait gardé

un peu de ressentiment de ce que Pierre avait été le confident d'Yves.

— Alors, il ne parlera pas français.

— Si, *mon* français à moi!

— Voyons! voyons, dit Paul, le billet... lis le billet d'Yves.

— Cette fois-ci, je suis prêt, » répondit Pierre de bonne humeur.

Et il lut les lignes suivantes :

« Mon cher Pierre. Ce soir nous voulons faire une surprise à vos frères et à votre sœur. Il s'agit de nous déguiser. Voulez-vous nous aider? Nous lancerons par la fenêtre des paquets contenant des costumes pour vous tous. Préparez-vous. Signature : Une Japonaise et un mandarin emprisonnés.

« Voilà, continua Pierre, alors j'ai reçu les paquets, je les ai transportés; j'ai aidé Yves et Lisbeth à descendre à l'aide de leur corde à nœuds; ils apportaient les bijoux qui ornent tous vos costumes; puis je me suis habillé.

— Ce qui serait drôle, dit Paul, ce serait la tête de Mariette, si elle nous voyait tous en ce moment.

— Oh! ne parlez pas d'elle! s'écria Lisbeth. Elle serait capable de nous enfermer dans une cave pour le restant de nos jours!

— Soyez tranquille, dit Yves, Mariette est couchée, après avoir fermé elle-même toutes les portes de la maison.

— Qu'avez-vous fait cette après-midi? demanda Pierre.

— Après le déjeuner, pendant que tante faisait la sieste, nous avons rassemblé les costumes; c'est un fouillis que notre « île mystérieuse », je vous assure, dit Yves.

— Oh! reprit Lisbeth, ne croyez pas que nos affaires soient pêle-mêle dans les armoires. Chaque costume a son carton sur lequel est inscrit le pays d'où il provient et la date à laquelle il a été rapporté. Ainsi le mexicain est de 1914, l'hindou de 1913, le birman de 1910.

— Mais c'est très bien, mon enfant, cet ordre dans vos affaires, dit Mme Plumet.

— Puis, continua Yves, tante nous a appelés. Elle était levée et était assise dans son fauteuil. Elle m'a dit de commencer une lecture, une lecture amusante.

— Laquelle? demanda Paul.

— *Quentin Durward*, de Walter Scott.

— En anglais ou en français?

— En français.... Pendant ce temps-là Lisbeth finissait un carré de guipure.

— Oh! ça, c'est amusant! s'écria ironiquement Jean.

— Ce serait amusant si je le faisais ici, par exemple, ou sur la plage, mais dans cette chambre fermée, ce n'est pas gai! Tante prétend que je suis bouchée pour les ouvrages! Je le pense aussi; il m'est impossible d'écouter ce qu'elle me dit et je ne puis rien apprendre.

— Vous n'êtes pas sortis?

— Si, dit Yves, au bout d'une heure, tante nous a dit d'aller dans le jardin, de tourner en rond autour de la pelouse pendant une heure. Voilà qui est assommant. Vous ne savez pas à quoi nous ressemblions, Lisbeth et moi? A deux chevaux aveugles qui tourneraient la meule d'un moulin.

— Ah! quelle drôle de comparaison!

— Mais comment votre tante ne pense-t-elle pas que cela doit être bien ennuyeux pour vous de tourner en rond dans ce jardin?

— C'est Mariette qui lui inspire toutes ces idées.

— Après, il a fallu reprendre la lecture, puis, à six heures, nous avons joué au bridge jusqu'à l'heure du dîner. Nous avons dîné, vous devez penser avec quelle impatience! Enfin, elle nous a dit : « Vous pouvez aller vous

coucher. Il n'est pas bon pour les enfants de veiller tard et je suis fatiguée. »

— Eh bien! que dirait-elle, si elle vous voyait!

— Au moment de la quitter, nous avons vu Mariette revenant de sa tournée dans la maison. Tous les volets avaient été fermés, les portes verrouillées, impossible de sortir. Mariette pouvait dormir sur ses deux oreilles.

— Ah! elle est bien bonne celle-là!

— Si nous exécutions une dernière danse avant de nous séparer, proposa Yves en se levant.

— Oui, oui! Une gigue et une farandole! » crièrent tous les garçons en bondissant sur leurs jambes.

La table fut emportée et la musique et les danses recommencèrent.

Mais au moment où l'entrain était à son comble, pourquoi Yves s'arrêta-t-il comme pétrifié, pourquoi Lisbeth s'effondra-t-elle sur un coussin en devenant toute pâle et que vit-on apparaître dans l'embrasure de la porte, derrière le domestique de la famille Plumet?

« Lequerq! » s'écria Yves.

Puis, prenant un ton agressif en se dirigeant vers l'arrivant :

« Par où es-tu venu?

— Par le même chemin que monsieur. J'ai tout découvert, la corde à nœuds, le trou dans la haie.... Alors j'ai voulu savoir ce que vous faisiez dans cette villa.... La cuisinière qui m'a aperçu, dans le jardin, au clair de lune, a cru que j'étais un voleur et a poussé des cris. Enfin, je me suis expliqué avec les domestiques qui ont consenti à m'amener ici.... Vous m'excuserez, Monsieur, ajouta Lequerq en se tournant vers M. Plumet.

— Eh bien, retourne à la maison... par le même chemin.

— Non, monsieur Yves, après monsieur Yves et mademoiselle Lisbeth.... Que dirait Mariette si elle savait?... »

Yves s'approcha du domestique et lui dit d'une voix furieuse.

« Je te défends de rien dire à Mariette; sans cela, je te maudis au nom de papa.... Tu as peur de ta femme... au lieu de nous aider.

— Monsieur Yves, ne faites pas cela... et Mademoiselle... Mademoiselle... Il faut donc mentir... je ne sais... je deviens fou....

— Eh bien! dit M. Plumet, pour cette fois, Lequerq ne dira rien. Du reste vous voyez où sont vos jeunes maîtres; il n'y a donc rien à craindre pour eux. Ne parlez pas à Mlle O'Reneck et à

Mariette; je vous donne l'assurance que ces enfants ne reviendront plus ici de cette manière.

— Bien, Monsieur, je vous remercie, car, moi, voyez-vous, je ne sais que faire... et quel est mon devoir?

— Oui, c'est bon, file vite, dit Yves, et rentre!

— Pas avant monsieur Yves et mademoiselle Lisbeth.

— Vieux têtù, va! Il n'en démordra pas maintenant qu'il est ici. Tenez, Jean et Jacques, vous qui êtes de futurs navigateurs, regardez ce brave marin. Lui qui est si dévoué, si débrouillard, eh bien! il a une peur bleue d'une femme (mouvement de Lequerq) et il est têtù comme cent mulets. Il n'y a rien à faire.

— Oh! non, monsieur Yves, » dit Lequerq en se redressant.

Les Plumet et les O'Reneck se firent encore de tendres adieux. Lisbeth pleurait.

« Je suis sûre que nous ne nous reverrons pas. »

Lequerq avait une figure consternée.

« Ne pleurez pas, mademoiselle Lisbeth! Oh! si le commandant était ici!

— Oui, interrompit Yves, tu serais moins bête avec Mariette. »

Tous accompagnèrent Yves et sa sœur jusqu'à l'ouverture de la haie.

Yves et Lisbeth passèrent les premiers puis Lequerq.

Arrivés au bas de la corde à nœuds, Lequerq dit à Yves :

« Monsieur Yves, montez d'abord, je tiendrai la corde pour mademoiselle. »

Yves se hissa donc le premier, ensuite Lisbeth, enfin l'ancien marin qui grimpa aussi facilement que s'il gravissait un escalier.

— Bravo! Bravo! » dirent à mi-voix les deux futurs marins.

La petite Japonaise envoya du haut de la fenêtre un dernier adieu à ses amis et elle disparut avec son frère lorsque la corde eut été tirée par Lequerq.

Et la lune, bien haut dans le ciel, dut s'amuser beaucoup cette nuit-là en voyant un Mexicain, un Écossais, un Peau-rouge, un Maharajah, un bébé de Jérusalem et un enfant de Birmanie, danser une gigue en projetant sur le sol des ombres qui paraissaient gigantesques.

CHAPITRE XIV

La catastrophe.

Yves et Lisbeth se couchèrent, l'esprit inquiet, non parce qu'ils pensaient avoir mal agi, mais parce qu'ils se demandaient si Lequerq ne trouverait pas qu'il était de son devoir de parler à sa femme de ce qui venait de se passer; et puis, il faut ajouter qu'Yves songeait que toutes ces cachotteries allaient devenir bien ennuyeuses. Après tout, que pouvait-il arriver s'ils racontaient la vérité à leur tante? Ce serait peut-être un moyen pour arriver à diminuer la terrible influence de Mariette.

Et voilà que, dans cette maison solitaire où les journées s'écoulaient monotones et tristes, il y eut le lendemain, dès sept heures du matin, des conciliabules dramatiques.

Le premier eut lieu entre Lequerq et sa femme,

Mariette. Celle-ci pressait son mari de questions pour savoir ce qu'il avait fait la veille au soir et pourquoi il était sorti.

« Tu n'es pas allé chercher du tabac, tu en as plein l'armoire de la cuisine.

— Mais si, puisque je te le dis, répondait Lequerq, en frottant vigoureusement les souliers d'Yves.

— Alors, tu es allé boire?... C'est bon....

— Mais non, je ne suis pas allé boire!

— Alors, qu'as-tu fait?

— Prendre l'air, près de la mer.

— Tun'y vas jamais.... Ça me semble louche... voyons... dis.... Ça a rapport aux petits?...

— Aux petits.... »

Lequerq s'arrêta; il commençait à trouver que sa femme avait bien de la perspicacité.... Bon Dieu! dans quelle impasse il s'était mis!

« Mais, parle donc!

— Non, je ne dirai rien.

— Tu ne diras rien et pourquoi?

— Parce que, voilà... j'ai promis.

— Tu as promis à qui? »

Et Mme Lequerq se planta devant son mari d'un air menaçant.

« Fais attention, tu sais, fais attention. Ne t'avise pas de comploter quelque chose

contre moi avec les petits, il pourrait arriver un malheur....

— Un malheur... mais non... écoute.... »

Drin! Drin! Drin! Une sonnerie impatiente se fit entendre.

« C'est mademoiselle! Cours vite, Lequerq. Mademoiselle t'appelle. »

Lequerq abandonna le soulier qu'il faisait reluire et courut vers l'appartement de sa maîtresse.

Pendant ce temps, Yves, assis sur le lit de sa sœur, discutait avec Lisbeth sur les événements de la veille.

« Moi, je me suis tellement amusée, hier soir, disait Lisbeth, que je crois que c'est un rêve; je ne puis espérer que ça recommencera.

— Oui, moi aussi, je me suis bien divertie.... Mais je crois qu'il est impossible de continuer à sortir par la fenêtre.... Mariette s'en apercevra vite.... D'ailleurs Lequerq....

— Tu crois qu'il nous trahirait.

— Non... mais il a tellement peur de sa femme.

— Alors, que comptes-tu faire? demanda Lisbeth.

— Voilà. Je vais descendre....

— Oh! attends un peu... s'écria Lisbeth effrayée.

— Tu restes ici, continua Yves sans s'émouvoir.... Je m'assois auprès de notre tante et je lui dis, tendrement : « Tante, tu nous aimes, n'est-ce pas? — Oui, » répond-elle. Alors, tout bas, je lui propose de nous éloigner tous les trois, sans Mariette, sans Lequerq. Tu comprends, tante a de l'argent, nous pouvons bien nous en aller sans eux... à Paris, à l'étranger....

— Oui, mais tante ne se porte pas bien, si elle tombait tout à fait malade?

— Eh bien! tu la soignerais, dit Yves.

— Oh! oui, mais elle est si habituée à Mariette.

— Écoute, je vais en parler à M. Plumet. Peut-être nous donnera-t-il un conseil. »

Toc, toc, toc.

« Qui est là? cria Yves.

— C'est moi, monsieur, et la tête de Lequerq apparut dans l'ouverture de la porte. Mademoiselle fait demander Mlle Lisbeth immédiatement. Elle a quelque chose à lui dire. C'est pressé.

— Je descends vite.

— Bon! Je vais prévenir mademoiselle.

— Dis donc, Lequerq, tu n'as rien dit, j'espère? demanda Yves.

— Oh ! non, je n'ai pas parlé à Mariette. »
Lorsque la porte se fut refermée, Yves dit à sa sœur :

« Cette fois-ci, ça y est. Mais Lequerq a une drôle de tête, tu ne trouves pas ? Pourvu que.... »

— Le mieux est d'aller chez tante. »

Lisbeth et Yves descendirent chez leur tante. Elle était déjà habillée. Elle portait une robe de soie noire ; à côté d'elle, posé sur une chaise, il y avait son chapeau, ses gants et un sac à main. Tout au fond de la pièce, une malle était entr'ouverte.

« Mes enfants, commença la tante, je viens de recevoir une dépêche de l'oncle Hippolyte.

— Ah ! s'écrièrent ensemble Lisbeth et Yves.

— Oui, continua la vieille dame, il vient de débarquer en France ; il nous dit d'aller le rejoindre à Paris où il passe quelque temps pour ses affaires....

— Ah ! dit Yves, son arrivée est bien inopinée.

— Alors, continua la tante, nous allons partir immédiatement.... Moi, vous deux, Mariette et Lequerq. Nous fermerons la maison et nous irons rejoindre votre oncle. Allez préparez vos malles et n'emportez que le nécessaire.... Dépêchez-vous.... »

Les deux enfants sortirent de la pièce. Ils

étaient un peu surpris, mais très heureux de penser qu'ils allaient enfin retrouver leur oncle et lui demander de les aider à échapper à la vie triste qu'ils menaient; l'influence exercée par Mariette serait sûrement amoindrie. Enfin ils se voyaient de nouveau heureux et libres.

On ne s'étonnera pas qu'ils n'aient pas demandé à leur tante à voir la dépêche de leur oncle; Mlle O'Reneck ne montrait jamais ses lettres et ses papiers aux enfants qui gardaient toujours avec elle une respectueuse discrétion.

Restait à prévenir les voisins.... Dès qu'ils furent remontés dans leur chambre, Lisbeth s'écria :

« Yves, écris vite un mot, nous enverrons Lequerq le porter.... Dépêche-toi avant que Mariette ne monte. »

Yves saisit une plume, une feuille de papier et écrivit :

« Chers amis,

« Tante vient de recevoir une dépêche de notre oncle Hippolyte, qui est à Paris. Nous partons à cinq heures. Nous ne pourrons aller vous embrasser, car nous sommes surveillés, mais nous allons revenir sûrement. Ah! combien

nous serons heureux alors? Nous nous verrons en toute liberté. Nous vous écrirons de là-bas. En attendant, nous vous embrassons tendrement, Lisbeth et moi.

« YVES O'RENECK. »

Et Lisbeth ajouta au bas de la lettre :

« Chers petits goélands, je vous aime bien fort et je ne vous oublierai jamais. LISBETH. »

Yves eut juste le temps de mettre la lettre sous enveloppe. Mariette entra, portant avec Lequerq une grande malle.

« Voilà... mais ne mettez que peu de choses, n'emportez pas toutes vos fariboles, ce n'est pas la peine....

— On mettra ce qu'on voudra, » s'écria Lisbeth, qui ne pouvait jamais entendre une phrase de Mariette sans récriminer....

Mariette sortit sans répondre. Lequerq, sur un signe d'Yves, resta dans la pièce.

« Dis donc, Lequerq, tu vas porter cette lettre, à côté, chez M. Plumet... dépêche-toi.... que ce soit fait avant le déjeuner.

— Oui, monsieur Yves », dit Lequerq en prenant d'une main hésitante la lettre que lui tendait Yves.

Puis, les deux enfants, tout à la joie de se

rendre à Paris, — bien qu'un peu tristes de quitter les Plumet, — commencèrent à emballer leurs affaires.

Pendant ce temps, Lequerq descendait l'escalier. En bas, il rencontra Mariette.

« Qu'as-tu dans la main? Une lettre?

— Oui... non... oui,... répondit Lequerq, embarrassé.

— C'est une lettre de qui?

— C'est une lettre que je porte à la poste.

— Ah? dit Mariette d'un ton doux, eh bien donne-la moi; je sors, je vais faire une commission pour mademoiselle... je la mettrai moi-même à la poste.

— Toi-même? C'est que....

— Va... ne t'inquiète pas. Il faut que tu fermes les malles de Mademoiselle, elle t'attend depuis un moment.... Dépêche-toi. Moi, je sors. »

Mariette saisit brusquement la lettre et entra dans la cuisine, tandis que Lequerq, fort penaud, se dirigeait vers la chambre de Mlle O'Reneck.

Mariette regarda l'adresse de la lettre, vit que celle-ci était destinée aux habitants de la villa voisine; elle la tourna et la retourna d'un air soupçonneux, puis finalement elle la jeta dans le poêle de la cuisine. Évidemment elle ne se rendait pas compte de l'indélicatesse de

son acte. Pas plus qu'elle ne sentait combien était grave la supercherie dont elle s'était rendue coupable le matin même. Depuis la



« Qu'as-tu dans la main ? Une lettre ? » demanda Mariette à son mari.

veille, elle se doutait vaguement qu'Yves et Élisabeth échappaient à son emprise et dans la crainte que « ses petits » ne subissent la mauvaise influence d'étrangers, et surtout qu'on

lui prenne un peu de leur affection, elle avait inventé l'histoire de la dépêche, seul moyen, pensait-elle pour décider sa maîtresse à quitter Biarritz. Elle avait pu facilement la tromper, car Mlle O'Reneck lui faisait lire son courrier, à cause de ses mauvais yeux.

Les malles furent vite faites, les enfants ne revirent leur tante qu'au moment du départ, car pour ne pas se fatiguer avant le voyage, elle avait déjeuné seule, servie par Mariette.

Lisbeth et Yves avaient voulu profiter de cette liberté relative pour faire des signaux à leurs nouveaux amis, mais en regardant la villa Joyeuse, ils virent qu'elle était vide, tous les Plumet s'étaient envolés.

« Bien entendu, ils ne se doutent pas que nous allons partir... ils n'ont pas reçu notre lettre, ils sont sortis.... J'aurais tant voulu les embrasser. »

Et Lisbeth contemplait tristement la demeure de leurs petits amis.

« Va, dit Yves, n'aie aucun chagrin, nous reviendrons bientôt et nous les verrons souvent. »

Le même soir, vers six heures, au moment où les petits oiseaux faisaient entendre leurs plus jolis gazouillements dans les jardins, la famille Plumet rentrait d'une longue prome-

nade, chacun rapportant des crevettes, des coquillages, des fleurs, ce qu'ils avaient cueilli ou ramassé ça et là.

Lorsqu'ils passèrent devant la villa Silencieuse, Pierre s'arrêta avec étonnement.

« Les volets de « l'île mystérieuse » sont fermés! Qu'y a-t-il donc?

— Vous attendez vos petits amis? dit M. Titichien qui s'avavançait au-devant d'eux avec Jupiter. Ils sont partis par le train de cinq heures. Personne ne sait où ils sont allés.

— Ah! quel malheur! s'écrièrent les enfants désespérés. Pauvre Lisbeth! Pauvre Yves! Où les a-t-on emmenés? Que faire, papa?

— Attendre. Nous saurons certainement un de ces jours où on les a conduits. »

Jupiter, sur le perron, regardait ses jeunes camarades en remuant sa queue, et semblait comprendre parfaitement leur extrême affliction.

« Est-ce toi, vieux, qui les as trahis? » demanda le petit Louis en passant ses bras autour du cou du bon chien et en l'embrassant.

CHAPITRE XV

A l'Ile des Pêcheurs.

Tandis qu'Yves et Lisbeth filaient vers une destination inconnue de la famille Plumet, celle-ci ne pouvait se consoler de la disparition subite de leurs amis.

Chaque jour, on parlait des petits O'Reneck, chaque jour, vainement, on regardait si la fenêtre de « l'île mystérieuse » ne s'était pas ouverte pendant la nuit ; on se précipitait sur le facteur espérant que, parmi les lettres, il s'en trouverait une d'Yves et de Lisbeth. Mais aucune lettre ne vînt.

Au commencement, M. Plumet eut beaucoup de peine à distraire ses enfants. Cet événement les avait frappés, d'autant plus que le caractère faible de la tante de leurs amis, le despotisme de Mariette, étaient des choses incompréhensibles pour eux, élevés si intelligemment par leurs bons parents. Malgré tout on continua à

se baigner, à faire des promenades, à pêcher des crevettes, à construire des forts, mais, bien souvent, au milieu de leurs amusements, les Plumet s'écriaient : « Ah ! Si Yves et Lisbeth étaient avec nous ! »

...La famille O'Reneck avait pris l'express pour Paris. A l'arrivée dans la capitale, Mariette avait bien été obligée d'avouer sa supercherie et qu'elle avait inventé la dépêche. Mlle O'Reneck avait été un peu saisie de cette audace, mais Mariette ne lui laissa pas le temps de réfléchir et lui prouva qu'elle avait agi ainsi pour le bien des enfants. Par son insistance, elle avait réussi à obtenir des confidences de Lequerq qui se montra d'une scandaleuse faiblesse ; elle avait ainsi connu les fugues d'Yves et d'Élisabeth. Elle les représenta donc comme ne sortant pas de la villa des Plumet, jouant constamment avec ces jeunes diables qu'elle eut soin de dépeindre sous l'aspect d'enfants mal élevés et turbulents, enfin elle fit un tel tableau de la maison voisine que Mlle O'Reneck, dont l'esprit se laissait facilement influencer, comme nous avons déjà pu le constater, finit par croire qu'elle n'avait pas eu tort et qu'il était juste temps de soustraire son neveu et sa nièce à une si déplorable influence.

Quant à Yves et à Lisbeth, leur colère éclata

de façon terrible; ils firent une scène violente à Mariette, la traitant de menteuse et de folle, Lequerq passa, lui aussi, un mauvais quart d'heure. Finalement les enfants déclarèrent qu'ils saisiraient la première occasion de fuir et qu'alors Mariette verrait le résultat de ses mauvaises actions.

La vieille bonne, absolument inconsciente du mal qu'elle avait fait, ne quittait plus Mlle O'Reneck, tandis que Lequerq gardait nuit et jour Yves et Lisbeth. Le vieux marin, prit tout à coup d'une peur rétrospective, avait avoué à ces derniers que la lettre destinée aux Plumet n'avait sans doute pas été remise, car sa femme la lui avait enlevée des mains.

« C'est bon! avait froidement déclaré Yves, tu n'as plus ma confiance. »

Alors le vieux marin avait pleuré, mais Yves ne lui avait pas pardonné.

On ne pouvait rester à Paris, à l'hôtel, en pleine saison de vacances, par une très forte chaleur; d'ailleurs Mlle O'Reneck était extrêmement faible et fatiguée. Pressée par Mariette, qui ne quittait son chevet ni jour, ni nuit, elle se décida à partir pour l'Italie, pour les bords du lac Majeur où elle avait déjà fait de fréquents séjours dans une île délicieuse, l'Ile

des Pêcheurs, où il n'y avait en réalité qu'une maison habitable. Ce projet fut du goût de Mariette, qui connaissait les lieux, y étant allée avec sa maîtresse.

« Dans une île, ils ne pourront songer à fuir, » pensait la vieille bonne.

Mlle O'Reneck, Yves, Lisbeth, accompagnés de Mariette et de Lequerq, quittèrent Paris un beau matin pour se rendre en Italie. Les enfants n'avaient pu encore expédier une lettre à l'adresse des Plumet.

La petite maison de l'Île des pêcheurs, où la famille s'installa, était entourée d'une haute grille sur laquelle montaient des rosiers, des clématites et du lierre aux feuilles luisantes. Il n'y avait qu'une seule porte dont la clef était toujours dans la poche de Mariette. Lequerq seul sortait chaque jour pour acheter des provisions aux pêcheurs qui peuplaient l'île.

Yves ne voulait rien lui demander; Lequerq n'avait pas porté la lettre aux Plumet, et Yves redoutait une nouvelle trahison de sa part. Désormais le jeune garçon voulait agir seul. Mais lui et sa sœur, voyant Mlle O'Reneck très éprouvée par le voyage, ne songeaient pas à fuir immédiatement; ils auraient voulu toutefois prévenir

M. Plumet de la façon dont Mariette s'était comportée vis-à-vis d'eux et de leur tante.

Un jour qu'Yves se promenait seul dans le grand jardin, il atteignit la grille qui donnait sur une route ombragée de magnifiques tilleuls. Yves s'arrêta et, à travers les branchages des rosiers grimpants et du chèvrefeuille odorant, aperçut à quelque distance un petit chevrier qui s'amusait avec une sorte de pipeau en jouant des airs doux et langoureux. Vêtu d'une chemise et d'une courte culotte, il avait la tête et les pieds nus. Ses cheveux bruns étaient bouclés, et d'immenses yeux noirs éclairaient son visage. Il était suivi de trois chèvres qui s'en donnaient à cœur joie d'arracher les fleurs de chèvrefeuille, et d'attraper bien haut les plus belles roses.

« Oh ! se dit Yves, qu'il est heureux ce petit chevrier, il est libre ! »

Il le regarda avidement. Le petit chevrier l'aperçut ; gracieux et expressif comme on l'est en Italie, il s'approcha d'Yves et lui dit un mot en italien en mettant sa main devant sa bouche comme pour un baiser. Yves ne comprit pas le mot, mais il répondit : « Gentil, gentil !... »

Alors, le chevrier, laissant son pipeau, siffla. Les chèvres dressèrent leur tête et bien lentement rejoignirent leur jeune gardien. Il s'agenouilla

près de l'une d'elles et remplit une écuelle de bois d'un lait mousseux, qu'il offrit à Yves en la lui tendant à travers les barreaux de la grille.

« Merci, merci. » De sa vie, il n'avait rien bu d'aussi bon. Tout à coup il tressaillit, saisi d'une idée.... Oui, mais, sapristi! cet enfant ne le comprendrait pas....

« Petit, petit, tiens, prends ça... » et il lui tendit un billet qu'il avait dans la main.

Le berger se mit à rire et exécuta une cabriole, puis, remettant son pipeau à ses lèvres, il allait s'éloigner.

« Reviens demain, reviens demain... petit, petit!... »

Avec des signes, il essaya de lui faire comprendre qu'il l'attendrait le lendemain. Le petit le quitta en riant.

Jamais Yves ne passa une nuit aussi agitée. Le soir, rentré à la maison, assis en face de sa tante à qui il faisait la lecture, son esprit était bien loin du récit des *Aventures de M. Pickwick* qu'il lisait alors. Les lettres dansaient devant ses yeux. Il ne pouvait pas prononcer les mots. « Pourvu qu'il revienne demain? »

Lisbeth comprenait bien qu'Yves était troublé, mais elle jugeait qu'il ne fallait rien dire,

pas même faire un signe, car à chaque minute Mariette pouvait les surprendre.

Le lendemain, Yves manifesta le désir de rester longtemps dans le jardin; Lequerq, sur l'ordre de sa femme, ne le perdait jamais de vue; pourtant, vers les trois heures, son attention se relâcha parce qu'Yves s'assit sur un banc et feignit de lire attentivement. Tout à coup, le jeune garçon entendit le chant du petit chevrier sur son pipeau. Il courut à la porte et regarda s'approcher celui qu'il attendait anxieusement depuis le matin.

« Petit, petit, voilà pour toi », dit Yves tandis que l'enfant lui tendait son écuelle de lait. Il lui donna un billet de cinq lires, ce qui plongea le berger dans une profonde stupéfaction.

« Tiens, prends ça et va le porter à la poste. »

Et Yves lui mit dans la main une lettre qu'il avait écrite dans l'espoir que le providentiel petit chevrier pourrait l'expédier. Celui-ci comprit et détala au plus vite.

« Maintenant il n'y a plus qu'à attendre! » Et Yves revint à la maison auprès de sa sœur.

Le soir, à l'issue du dîner, Yves dit à sa sœur :

« J'ai écrit aux Plumet pour qu'ils viennent nous délivrer! »

Lisbeth devint toute rouge de bonheur et d'émotion.

La lettre, mise à la poste par le petit chevrier du lac Majeur, arriva un beau matin à Biarritz, à la villa Joyeuse.

« Voilà une lettre pour monsieur, elle n'est pas affranchie, il a fallu payer une surtaxe au facteur, dit la cuisinière, tout en remettant le courrier à M. Plumet qui, assis dans le jardin, attendait le déjeuner.

— C'est bon... d'Italie... de qui?... Ah! mes enfants, c'est une lettre d'Yves!

— D'Yves! s'écrièrent tous les enfants en bondissant autour de leur père.

— Oui.... Elle n'est pas longue! Écoutez.... »

Et tandis que Rose, rejoignant ses frères, se blottissait entre les jambes de son papa, M. Plumet lut les lignes suivantes :

« Cher monsieur Plumet.

« Nous sommes au bord du lac Majeur, près d'Isola Bella, à l'Île des Pêcheurs, dans la villa des Cyprès. Venez et trouvez un moyen de nous délivrer. Il le faut; nous sommes prisonniers; Mariette a inventé l'envoi d'une dépêche pour

nous faire quitter Biarritz; ma tante et Lisbeth mourront si nous restons ainsi. Je ne veux pas voir mourir ma sœur. Venez à notre secours! Vous êtes notre seul ami sur terre, je ne compte que sur vous. L'oncle Hippolyte est au Brésil et si Mariette savait que je vous écris, elle nous emmènerait à Tombouctou ou en Polynésie. Monsieur, agissez, je vous en supplie au nom de vos enfants.

« YVES O'RENECK. »

Il y eut un silence. M. Plumet était très ému, quant à Mme Plumet, elle ne put s'empêcher de pleurer.

« Papa... papa... commença Pierre.

— Papa, s'écrièrent les deux jumeaux, vous allez partir, n'est-ce pas?

— N'est-ce pas, papa, que vous allez les délivrer?

— Quand partirez-vous?

— Emmenez-nous, emmenez-nous! crièrent les quatre garçons à la fois.

— Non, moi seul, dit Pierre, je suis l'aîné.

— Eh bien, et nous? Nous sommes les jumeaux.

— Non, moi, dit Paul, parce que je sais un peu d'italien.

— Mes enfants, dit M. Plumet, je ne puis prendre comme cela une détermination. Vous comprenez que je n'ai aucun droit sur ces enfants. Ils ont une tante, un tuteur et je risque d'être éconduit ou même mis à la porte.

— Oh! pas vous, papa!

— Mais parfaitement si; la tante n'est que malade et qui sait si elle m'autoriserait à me mêler de ses affaires. Ils ne sont privés de rien.... D'autre part, si je ne venais pas à leur secours, qui sait ce qui pourrait leur arriver?

— Oh! Papa chéri, que vous êtes bon! »

Et M. Plumet dut encore subir l'assaut de tous ses enfants qui lui sautèrent au cou pour l'embrasser.

Dans l'après-midi, il envoya sa petite famille se promener sur la plage « car, disait-il, il faut que je réfléchisse à ce que je puis faire en ces circonstances si délicates ».

M. et Mme Plumet restèrent donc chez eux et les enfants allèrent s'asseoir en rang, selon leur coutume, au bord de la mer.

Yves et Lisbeth continuèrent à être l'unique sujet de leur conversation et chacun donnait avec impétuosité son opinion sur la façon dont il aurait agi s'il s'était trouvé dans leur situation.

Pendant qu'ils discouraient, en jetant de temps en temps des regards sur les fenêtres fermées de la villa Silencieuse, ils entendirent une auto s'arrêter brusquement. De l'endroit où ils se trouvaient, les petits Plumet ne pouvaient se rendre compte si cette voiture s'était arrêtée devant leur maison ou devant l'habitation voisine.

Mais comme ils étaient des petits curieux et que, de plus, ils avaient l'esprit excité par l'histoire de leurs amis O'Reneck, ils se précipitèrent pour savoir qui arrivait.

« Si c'était eux!...

— Oh! non! En même temps que la lettre, ce n'est pas possible.

— C'est un monsieur. Où va-t-il? »

Les Plumet considérèrent l'arrivant, avec de grands yeux écarquillés.

C'était un grand monsieur brun, à la démarche ferme, à l'allure martiale, portant sur le bras un grand manteau de voyage, qui, sans remarquer les fenêtres fermées de la villa Silencieuse, sonnait à la grille. On entendit au loin le son de la cloche.

Bien entendu, il n'y eut pas de réponse. Le voyageur semblait s'impatienter. Il sonna de nouveau plus violemment.

Enfin, voyant que rien ne remuait dans la villa, il regarda autour de lui, cherchant un être vivant afin d'avoir un renseignement.

Il aperçut, grimpés sur la grille qui bordait le jardin de la villa voisine, cinq petits garçons et une petite fille vêtus de blanc, qui ne le quittaient pas des yeux.

« Quelle gracieuse vision ! » se dit le voyageur. Puis s'approchant d'eux et les saluant, il leur dit :

« Ne pourriez-vous me renseigner ? Cette villa est inhabitée ? »

— Oui, monsieur, répondit Pierre en lâchant la grille et en se laissant tomber à terre.

— Je suis sûr que c'est l'oncle Hippolyte, souffla Jean à Jacques.

— Non, un ami, répondit celui-ci.

— Méfions-nous, dit tout bas Paul.

— Elle est inhabitée, c'est étrange ! continua le voyageur. Pouvez-vous me dire à qui elle appartient ? A-t-elle un gardien ?

— Vous pourriez peut-être vous adresser au père Titichien.

— Où est-il, ce père Titichien ?

— C'est le gardien de notre villa.

— Eh bien, si vous voulez m'indiquer où

je pourrais le trouver, je vous en serais très reconnaissant.

— Monsieur, je vais l'appeler, dit Pierre; il viendra tout de suite, s'il n'est pas en course.

— Merci, jeune homme.... Comment vous remercier de votre obligeance?... Je suis le commandant O'Reneck! »

Tous les Plumet se mirent aussitôt à courir comme des fous jusqu'à leur maison en criant : « Papa! papa! venez vite! »

Le commandant ne comprenait rien à cette fuite éperdue.

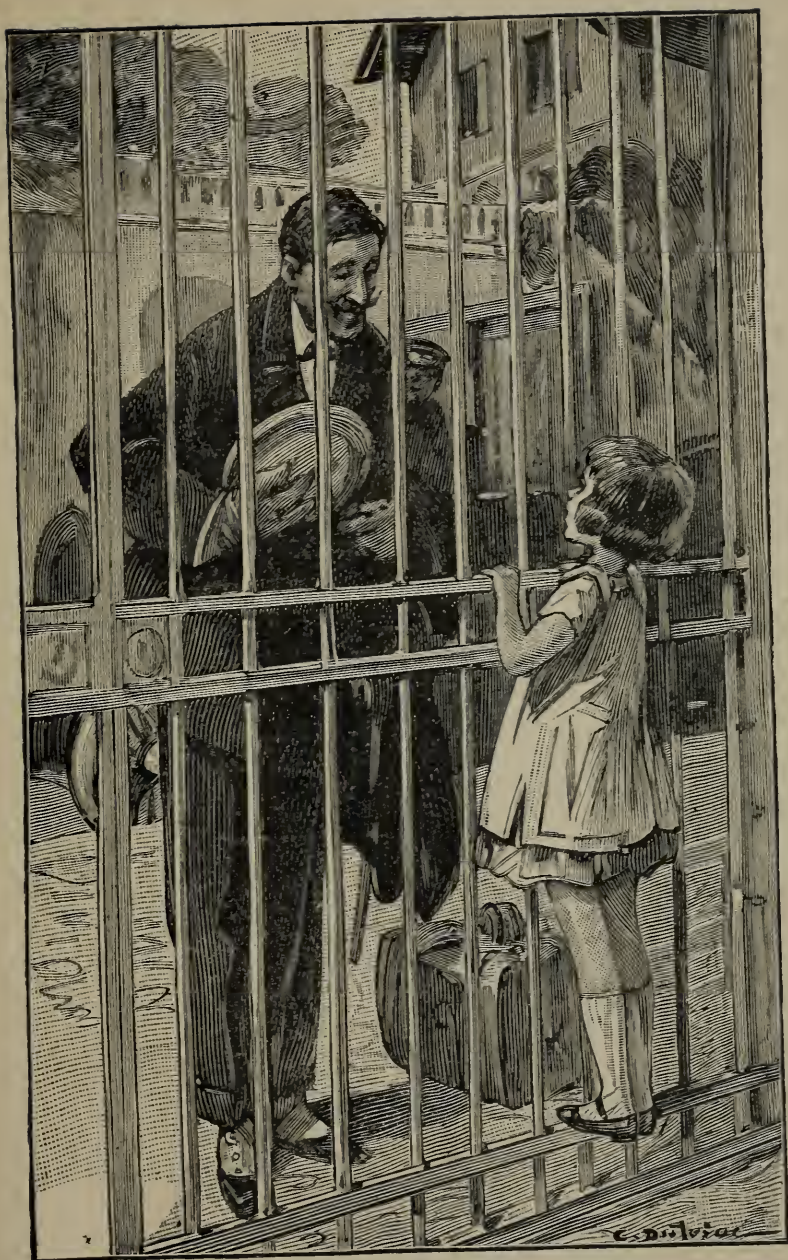
« Mais, mes enfants!... Écoutez-moi.... Je ne suis pas un ogre. Qu'y a-t-il donc? »

Quant au chauffeur de l'auto, il riait à gorge déployée en voyant la fuite éperdue de tous ces oiseaux blancs!

Seule Rose, qui était restée grimpée sur la grille tout le temps de la conversation, et qui descendue elle aussi à terre, n'était pas parvenue à courir aussi vite que ses frères, se planta bravement en face du commandant O'Reneck et lui dit :

« Mais vous êtes mort!

— Mort, ma petite enfant, on pouvait le croire; mais il paraît que je suis encore en vie. Qui vous a dit que j'étais mort?



La petite Rose se planta bravement en face du commandant.

— Lisbeth et Yves.

— Vous les connaissez donc?

— Oh! oui; ils étaient tout à fait gentils et surtout joliment drôles, surtout la nuit lorsqu'ils sont venus avec leur déguisement de Japonaise et de Chinois.... Oh! c'était amusant lorsqu'ils montaient à la corde à nœuds! »

Le commandant croyait devenir fou. Que signifiait tout cela?... Mais, à ce moment, il vit revenir les cinq petits Plumet suivis de M. Plumet qui ouvrit la grille et dit au voyageur.

« Monsieur, vous avez besoin d'un renseignement que je pourrai sans doute vous donner; je suis à votre disposition... mais auparavant....

— Je suis le commandant O'Reneck et je comprends votre étonnement puisque mon bâtiment a été torpillé et que j'ai été porté comme disparu.... Seulement avant de vous dire comment j'ai été sauvé, donnez-moi des nouvelles de mes enfants... car je vois cette villa vide... je suis dans l'angoisse....

— Rassurez-vous, ils sont en bonne santé... mais dans une singulière situation! Voici une lettre d'Yves que j'ai reçue hier. »

M. Plumet tendit au commandant la lettre de son fils.

« Je n'y comprends rien,... je n'y comprends rien, s'écria M. O'Reneck, perdant son calme. Mes enfants, mes enfants! Comment peuvent-ils être ainsi malheureux! Il faut que je parte sans retard.... Oh! Monsieur, comment vous remercier.... Qui aurait pu penser?... Cette Mariette.... »

Les yeux du commandant étaient pleins de larmes; il serrait les mains de M. Plumet et semblait en proie à la plus profonde émotion.

« Commandant, permettez-moi de vous dire que d'abord, il n'y a qu'un train, ce soir, que vous puissiez prendre; par conséquent, vous allez entrer chez moi pour vous reposer. Je pourrai alors vous raconter comment mes enfants se sont liés avec les vôtres, et comment ils sont unis par la plus sincère affection. »

Tout en prononçant ces paroles, M. Plumet, aidé de Pierre, prenait la valise et les sacs qui remplissaient l'auto, tandis que le commandant O'Reneck, un peu remis de sa surprise, payait le chauffeur qui aurait bien voulu savoir comment était ressuscité cet officier de marine torpillé. Enfin le commandant, escorté des cinq fils Plumet et de Rose, qui

lui tenait la main, entra dans la villa Joyeuse où, assis tranquillement dans un bon fauteuil, en face de M. et Mme Plumet, il écouta avec stupéfaction ce que ces derniers lui disaient de ses enfants. Il ne pouvait s'expliquer la conduite de sa sœur. Évidemment elle avait toujours eu une mauvaise santé, mais de là à subir de cette façon l'ascendant de Mariette!...

« Cet imbécile de Lequerq, il ne disait donc rien!

— Il avait une telle peur de sa femme.

— Mais il est devenu une poule mouillée! Ce qu'il va recevoir lorsque je le reverrai.... Mais sa femme est absolument folle pour inventer de pareilles choses! Pourquoi Yves et Lisbeth ne sont-ils pas venus chez vous et n'y sont-ils pas restés?

— Nous n'avions aucun droit sur lui!... Mlle O'Reneck, influencée par Mariette, les aurait repris; il n'y aurait eu que leur oncle Hippolyte pour....

— Le frère de ma femme! Un imbécile, c'est moi qui le dis. Ah! ces pauvres enfants! Que seraient-ils devenus si j'étais mort vraiment!

— Et vous, commandant, demanda Jean tout à coup, comment êtes-vous ressuscité?

— Puisque ça vous intéresse, je vais vous le dire. »

Le commandant O'Reneck raconta alors de quelle façon il avait été torpillé. Le contre-torpilleur qu'il commandait avait reçu une torpille d'un sous-marin boche. Il avait riposté, le Boche avait coulé, son bâtiment aussi. Mais non loin de lui, un autre sous-marin ennemi avait assisté à la lutte et avait sauvé les survivants dont lui et trois de ses hommes. On les avait emmenés en Silésie dans une forteresse dans laquelle ils étaient restés deux ans, au secret absolu. Au cours de l'engagement avec le sous-marin allemand, ils avaient pu, en effet, se rendre compte des procédés de combat d'un tel bâtiment, et l'ennemi craignait qu'ils ne les fissent connaître d'une façon ou d'une autre. Le commandant et ses compagnons étaient parvenus à s'évader; ils avaient gagné la Russie où ils étaient tombés en pleine révolution; les Bolcheviks les avaient gardés jusqu'au mois dernier où, grâce à certaines démarches officieuses, et aussi à sa fermeté, il était parvenu à rentrer en France.

A peine débarqué, après avoir envoyé une dépêche à sa sœur et à ses enfants, il avait traversé Paris pour faire établir son identité

au Ministère de la Marine et il avait filé sur Biarritz.

« Vous comprenez, n'est-ce pas, avec quelle impatience, j'attends le moment de retrouver mes enfants. Songez! Voici plus de quatre ans que je ne les ai vus.... Comme ils doivent être changés! Dites-moi, comment sont-ils? »

Les enfants ne purent s'empêcher de se joindre à leurs parents pour parler de leurs amis. L'un, pour déclarer que Lisbeth était courageuse et charmante, ne voulant jamais se séparer de son frère, l'autre, pour raconter qu'Yves était un marin étonnant, tirant de l'arc, fabriquant des girouettes, etc.... Le commandant s'amusa beaucoup quand on lui raconta la promenade en mer à Guéthary, et il trouva que ses enfants ne manquaient pas d'idées ingénieuses et d'énergie pour se débrouiller dans toutes les circonstances.

Mais Jean et Jacques auraient bien voulu avoir plus de détails sur son évasion. Le commandant leur promit de leur faire un long récit de ses aventures lorsqu'il aurait retrouvé ses enfants.

CHAPITRE XVI-

Maison vide.

Lorsque le commandant et les enfants eurent cessé de parler, M. Plumet dit :

« Il est inutile de me demander ce que j'aurais fait si vous n'étiez pas revenu; du diable si je sais comment nous nous en serions tirés! Pour l'instant, la première chose à faire, c'est d'envoyer une dépêche à vos enfants, en Italie, à l'Ile des Pêcheurs, n'est-ce pas votre avis?

— Bien entendu. Et je pars ce soir. »

Alors Pierre courut à la poste et expédia la dépêche suivante :

« Je serai auprès de vous demain soir. COMMANDANT O' RENECK. »

« J'ai peur, se dit Pierre en revenant à la villa Joyeuse, que Lisbeth ne puisse supporter l'émotion qu'elle ressentira à la réception

de cette dépêche... enfin c'est son père qui l'a voulu. »

Le commandant ne pouvait pénétrer dans la villa Beauséjour puisque personne à Biarritz n'en possédait les clefs, et d'ailleurs, il avait hâte de partir. L'heure à laquelle il devait prendre le train se rapprochait rapidement lorsque, se tournant vers M. Plumet, le commandant lui dit à brûle-pourpoint :

« Monsieur, vous avez témoigné tant de bienveillance à mes enfants que je voudrais faire quelque chose pour les vôtres, tout au moins pour l'un d'eux. Voulez-vous me donner votre fils Pierre pour m'accompagner en Italie?

— Oh! Monsieur! Oh! Papa! s'écria Pierre, bondissant de joie.

— Vous alliez partir pour sauver mes enfants, continua le commandant, n'est-il pas juste que l'un de vous soit témoin du bonheur que nous apportons à Yves et à Lisbeth.

— Commandant, je suis trop heureux pour Pierre, et je ne puis qu'accepter votre proposition. Il est parfaitement inutile de demander l'avis de mon fils, ses yeux disent sa joie! ajouta-t-il.

— Merci papa! Merci commandant! s'écria Pierre.

— Tu vas nous quitter, mais tu reviendras vite, n'est-ce pas? s'écrièrent tous les petits Plumet qui, le cœur un peu gros, entouraient leur frère.

— Oui, oui, je reviendrai vite. Pendant mon absence, je vous confie à Jean et à Jacques. Sur-tout qu'ils ne soient pas trop entreprenants! »

Là-dessus, les cinq garçons et Rose montèrent préparer les bagages de Pierre avec leur maman.

A cinq heures, le commandant et Pierre prenaient le train qui devait les conduire à Lyon, puis en Italie.

Les adieux de Pierre à ses frères et à sa sœur furent très tendres. C'était la première fois qu'ils se séparaient.

Le commandant et Pierre dormirent très bien pendant la nuit, l'un parce qu'il était habitué à bien d'autres fatigues, l'autre, parce qu'il était jeune.

A Lyon, ils déjeunèrent, puis reprirent un train. Ils traversèrent le Simplon avant la nuit, aussi purent-ils admirer de magnifiques paysages.

Le commandant, de plus en plus joyeux à mesure que diminuait la distance qui le séparait de ses enfants, causait avec Pierre, lui donnant sans cesse des explications sur les pays qu'ils traversaient; ce qui enchantait le jeune garçon très fier d'être ainsi traité par un héros de la guerre.

Il faut ici rappeler que le commandant avait été nommé commandeur de la Légion d'Honneur à titre posthume; cette nouvelle avait été annoncée à Yves et à Lisbeth bien après la signature de la paix, alors qu'ils avaient perdu tout espoir de retrouver leur père.

Les voyageurs durent coucher à Milan et n'arrivèrent à Pallanza, au bord du lac Majeur, que le soir à cinq heures. Immédiatement le commandant frêta un petit canot qui devait les transporter à l'Ile des Pêcheurs; il n'avait pas la patience d'attendre le passage du vapeur qui régulièrement, deux fois par jour, transportait les voyageurs de Pallanza à Isola Bella et à l'Ile des Pêcheurs.

Quelle joie pour Pierre de voguer ainsi sur ce magnifique lac, dans une barque à voile couleur de pourpre, et en compagnie d'un officier de marine! Quel récit il allait faire le soir même, dans une lettre qu'il écrirait tandis qu'Yves et Lisbeth seraient tout à la joie de revoir leur père.

« La villa des Cyprès?... Là-bas, là-bas,... au bout du chemin,... dit le matelot en accostant. Il n'y a que cette maison d'habitable, pour des étrangers, dans cette île; le reste, c'est des cabanes de pêcheurs. »

Le commandant le paya largement, saisit sa

valise et, d'un pas si rapide que Pierre avait peine à le suivre, il prit le chemin qu'on lui indiquait.

Pierre Plumet n'avait jamais suivi un chemin aussi beau ! A droite, on apercevait le lac bleu par-dessus des rochers sur lesquels grimpaient des rosiers, du chèvrefeuille, tandis que sur le ciel se détachaient çà et là d'immenses cyprès noirs. Pour accroître le charme de cette soirée, des oiseaux, perchés sur les arbres touffus, faisaient entendre leur doux ramage comme s'ils rendaient un dernier hommage au beau soleil qui allait disparaître.

« Oh ! dit Pierre, quel chemin solitaire ! Comme les oiseaux là-haut sont joyeux ; sûrement ils ont déjà annoncé notre arrivée à Yves et à Lisbeth.

— Tu crois ? » dit le commandant en souriant. Il s'était mis à tutoyer Pierre comme s'il était son propre fils et comme s'il le connaissait depuis très longtemps, tant les récents événements l'avaient rapproché du jeune garçon.

Ils atteignirent un carrefour. Quelle route devaient-ils prendre ?

« Le matelot a dit tout droit, assura Pierre.

— Oui.... On aperçoit là-bas un jardin entouré de murs... une grille.... C'est là... je

pense... » disait le commandant au comble de l'émotion, et il hâtait le pas.

Sur le chemin, il n'y avait personne qu'un petit berger qui jouait sur un pipeau et gardait des chèvres ; celles-ci, qui essayaient d'atteindre les plus basses branches des arbres.

« Mais il n'y a pas de sonnette.... Alors, entrons, » dit le commandant.

Il essaya d'ouvrir la porte. Elle était fermée.

« Comment faire ? Il doit bien y avoir une entrée ! Lisbeth ! Yves ! Lequerq ! » cria le commandant d'une voix de stentor....

Mais ce fut bien inutilement.

« Ah ça ! j'entrerais tout de même, » dit le commandant en saisissant la porte comme pour la briser.

Le petit berger s'était approché d'eux. Il regardait curieusement les deux voyageurs qui avaient laissé tomber à terre leurs valises et leurs cannes.

« Signor ! Signor, tout le monde est parti, » dit-il en italien.

Le commandant ne parlait pas couramment cette langue, mais il la comprenait assez bien. Il cessa de secouer la porte et, regardant le petit d'un air furieux :

« Tu dis : tout le monde est parti...

— Oui, signor.... Le jeune monsieur qui était si généreux... la jeune demoiselle si gentille... la vieille dame... et puis un domestique et une servante....

— Où sont-ils allés, réponds-moi vite, où sont-ils allés?

— Signor, mais je ne sais pas!

— Tu ne sais pas... mais, nigaud, — et le commandant serrait le bras du petit berger — il y a bien un propriétaire de cette maison.... Tu comprends?... le propriétaire de la maison, où est-il?

— Oh! là, dans la Casa Bellissima.

— Conduis-moi à la Casa Bellissima... vite... vite; tiens, prends ça pour ta peine.... »

Le commandant O'Reneck lui donna un billet de cinq lires; puis, se tournant vers Pierre d'un air désespéré, il ajouta, découragé :

« Ah! Pierre, il me semble que je ne retrouverai jamais mes enfants!

— Oh! commandant, ne perdez pas courage! Vite, allons à la Casa Bellissima. »

Le commandant et Pierre suivirent le jeune berger, qui trouvait cette aventure bien extraordinaire. Il tourna à droite et prit un petit sentier qui conduisait à la Casa Bellissima; ce chemin descendait vers le lac, entre des

cabanes de pêcheurs très misérables, et bientôt les voyageurs furent suivis d'une bande de gamins mal vêtus, déguenillés, mais jolis, gracieux, avec des yeux noirs splendides, qui se pressaient les uns contre les autres pour voir



« Signor, dit le petit Italien, tout le monde est parti. »

« il povere Signor » qui venait retrouver ses « bambini », — car le matelot qui avait transporté en barque les deux étrangers et à qui le commandant avait indiqué le but de son voyage avait déjà bavardé. Les plus grands traînaient les plus petits; dans leur précipitation, quelques-uns tombaient, butant contre les pierres, mais ils se relevaient prestement et

ils couraient un peu plus vite pour rattraper le gros de la troupe.

Des femmes parurent aux portes des cabanes et bientôt elles se mirent toutes à parler à la fois de l'arrivée du commandant O'Reneck. Quant au petit berger, il avançait triomphalement, son pipeau à la main, dirigeant cette bande de gamins que suivaient au loin ses trois chèvres ravies de s'attarder à brouter ce qui leur plaisait sans surveillance.

Enfin on atteignit la Casa Bellissima. C'était une cabane plus misérable encore que toutes les autres.

Au bruit que faisait la marmaille, une grosse femme parut sur le seuil de la porte. Elle avait un assez beau type italien, des yeux bruns immenses, des cheveux noirs comme l'aile du corbeau; mais sa tenue était fort négligée. Sur sa robe, elle avait jeté un châle écarlate, comme le ruban qui ornait son cou.

Le petit berger, avant que le commandant eût ouvert la bouche, se mit à tenir un discours en italien avec volubilité; les gamins et les femmes lui répondirent avec vivacité et de sorte qu'en une minute le bruit de leurs exclamations devint assourdissant. Pierre, qui ne comprenait pas l'italien, crut que les femmes et

les enfants se disputaient et il regardait le commandant avec inquiétude, ne sachant pas comment cela allait finir. Malgré son angoisse, celui-ci ne put s'empêcher de sourire pour le rassurer, car lui qui connaissait les Italiens et leur langage, avait compris que toute cette population lui était sympathique et voulait l'aider dans ses recherches.

Enfin, du vacarme, se dégagea cette information que les locataires de la villa des Cyprès étaient partis, — ce qui était facile à constater. Entre temps le chevrier, qui s'appelait Beppo, apprit au commandant que c'était à lui que le jeune homme de la villa avait confié une lettre.

Le commandant donna une petite tape amicale sur l'épaule de Beppo pour le remercier. Aussitôt on cria :

« Evviva il piccolo! Evviva Beppo!

— Beppo, tu es un brave garçon!

— Mais pourquoi les avez-vous laissés partir? dit une femme à la propriétaire de la villa des Cyprès.

— Mais, répliqua une autre femme, elle avait reçu l'argent d'avance, ça lui était bien égal!

— Oh! les pauvres enfants! on les a volés!

— Et, celui-là, c'est le papa?

— Il est quoi, ce papa? Un général français?

— Non, un marin.

— Oh! Et les enfants sont à lui!

— Oui et maintenant ils sont perdus!

— Oh! Eh bien! si la propriétaire....

— Mais ce n'est pas ma faute!

— Si, vous êtes une avare.

— Moi! Seigneur Jésus! Moi, pauvre de pauvre! »

Et elle commençait à sangloter.

Beppo, qui sentait combien son rôle avait été important dans cette affaire, cria à tue-tête, pour dominer la voix des femmes :

« Laissez donc parler le général. »

Les voix s'affaiblirent... un peu.

« Signora, quand sont-ils partis, les locataires de la villa des Cyprés? demanda le commandant.

— Avant-hier matin, à cinq heures. Le soir, un homme....

— Lequerq, souffla Pierre.

— Quel triple idiot! murmura le commandant.

— ... est venu me dire que la villa ne convenait pas....

— J'avais porté chaque jour du lait de chèvre au jeune homme derrière la grille, crut devoir ajouter Beppo.

— Bien, mon petit, dit le commandant en lui pinçant l'oreille.

— De mes chèvres, vous savez.

— Oui, attends un peu. Continuez, signora.

— J'étais là le matin à cinq heures. La vieille dame, pas la malade, avait commandé un canot pour la conduire à Pallanza.

— Oui, à Mario... c'est mon fils, cria une vieille femme d'aspect misérable. Et ses canots sont bons, monsieur le général.

— Et tout le monde est monté dedans, la vieille demoiselle, le garçon, la petite fille, le vieux qui était venu, la veille, et une autre vieille femme... et voilà....

— Alors Mario les a conduits à Pallanza? demanda le commandant.

— Oui, pas plus loin.... Oh! non, car Mario a eu le temps de boire un coup chez Grossetto....

— Alors... vous ne savez pas dans quelle direction ils sont allés?

— Oh! non, pensez-vous? Nous ne sommes pas si curieux que cela....

— Ah non! Ah non! clamèrent toutes les femmes.

— Quel dommage qu'elles ne soient pas curieuses! » dit avec amertume le pauvre père.

A ce moment, un carabinier, ayant vu de loin le groupe de femmes et d'enfants, s'en approchait pour rétablir l'ordre si c'était nécessaire.

« Je suis sûr que c'est Beppo qui aura fait quelque sottise. Ses chèvres auront brouté les pousses des arbres, dans les jardins.... Allons, voyons, laissez-moi passer, dit-il en poussant les enfants à droite et à gauche.... »

Puis, avançant de quelques pas, il mit la main sur l'épaule de Beppo qui, d'un mouvement brusque, se dégagea et vint se mettre sous la protection du commandant.

« Mon ami, laissez cet enfant. Il n'a rien fait que d'être très obligeant. J'étais venu ici pour rejoindre ma famille qui habitait la maison des Cyprès. Elle n'y est plus.... Je n'ai plus rien à faire ici. Je repars....

— Un instant. Qui êtes-vous d'abord ? » demanda le carabinier.

Le commandant O'Reneck montra ses papiers et le carabinier parut satisfait.

« Mais, fit observer Pierre, la dépêche que vous avez envoyée a-t-elle été remise à mademoiselle O'Reneck et à vos enfants ?

— Je me le demande.... Mais nous le saurons.... Allons à la poste. »

Ce fut Beppo qui les conduisit. La poste était installée dans une petite cahute, moins délabrée que les autres. La porte était tenue au moyen d'une grosse pierre. Les femmes

restèrent à bavarder sur les événements qui donnaient une certaine célébrité à la villa des Cyprès, et qui procuraient à sa propriétaire double profit puisqu'elle avait touché d'avance le prix de la location et qu'elle allait pouvoir accueillir un nouveau locataire.

Les enfants escortèrent le commandant ainsi que les trois chèvres, seulement celles-ci n'entrèrent pas dans la cahute qu'elles jugèrent trop étroite pour leurs ébats; un peu fatiguées, elles se couchèrent et rêvèrent sans doute de cytises en fleurs.

A la poste, la dépêche du commandant était arrivée, mais on ne pouvait pas la lui donner « dans le cas, Signor, où elle serait réclamée par le destinataire, » car on n'avait aucune adresse pour la faire suivre.

L'île était entièrement empourprée par les derniers rayons du soleil. Comme il n'avait plus rien à faire à l'Ile des Pêcheurs, le commandant voulut repartir immédiatement. Il se rendit chez la mère du petit Beppo, qui avait été si complaisant pour son fils. C'était une pauvre femme de pêcheur qui habitait une cabane adossée aux rochers, sur le bord même du lac. Il lui donna une bonne somme d'argent et promit de revenir plus tard revoir le « bambino ».

Le commandant et Pierre continuaient à être accompagnés par tous les « bambini » déguenillés; chacun d'eux espérait recevoir quelques sous des voyageurs. Pierre s'amusa à leur en donner, mais ce fut avec peine qu'il put préserver sa montre, son couteau, sa petite canne, de leur avidité, non pas que ces gamins eussent l'intention de les lui dérober, mais familiers, plaisants, hardis, ils touchaient à tout et s'amusaient follement de cette aventure qui les avait tirés un moment de leur torpeur habituelle. Pierre n'eut garde d'oublier les petites chèvres dont il tira les barbichettes avant de s'embarquer.

Puis, les voyageurs montèrent dans un canot pour regagner Pallanza.

« Commandant, dit Pierre, Yves nous a envoyé une lettre, non sans difficultés, comme vous le savez, il n'est pas douteux qu'il ne le fasse encore. Comme il doit se tourmenter en pensant que papa est sans doute parti pour l'Italie! Et s'il savait que c'est vous qui êtes ici!

— Oui, mais combien de temps faudra-t-il attendre de ses nouvelles?

— Il y aura peut-être un mot aujourd'hui à Biarritz.... Vous pourriez peut-être envoyer

une dépêche à papa afin de savoir s'il a reçu quelque chose?

— Sans aucun doute, mon cher enfant. Nous allons rentrer en France et nous rendre à Paris. C'est là que je pourrai recueillir le plus facilement des renseignements sur ma famille. J'irai notamment chez mon notaire, car il est probable que ma sœur aura besoin d'argent et qu'elle lui donnera son adresse. Mais que de peine pour retrouver mes pauvres enfants! »

A Paris, le notaire n'avait aucune nouvelle de Mlle O'Reneck à qui il avait fait un envoi d'argent important dans les derniers jours de sa résidence à Biarritz. Il était donc à présumer qu'elle resterait un assez long temps sans donner signe de vie.

Le pauvre père était donc réduit à l'inaction. A la dépêche envoyée à Biarritz, il lui fut répondu :

« N'avons rien reçu des enfants. »

Le commandant avait proposé à Pierre de retourner à Biarritz auprès de sa famille, mais celui-ci avait demandé à ne pas le quitter, convaincu qu'il ne resterait pas longtemps sans nouvelles d'Yves. Et ils attendaient.

CHAPITRE XVII

Une lettre d'Yves.

Deux jours se passèrent, le commandant rongeaît son frein, marchant de long en large dans sa chambre d'hôtel, à Paris.

« Quand je pense que j'ai été torpillé, que j'ai été fait prisonnier par les Allemands, puis par les bolchevistes, que je me suis évadé au milieu des plus terribles dangers, que je suis sorti sain et sauf d'aventures périlleuses et que me voici, ne pouvant rejoindre mes enfants! Tout ceci parce que ma sœur est malade, que Mariette la domine et que ce vieil imbécile de Lequerq a peur! »

Le matin du troisième jour, le commandant reçut une lettre de M. Plumet. Le commandant se hâta d'ouvrir l'enveloppe qui contenait, en dehors de quelques lignes de M. Plumet, une lettre d'Yves.

« Mes chers amis, nous ne sommes plus en Italie, mais à Saint-Germain.... (Ah! s'écria le commandant en tombant sur un fauteuil...) Encore un coup de Mariette.... Elle me guettait à travers les broussailles du jardin de la villa des Cyprès lorsque je stationnai devant la grille, et elle m'a vu parler au petit chevrier, puis lui remettre ma lettre; aussi, le soir même, elle a démontré à notre tante qu'il était préférable de rentrer en France où elle serait mieux soignée, où elle pourrait voir son médecin. Tante a dit oui. Mais lorsque Mariette fut sortie de la pièce pour faire les préparatifs de départ, tante a pris Lisbeth dans ses bras et lui a chuchoté à l'oreille : « Je « rentre en France. Je n'en puis plus, préviens « ton frère.... Quand nous serons là-bas nous « fuirons tous les trois.... Je ne puis plus sup- « porter cette femme... elle me tyrannise.... Lis- « beth, tu ne m'abandonneras pas... dis, je t'en « prie, mon enfant!... » Pauvre tante! Quel air malheureux elle avait! Vous pensez avec quelle affection Lisbeth embrassait tante; on aurait dit que c'était elle, ma petite sœur, qui allait la défendre! Lisbeth n'a eu que le temps de la rassurer; Mariette est rentrée.... Alors maintenant, nous savons où nous trouverons un

refuge... chez vous, chers, chers amis.... »

— Il a raison, Yves, » interrompit Pierre.

« Chez vous, continua le commandant.... Nous ne sommes pas partis trop tristes, bien qu'assez inquiets de ce qu'il adviendrait de la lettre que je vous ai écrite de l'Ile des Pêcheurs... car nous étions sûrs que, de toute manière, vous viendriez à notre secours. »

— Vous voyez, commandant!

« Nous sommes donc de retour à Paris, et tante craignant le bruit et le mouvement a désiré aller à Saint-Germain, au Pavillon Henri-II. Nous y sommes. Nous faisons une conspiration à trois : tante, Lisbeth et moi. Nous complotons, établissons nos plans.... Attendez-vous à un événement extraordinaire! »

— Oh! ils ne savent pas ce qui les attend eux-mêmes! »

« Mes chers amis, maintenant que tante est pour nous, tout va bien.... Je me sens plein d'espoir. Ah! si notre pauvre papa nous voyait!

« Lisbeth et moi, nous vous embrassons tendrement. « YVES O'RENECK. »

« P.-S. — C'est le portier — je l'ai mis dans la confidence — qui porte lui-même cette lettre à la poste. »

Le commandant, le visage épanoui, serra la lettre de son fils dans son portefeuille et, saisissant son chapeau, sa canne, il s'écria :

« A Saint-Germain, mon garçon, à Saint-Germain ! »

Pierre avait de la peine à suivre le commandant qui dégringola l'escalier en courant, traversa le hall comme un bolide et sauta dans un taxi.

« A Saint-Germain, Pavillon Henri-II, » cria le commandant au chauffeur en lui promettant un bon pourboire.

Ils ne mirent pas longtemps à franchir la distance qui sépare Paris de Saint-Germain. Le silence observé par le commandant prouva à Pierre qu'il était aussi impatient qu'ému.

« Tu comprends, avait-il dit à Pierre, je veux coucher sous le même toit que mes enfants ! »

L'auto s'arrêta à neuf heures et demie devant l'hôtel.

« Mlle O'Reneck ! demanda le commandant.

— Mlle O'Reneck est dans son appartement, répondit un domestique, je ne sais si je puis la déranger.

— Non, en effet.... Dites à M. Yves et à Mlle Élisabeth de descendre. »

Le domestique monta ; il resta fort longtemps, puis il descendit suivie de... Mariette !

« Mariette ! cria le commandant d'une voix tonnante.

— Oh ! s'écria la vieille bonne, comprenant subitement la stupidité de ses actes et éclatant en sanglots, pardonnez-moi.... C'était pour leur bien....

— Marche et conduis-moi vers les enfants. »

Alors Mariette, toujours sanglotante, monta un étage, et, dans le long corridor, ouvrit une porte.

Le commandant la repoussa légèrement et il entra dans un petit salon vide.

Mariette se précipita vers une porte l'ouvrit en appelant à demi-voix :

« Lisbeth ! Yves. »

Par la porte entre-bâillée le commandant vit sa sœur qui était déjà couchée. Elle était assez pâle, la tête appuyée sur l'oreiller, regardant son neveu et sa nièce qui se tenaient auprès d'elle. Ses cheveux étaient tout blancs et ses mains amaigries semblaient diaphanes sur le drap.

Lisbeth et Yves se retournèrent ; ils hésitaient à répondre à l'appel de Mariette, mais voyant la figure bouleversée de celle-ci, ils pensèrent qu'il se passait une chose extraordinaire



Mariette entra brusquement.

et ils se dirigèrent vers la porte, croyant se trouver en face de M. Plumet... mais, ils tombèrent dans les bras de leur père qui les serrait sur son cœur à les étouffer.

« Mes enfants! Mes enfants!

— Papa! Cher papa! »

Et tour à tour le commandant les embrassait, puis les éloignait de lui pour les regarder.

Enfin, le commandant les lâcha. Ils virent Pierre qui se tenait un peu à l'écart.

« Pierre, tu es venu nous chercher....

— Oui.... Nous arrivons d'Italie.

— Tu as vu Beppo, ce brave petit chevrier qui a mis ma lettre à la poste.

— Oui... et....

— Il ne faut pas provoquer chez notre tante une trop grande émotion! »

Mariette était allée chercher Lequerq. Dès qu'il parut, le commandant s'écria :

« Espèce de nigaud, va! Quant à toi, Mariette.... Non, pas encore.... Lisbeth va prévenir doucement ta tante. »

Lisbeth entra chez sa tante. Elle en sortit un moment après.

« Papa, vous pouvez entrer. »

L'entrevue du commandant et de sa sœur fut très émouvante. La vieille demoiselle était si

heureuse, si transportée de joie à la vue de son frère qu'elle sembla revivre, alors qu'on avait craint qu'elle ne pût supporter un tel bonheur.

Mais le commandant avait un autre compte à régler : celui de Mariette. Il l'emmena dans la pièce voisine et au bout d'un quart d'heure il en sortit, lui très calme, mais Mariette les pleurs coulant sur ses joues. Elle s'approcha d'Yves et de Lisbeth et s'écria : « Pardonnez-moi, pardonnez-moi, car si j'ai agi ainsi, c'est que je vous aimais tendrement. Vous étiez seuls au monde, puisque votre papà était considéré comme mort. Vous n'aviez plus de maman. Il ne vous restait que votre tante qui, malade, n'avait aucune autorité sur vous. J'ai cru bien faire. Ah ! pardonnez-moi.... M. le commandant veut que nous partions, Lequerq et moi, et que nous allions vivre tout seuls en Bretagne, sans plus vous voir. Mademoiselle me pardonnera... mais vous ? Oh ! gardez-nous !... »

— Ah ! dit Lisbeth, je te pardonne parce que papa est revenu ; mais l'histoire de la dépêche est un peu forte.

— Merci.... Merci,... s'écria la vieille servante en essuyant ses larmes.

— Je crois, dit Lequerq, que M. le commandant m'en voudra toujours à moi.

— Tu le mériterais bien pour ta bêtise. »

Le commandant consentit à rester un jour à Saint-Germain pour permettre à Mlle O'Reneck de se remettre de son émotion, avant de se rendre à Paris pour se reposer; puis il proposa de repartir pour Biarritz afin de revoir toute la famille Plumet, ce qui fut accepté avec joie.

Le lendemain Pierre écrivait la lettre suivante :

« Mon cher papa, ma chère maman, mes chers quatre frères, ma chère sœur unique.

« Nous avons enfin mis la main sur Lisbeth et Yves. Nous allons revenir très vite et nous projetons des parties délicieuses dans « l'île mystérieuse. » Ne pensez-vous pas que nos vacances ont été joliment bien employées? Qui aurait prévu tant d'aventures? J'ai fait un superbe voyage. Tout le monde est heureux. A bientôt. Nous partons demain pour Biarritz. Lequerq est malade du bouleversement que lui a causé le retour de son commandant.

« Je vous embrasse bien tendrement.

« PIERRE. »

CHAPITRE XVIII

Tous réunis!

Sur le quai de la gare de Biarritz, cinq petits goélands blancs attendaient leur grand frère qui s'était séparé d'eux pour la première fois de sa vie.

Aussi lorsque le train entra en gare, ce fut une très grande agitation parmi les goélands.

« Le voilà! crièrent-ils. Les voilà! » et d'un compartiment, on vit trois mouchoirs qui s'agitaient frénétiquement. De ce compartiment descendirent le commandant O'Reneck d'abord, puis Yves, puis Pierre, enfin Lisbeth. Alors ce furent des cris de joie, des baisers et des rires sans fin!

« Nous avons papa! Nous allons pouvoir vivre avec vous et nous amuser dans la maison Joyeuse, » s'écria Lisbeth.

Jean et Jacques s'attachaient à tous les

pas du commandant. Songez donc un marin, un vrai!

Ils se demandaient quand viendrait le moment où ils entendraient dans ses moindres détails le récit du torpillage et de l'évasion



« Les voilà! Les voilà! » s'écrièrent les petits Plumet.

du commandant, — car celui-ci ne parvenait pas à répondre à toutes les questions qu'on lui posait à la fois.

La première chose que firent les six Plumet, ce fut d'aller rendre une visite à « l'île mystérieuse » où avaient été amassés des trésors sans pareils, et là, tandis que leurs parents conversaient tranquillement dans le salon de la villa

Joyeuse, ils s'installaient sur le divan, sur les coussins pour délibérer et établir un vaste programme de toutes les distractions auxquelles l'on pourrait se livrer ensemble.

« Est-ce que vous allez demeurer à Biarritz ? demanda Pierre à Yves et à Lisbeth.

— Bien sûr que non ! D'abord, moi, maintenant, je vais continuer mes études et me préparer pour le *Borda*, car ma petite sœur n'a plus besoin de moi puisqu'elle a papa et tante.

— Alors, dirent les deux jumeaux en battant des mains, vous y serez avec nous ?

— Si vous êtes reçus ! fit remarquer Lisbeth d'un petit air ironique.

— Oh ! Oh ! voyez-vous ce mauvais augure ! Cassandre, va !

— Qu'est-ce que c'est que Cassandre ? demanda Louis, le gros joufflu.

— C'est une femme de l'antiquité qui prévoyait tous les malheurs.

— Alors, elle devait être bien ennuyeuse ! dit Jean.

— Si on l'avait écoutée, la ville de Troie n'aurait pas été prise.

— Qu'est-ce que Troie ?

— Est-ce que vous allez faire un cours d'his-

toire? dit Paul. Parlons de nous.... Alors si vous ne restez pas à Biarritz, vous irez à Paris?

— Sans doute dit Lisbeth. Et si papa navigue.... Eh bien!... j'ai une idée sans pareille.... Si nous demeurions tous ensemble? C'est ça qui serait délicieux!

— C'est ça, c'est ça! Moi, je suis d'avis qu'il faut tout de suite proposer cette idée à nos parents dans le cas où elle ne leur viendrait pas.

— Oui! Oui! Allons-y tout de suite.... Vite! »

D'un bond, Yves, Lisbeth, Pierre, Jean Jacques, Paul, Louis et Rose, qui s'efforçait de marcher bien vite avec ses petites jambes, afin de suivre les autres, descendirent l'escalier, traversèrent le jardin, passèrent par le trou de la haie et firent irruption dans le salon où étaient réunis leurs parents.

« Papa! papa.... Nous habiterons ensemble!

— Nous nous préparerons au *Borda*.

— Je m'occuperai de Rose.

— Je ferai mes devoirs.

— Nous sortirons ensemble. »

Il était difficile de saisir le sens des cris tumultueux des enfants, aussi M. et Mme Plumet se bouchèrent-ils les oreilles pendant que le commandant disait :

« Impossible de comprendre un mot à ce que vous dites. Je donne la parole à Pierre.

— Voilà, dit Pierre subitement intimidé. Nous pensons ou du moins nous disions que voilà... si vous... pour travailler. »

Un éclat de rire général accueillit ces paroles.

« Je crois que tu bafouilles, mon garçon, dit M. Plumet, passe la parole à un meilleur avocat.

— Oui, Yves....

— Non, pas moi....

— Eh bien ! moi, alors, dit Paul, avec son petit air sérieux. Nous demandons, nous, les enfants, à nos parents de vivre tous ensemble. Il y a bien assez de place dans la maison de Paris pour cela.... Yves ira au lycée avec nous, et Lisbeth restera avec Rose qui l'aime beaucoup....

— Oh oui ! dirent en même temps Lisbeth et Rose.

— N'interrompez pas l'orateur.

— ... De sorte, continua tranquillement Paul, que lorsque le commandant repartira en mer....

— Tu es bien pressé, mon ami, attends un peu....

— ... Lisbeth et Yves ne seront plus aussi seuls, car Mlle O'Reneck pourra s'installer à un étage de la maison. Voilà notre proposition à nous, les enfants.

— Mon ami, dit le commandant, tu es fait pour être orateur. Tu ne te laisses ni interrompre, ni intimider et tu vas droit au but.

— Eh bien! mes petits, dit M. Plumet, il faut vous avouer que nous venons d'avoir la même idée... alors.... »

Mais il ne put finir son discours, lui, car les enfants se jetèrent comme des fous au cou de leurs parents, les embrassant et les remerciant du bonheur qu'ils leur donnaient.

La fin des vacances approchait et tous pensaient sans tristesse à la rentrée à Paris, car ils avaient l'espoir de vivre ensemble aussi joyeusement qu'à Biarritz.

« Pour des vacances bien employées, déclarait Pierre de temps en temps, ce sont des vacances bien employées! »

On voulut refaire les promenades dont on garderait toujours le souvenir. On alla à Bayonne boire du chocolat sous les arcades de la rue du Port-Neuf, on se rendit en bateau à Guéthary, mais cette fois-ci il n'y eut pas de retour en cachette; on fit des déjeuners dans les bois, on construisit des forts sur la plage; « l'île mystérieuse » fut visitée dans tous les recoins et ses trésors exhibés et admirés. Il fut convenu que chaque année on viendrait passer les

vacances dans les deux villas qui avaient été le théâtre d'événements si mémorables.

On laissa la chambre de « l'île mystérieuse » telle qu'elle était; on emporta seulement quelques costumes, des coquillages, des étoffes, des coussins qu'on rassemblerait dans une pièce de la maison de Paris.

Et un beau jour, la famille Plumet et la famille O'Reneck prirent le train pour Paris le plus joyeusement du monde. Deux enfants n'avaient-ils pas retrouvé leur père et, chose surprenante, n'avaient-ils pas maintenant cinq frères et une petite sœur?

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

Chapitres.	Pages.
I. — Où la famille Plumet se présente. . . .	7
II. — Un voyage mouvementé et une arrivée joyeuse.	16
III. — La maison de la gaieté.	29
IV. — La demeure du silence.	37
V. — Une vision merveilleuse.	49
VI. — Un déjeuner en plein air.	56
VII. — Par un jour de pluie	71
VIII. — Dans la villa d'à côté.	86
IX. — Premières escarmouches.	100
X. — Le mystère augmente.	115
XI. — Une promenade pleine d'imprévus . . .	130
XII. — Le lendemain.	155
XIII. — Une fête improvisée.	172
XIV. — La catastrophe	191
XV. — A l'Ile des Pêcheurs	202
XVI. — Maison vide.	222
XVII. — Une lettre d'Yves.	238
XVIII. — Tous réunis!	248

